





Jésus-Christ

Sa Vie et son Œuvre

DU MÊME AUTEUR

- Jésus Messie et Fils de Dieu, d'après les**
Evangelies synoptiques. Quatrième édition,
 revue et augmentée d'un appendice. Paris,
 Letouzey et Ané, 1 vol. in-12 de LXXXIII-
 510 pages 6 fr. »
- L'Origine du quatrième Evangile. Troisième**
édition. Paris, Letouzey et Ané, 1 vol. in-12,
 xi-508 pages 5 fr. »
- Valeur historique du quatrième Ev ngile.**
 Paris, Letouzey et Ané, 2 vol. in-12, xii-650
 et 426 pages 9 fr. »
- Evangelies apocryphes et Evangelies canoni-**
ques. Deuxième édition. Paris, Bloud (col-
 lection *Science et Religion*, n^{os} 446-447), 1 vol.
 in-12, 126 pages 1 fr. »
- Christologie, Commentaire des Proposi-**
tions xxvii-xxviii du Décret du Saint-
Office « Lamentabili ». Paris, Beauchesne,
 1 vol. in-12, 120 pages 2 fr. 50
- Pourquoi l'on doit être chrétien ? Douzième**
mille. Paris, Beauchesne, 1 vol. in-16, 64 pages. 1 fr. »
-

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
 réservés pour tous pays.*

Jésus-Christ

Sa Vie et son Œuvre

ESQUISSE DES ORIGINES CHRÉTIENNES

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

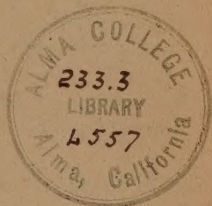
SUR LA VALEUR HISTORIQUE DES ÉVANGILES

par

M. LEPIN

Professeur au Grand Séminaire de Lyon

SIXIÈME ÉDITION



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

—
MCMXXV

6379

Nihil obstat

A. AUBONNET, sup.

IMPRIMATUR

† PETRUS, Card. COULLIÉ,
Arch. Lugdun.

Lugduni, die 25^a Aprilis 1912.

PRÉFACE

Les histoires complètes de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne manquent pas, et il y en a de fort bien faites¹. Cependant on a souvent désiré un volume moins considérable, qui mît en relief les grandes lignes de la vie du Sauveur et fit valoir ce qu'elle offre de plus important au point de vue de la foi.

Le présent ouvrage est un essai de ce genre. Essai modeste, qui s'adresse, non aux spécialistes, mais au grand nombre.

L'auteur a visé à la brièveté, à la simplicité et à l'utilité apologétique. Il a concentré son étude sur la vie publique de Jésus, s'efforçant d'en dégager les traits principaux, s'attachant à montrer la portée des paroles et des actes du Sauveur. De parti pris il a laissé de côté un appareil d'érudition qui eût rebuté la masse des lecteurs, sans grand profit, peut-être.

Il n'a pas laissé néanmoins de se placer à un point de vue scientifique, tenant compte des problèmes discutés en ces dernières années et des plus récents travaux. Son simple exposé, tout objectif, entend répondre à des préoccupations très actuelles.

1. FOUARD, *La vie de N.-S. J.-C.*, 1^{re} édit., 1880; LE CAMUS, *La vie de N.-S. J.-C.*, 1^{re} édit., 1883; DIDON, *Jésus-Christ*, 1891; LESÈTRE, *N.-S. J.-C. dans son saint Evangile*, 1892; etc.

A ceux d'ailleurs qui sont à même de prendre contact avec les documents évangéliques, des notes nombreuses fourniront des compléments justificatifs, des explications et des indications suggestives, qui pourront stimuler et aider leur étude personnelle. La question fondamentale de la valeur des Evangiles comme source de la vie de Jésus fait l'objet d'une Introduction critique substantielle, cependant accessible à tous.

L'auteur ne se dissimule pas qu'en se proposant d'être à la fois élémentaire et scientifique, il a visé deux qualités dont l'union est difficile. Sans doute s'est-il exposé à paraître à quelques-uns excessif, à d'autres insuffisant.

Il espère néanmoins que, tel quel, ce petit ouvrage pourra rendre service aux étudiants, aux membres des cercles d'étude, aux jeunes prêtres et aux laïques qui désirent mieux comprendre les Evangiles et se faire une idée plus nette de la vie et de l'œuvre de Jésus-Christ.

2 avril 1912.

INTRODUCTION

Origine et valeur historique des Evangiles

Le plus grand événement de l'histoire est sans contredit l'apparition du christianisme dans le monde. Ce fait capital est au point de départ de la civilisation moderne. C'est du christianisme que notre société tient les principes qui ont fait sa prospérité et sa grandeur.

L'étude des origines chrétiennes intéresse donc au plus haut point l'historien. Elle n'intéresse pas moins le philosophe religieux. C'est comme religion que le christianisme a transformé le monde. Que vaut-il comme tel ?

On s'accorde à dire que la religion chrétienne l'emporte sur toutes les formes religieuses existantes, qu'elle est la plus pure, la plus parfaite, la plus digne de Dieu et de l'humanité ? Mais est-elle la religion vraie simplement ?

Oui, sans doute, pour tous ceux qui reconnaissent qu'une religion est nécessaire à l'homme. La forme religieuse obligatoire ne peut être que la plus parfaite de celles qui existent.

Oui encore pour tous ceux qui étudient la religion chrétienne en elle-même. Elle satisfait si bien les aspirations de notre âme, elle répond si justement aux besoins

moraux de l'individu et à ceux de la société, qu'elle doit être la religion voulue de Dieu.

C'est la preuve intrinsèque de la vérité du christianisme. Mais cette preuve demande à être confirmée et complétée par l'étude historique des origines chrétiennes.

Le fondateur du christianisme est Jésus-Christ : qu'a-t-il été et qu'a-t-il fait ? S'est-il présenté au nom de Dieu ? A-t-il prouvé ses prétentions ? Quelles garanties trouve-t-on dans ses discours, dans ses actes et dans l'ensemble de sa carrière, en faveur de la religion qui se réclame de lui ?

Ce sont là questions d'une suprême importance.

Comme toutes les questions d'ordre historique, elles doivent être résolues d'après les documents. Or, les documents qui nous renseignent sur la vie et les œuvres de Jésus-Christ sont principalement les Evangiles, connus dans l'Eglise sous le nom d'Evangiles selon saint Matthieu, selon saint Marc, selon saint Luc et selon saint Jean.

La première chose que nous ayons à faire est donc de connaître la valeur de ces documents et de vérifier dans quelle mesure nous pouvons nous fier à leur témoignage.

De la réponse à cette question préalable dépendra toute la suite de notre étude. Il importe de la traiter d'une façon sérieuse, quoique élémentaire, dans cette introduction.

I. — EPOQUE DE COMPOSITION DES EVANGILES

Quand on veut apprécier la valeur historique d'un document, on cherche d'abord à quelle époque remonte sa composition. Il a d'autant plus de valeur que sa rédaction est plus rapprochée des faits qui y sont relatés et

que moins d'espace est ainsi laissé au travail idéalisateur de la légende.

Or, on peut s'assurer que nos Evangiles ont été composés au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, peu après les événements dont ils contiennent l'histoire.

Cela résulte d'une double preuve convergente : l'une tirée du témoignage des auteurs anciens qui ont eu en mains nos Evangiles ; l'autre, du contenu même de nos documents.

1. D'après le témoignage des auteurs anciens

Reportons-nous à la fin du II^e siècle de l'ère chrétienne, vers les années 175-200. A cette époque, de nombreuses Eglises sont déjà florissantes sur les divers points de l'empire romain qui bordent la Méditerranée, et l'on y trouve publiés d'importants écrits qui sont parvenus jusqu'à nous. Or, l'examen de ces écrits montre que nos quatre Evangiles sont alors connus partout et regardés comme déjà anciens.

En Syrie (vers 175), Tatien rédige, pour l'usage des fidèles d'Edesse, une sorte d'harmonie des quatre Evangiles, qu'on a appelée *Diatessaron*, ou « Evangile formé des quatre ».

En Egypte (vers 195), Clément d'Alexandrie compose ses *Stromates* et ses *Hypotyposes*. Il y cite fréquemment nos quatre Evangiles. D'autre part, il déclare qu'ils sont tenus dans l'Eglise pour œuvres d'apôtres ou de disciples immédiats des apôtres¹, et seuls canoniques²,

1. CLÉMENT D'ALEX., *Hypotyp.*, cité ci-après, p. 14.

2. On appelle Evangiles *canoniques* les Evangiles faisant partie du *canon*, c'est-à-dire de la liste officielle des Ecritures reconnues par l'Eglise comme inspirées de l'Esprit de Dieu et devant servir à la lecture publique dans les assemblées chrétiennes. Les Evangiles qui sont demeurés hors de ce Canon, sont dits *apocryphes*.

ou reconnus officiellement. « Cette parole, dit-il à un hérétique qui lui cite un Evangile apocryphe, ne se lit pas dans les quatre Evangiles que nous a transmis la tradition, mais dans celui des Egyptiens¹. »

A Carthage, dans l'Afrique septentrionale (vers 200), Tertullien publie de nombreux ouvrages contre les hérétiques. Lui aussi cite abondamment nos quatre Evan-

Ces Evangiles apocryphes sont au nombre d'une vingtaine. On peut les diviser en trois groupes. — Un 1^{er} groupe se compose de 2 pièces très anciennes : l'*Evangile selon les Hébreux*, qui pourrait dater de la fin du 1^{er} siècle, et l'*Evangile selon les Egyptiens*, qui appartient probablement aux années 140-150. Quelques fragments seulement nous en ont été conservés. NESTLE, *Novi Testamenti græci supplementum*, 1896. Ils montrent que ces écrits, s'ils ont été rédigés d'après une tradition ancienne, ont été fortement mêlés de nouveautés bizarres et d'éléments suspects. — Un 2^e groupe comprend 14 écrits qui circulaient parmi les sectes hérétiques du II^e siècle. Dix sont totalement perdus, dont quatre portaient le nom d'un hérétique fameux : Evangiles de *Cérinthe*, de *Basilide*, d'*Apelles*, de *Valentin*, et six le nom d'un apôtre : Evangiles d'*André*, de *Barthélemy*, de *Thaddée*, de *Judas l'Iscaïote*, de *Matthias*, de *Barnabé*. Des quatre autres nous possédons des fragments (NESTLE, *op. cit.*) qui nous permettent de constater, en effet, leur caractère hérétique; ce sont les Evangiles de *Marcion*, des douze apôtres, selon *Philippe*, et selon *Pierre*. — Le 3^e groupe est constitué par 6 écrits, datant des III^e-V^e siècles, dont le texte est parvenu jusqu'à nous. Quatre portent sur les origines de l'histoire évangélique : le *Protévangile de Jacques*, ou *Histoire de Jacques sur la naissance de Marie*; l'*Histoire de Joseph le charpentier*; l'*Evangile de Thomas*, et l'*Evangile arabe de l'enfance*. Les deux autres se rapportent à la fin de l'histoire évangélique : l'*Evangile de Nicodème* (comprenant les *Actes de Pilate*, et la *Descente du Christ aux enfers*) et le *Trépas de Marie*. Ces divers Evangiles sont le produit de l'imagination pieuse et de la préoccupation doctrinale. Leurs fictions tendancieuses, parfois grotesques, font nettement ressortir la supériorité de nos Evangiles canoniques. Texte dans TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, 1876. Traduction dans BRUNET, *Les Evangiles apocryphes*, 1849; AMANN, *Le Protévangile de Jacques* (collection BOUSQUET-AMANN), 1910; MICHEL et PEETERS, *Evangiles apocryphes*, t. I, 1911 (collection HEMMERLEJAY). Etude générale dans VARIOT, *Les Evangiles apocryphes*, 1878; LEPIN, *Evangiles canoniques et Evangiles apocryphes*, 1907.

1. CLÉMENT D'ALEX., *Strom.*, III, XIII.

giles et donne comme un fait indiscutable qu'ils sont, à l'exclusion de tous autres, en possession de l'usage ecclésiastique depuis le temps des apôtres¹.

A Lyon, dans les Gaules (vers 177-189), saint Irénée publie son grand *Traité contre les hérésies*. A son tour, il se réfère si fréquemment aux Evangiles qu'on pourrait presque les reconstituer en entier à l'aide de ses citations. Comme Tertullien et Clément d'Alexandrie, il tient le nombre de quatre Evangiles pour définitif et en quelque sorte sacramentel. Comme eux, il insiste sur ce fait que l'usage de ces Evangiles et la croyance à leur origine apostolique sont un legs de la tradition².

Enfin, à Rome, est rédigée vers la même époque (185) une liste canonique, c'est-à-dire officielle, découverte et publiée en 1740 par un savant italien du nom de Muratori, et que pour cela on a pris l'habitude d'appeler « Canon de Muratori ». On y trouve énumérés les écrits du Nouveau Testament admis à la lecture publique dans les Eglises, et parmi eux nos quatre Evangiles³.

Ce qui ressort de ces nombreux documents, c'est que, dans toutes les Eglises du monde romain, à la fin du n^o siècle, nos quatre Evangiles sont, non seulement connus, mais cités couramment par les auteurs ecclésiastiques et lus officiellement dans les assemblées chrétiennes. Bien plus, on les regarde comme un patrimoine sacré transmis par les fondateurs des chrétientés, et, en se basant sur la tradition, on les proclame hautement d'origine apostolique, à la différence des apocryphes.

Or, un usage aussi universel, une croyance aussi as-

1. TERTULLIEN, *De monogamia*, xi ; *Adv. Praxeam*, v ; *Adv. Marcion.*, IV, II, v.

2. S. IRÉNÉE, *Contra Haeres.*, III, I, 1 ; xi, 7-9.

3. Dans E. PREUSCHEN, *Analecta*, p. 129. Voy. ci-après, p. 15.

surée, présentée aux hérétiques mêmes comme traditionnelle, ne se comprendraient pas si les Evangiles étaient récents à cette époque. Il faut, de toute rigueur, que leur composition remonte à une date déjà éloignée, au moins à la seconde, sinon à la troisième génération antérieure, c'est-à-dire au moins à la fin, sinon au milieu du 1^{er} siècle.

Cette conclusion, par elle-même très solide, se trouve confirmée par l'examen des documents ecclésiastiques qui ont vu le jour entre le dernier quart du 1^{er} siècle et la fin du 1^{er}.

Les principaux de ces documents sont d'abord, autour de l'an 150, les écrits de saint Justin : son *Dialogue avec le juif Tryphon* (150-160), et ses deux *Apologies* du christianisme (150-152), adressées, l'une à l'empereur, l'autre au sénat romains.

Puis, s'échelonnant de l'an 150 à l'an 95, nous avons : l'ancienne homélie, dite *II^e Epître de saint Clément* (130-150); le *Pasteur* d'Hermas (115-150); la *Lettre* de saint Polycarpe aux Philippiens (108-118); les sept *Lettres* de saint Ignace d'Antioche (107-117); l'*Epître* dite de saint Barnabé (100-130); la *Didachè*, ou Doctrine des douze apôtres (80-130); enfin, la *I^{re} Epître de saint Clément de Rome* (95).

Au témoignage de saint Justin, les chrétiens ont des livres, qu'on peut appeler « les Mémoires des Apôtres » et qui portent aussi le nom d'« Evangiles ». Ils sont si estimés qu'on a coutume de les lire, le dimanche, dans les assemblées chrétiennes, concurremment avec les écrits des prophètes ¹. Les écrits auxquels saint Justin fait ainsi allusion paraissent bien, si

1. S. JUSTIN, I *Apol.*, xxxiii, lxvi, lxvii, c, etc.

l'on en juge par les nombreux renseignements qu'il leur emprunte, être nos Evangiles actuels¹.

Les documents antérieurs à saint Justin attestent pareillement l'existence des Evangiles et leur emploi dans l'Eglise, soit par les citations qu'ils font de leur texte, soit par leurs réminiscences ou leurs allusions.

L'Epître de saint Barnabé cite comme Ecriture la parole, que l'on trouve en saint Matthieu, sur le petit nombre des élus². La II^e Epître de saint Clément, la Didachè, la I^{re} Epître de saint Clément, ont un certain nombre de passages étroitement apparentés à nos Evangiles de saint Matthieu et de saint Luc³. L'Epître de saint Polycarpe et celles de saint Ignace donnent lieu à une constatation semblable⁴.

En outre, saint Polycarpe énonce des sentences visiblement empruntées à la I^{re} Epître de saint Jean⁵; et comme l'Evangile de saint Jean est antérieur à cette Epître, il s'ensuit que ces citations supposent l'existence du quatrième Evangile lui-même. Quant à saint Ignace, il se montre si pénétré de la doctrine de l'Evangile johannique et à ce point familiarisé avec ses expressions⁶, qu'il a dû le connaître assez longtemps avant d'écrire ses Epîtres, ce qui invite à reporter l'origine du quatrième Evangile avant le commencement du II^e siècle.

En résumé, de l'examen des documents antérieurs à

1. Quelques-uns seulement de ses renseignements paraissent empruntés à la tradition orale ou à des sources extracanoniques.

2. BARNAB., IV, 14; cf. MATTH., XX, 6; XXII, 14.

3. II CLEM., II, 4; IV, 2; VI, 1; IX, 11; XIII, 4. *Didachè*, I, VIII, IX, XV, XVI. I CLEM., XIII, 1, 2, 7; XLVI, 7.

4. S. POLYCARPE, *Philip.*, II, 3; IV, VII, 2. S. IGNACE, *Eph.*, VII, 2; XIV, 2; XVII, 1; XVIII, 2; *Trall.*, XI, 1; *Smyrn.*, I, 1, 2; *Pol.*, II, 2; *Magn.*, IX, 2.

5. *Philip.*, VII, 1; cf. I JEAN, IV, 2, 3; II JEAN, 7.

6. *Magn.*, VIII, 2; *Rom.*, VII, 1-3; *Philad.*, VII, 1; etc.

l'an 175, comme de l'état général de la tradition constatée entre les années 175 et 200, il résulte que nos quatre Evangiles canoniques ont vu le jour avant le 1^{er} siècle et sont au moins de la fin du 1^{er}.

2. D'après le contenu des Evangiles eux-mêmes

Le témoignage des écrivains qui, les premiers, ont eu en mains nos Evangiles, peut être contrôlé par l'examen de nos Evangiles eux-mêmes. Or, dans le contenu des Evangiles on trouve la preuve qu'ils ont bien été composés au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne.

Cela ressort, et de la langue dans laquelle ils sont écrits, et des allusions historiques qu'on y découvre.

Tout d'abord, la langue des Evangiles accuse le 1^{er} siècle.

Nos quatre Evangiles sont écrits en grec; mais ce grec n'est qu'une enveloppe légère qui laisse transparaître un mode de penser et de parler essentiellement sémitique¹. Non seulement on y trouve des mots conservés de la langue araméenne, parlée au temps de Jésus — *Corban*, *Raca*, *Ephphatha*, *Talitha coumi*, *Eloï*, *Eloï*, *lama sabachthani*²; et dans saint Jean : *Bethseta*, *Siloe*, *Gabbatha*, *Rabboni*³, etc. — mais la tournure des phrases, la liaison des propositions, la construction des

1. On appelle *sémitiques* les peuples de la race de Sem, qui ont habité principalement l'Asie occidentale : Hébreux, Assyriens, Phéniciens, Syriens, Arabes. Les langues de ces divers peuples sont des langues sœurs. A l'époque évangélique, la langue populaire de Palestine était le syro-chaldaïque, ou araméen; l'hébreu était devenu plutôt la langue des lettrés.

2. MARC, VII, 11; MATTH., XXVII, 6; V, 22; MARC, VII, 34; V, 41; XV, 34 = MATTH., XXVII, 46.

3. JEAN, V, 2 (dans les textes ordinaires : *Bethsaïda*, *Bethzatha*, ou *Bethesda*); IX, 7; XIX, 13; XX, 16.

mots, y portent habituellement la marque de l'esprit semitique, et nombre de leurs locutions ne sont intelligibles qu'en faisant appel à l'hébreu ou à l'araméen¹.

Les auteurs de nos Evangiles sont donc des chrétiens familiarisés avec la langue parlée, au temps de Jésus, en Palestine. Or, cela nous reporte aux premières années de l'Eglise, à cette époque tout à fait primitive où elle sortait à peine de la Synagogue et comptait parmi ses membres principaux des Juifs convertis.

C'est ce qu'indique pareillement le contenu historique de nos écrits.

Etudiés au point de vue de l'histoire, les Evangiles n'offrent d'abord rien qui trahisse une époque postérieure au 1^{er} siècle. L'événement le plus récent auquel ils fassent allusion est la ruine de Jérusalem, accomplie en l'an 70. Tout au plus donc pourrait-on conjecturer qu'ils ont paru après cette date. Mais cela même n'est aucunement certain. Les allusions sont, en effet, présentées sous forme de prédictions de Jésus : or, la précision relative de telle ou telle d'entre elles² peut parfaitement s'attribuer à la prescience surnaturelle du Sauveur et par conséquent se comprendre sous la plume des évangélistes avant le fait accompli.

Non seulement les Evangiles n'ont pas d'allusion aux événements postérieurs à la ruine de Jérusalem, mais les multiples détails qui composent leur description du monde paléstinien se rapportent à la situation qui précéda l'année 70 et obligent à croire qu'ils ont vu le jour très près de cette année et sans doute avant.

1. Exemples : MATTH., v, 18, 20; vi, 11; viii, 12; MARC, ii, 19 = MATTH., ix, 15 = LUC, v, 34; MATTH., xiii, 38; xvi, 18; xi, 12 = LUC, xvi, 16, etc.

2. MATTH., xxii, 7; LUC, xxi, 20, 24.

La date de 70 est, en effet, capitale dans l'histoire judéo-chrétienne du 1^{er} siècle. Elle marque la fin de l'ancien ordre de choses social et religieux. La Palestine est saccagée par les armées romaines; les cités populeuses sont dévastées; Jérusalem est, après un long siège, détruite de fond en comble; de ses monuments il ne reste plus que des ruines; de son temple et de sa vie liturgique, plus qu'un souvenir.

Et cependant le monde palestinien reflété en nos Evangiles est bien celui qui précéda la catastrophe. On y retrouve la situation politique, sociale et religieuse, de cette époque primitive. Les relations du pouvoir romain avec les autorités juives sont dépeintes sur le vif. Phari-siens, Sadducéens et Scribes s'agitent bien vivants autour de Jésus. Jérusalem apparaît avec ses monuments encore debout, avec son temple, ses grands-prêtres, sa vie religieuse en plein exercice.

Or, les anciens n'avaient pas le sens archéologique. Ils ne savaient pas faire abstraction du présent pour reconstituer purement le passé. Des auteurs postérieurs à 70 et sans attache étroite avec la période antérieure n'auraient jamais pu faire de la Palestine ancienne une peinture aussi ressemblante, sans mélange de traits empruntés à la situation nouvelle de leur temps.

L'exacte correspondance du tableau évangélique avec la réalité du monde contemporain de Jésus suppose donc que la composition de nos documents est antérieure au grand bouleversement palestinien, ou du moins l'a suivi de très près. L'argument est d'autant plus significatif que le tableau évangélique n'est nullement intentionnel, mais résulte d'une multitude de traits épars, jetés sans ordre et sans dessein, au fur et à mesure des circonstances les plus variées.

En résumé, le contenu des Evangiles, aussi bien que le témoignage des anciens auteurs, oblige à placer leur composition avant la fin du 1^{er} siècle. Préciser davantage est difficile. Sans doute tiendrait-on le plus juste compte des données traditionnelles et des caractères particuliers de nos écrits en datant les trois premiers de la période 50-70, et le quatrième de la période 80-100.

II. — LES AUTEURS DES ÉVANGILES

Les Evangiles ont été composés au 1^{er} siècle. Il nous faut maintenant en chercher les auteurs. Ici encore, nous pouvons faire appel à un double témoignage : celui des anciens écrivains et celui des Evangiles eux-mêmes.

1. *D'après les anciens écrivains*

Si, comme précédemment, nous nous reportons au dernier quart du n^e siècle (175-200), nous trouvons partout établie la croyance que nos Evangiles canoniques sont respectivement de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

C'est le témoignage de saint Irénée, évêque de Lyon (vers 180). « Parmi les Hébreux, dit-il, Matthieu écrivit, dans leur propre langue, l'Evangile, pendant que Pierre et Paul prêchaient à Rome et fondaient l'Eglise. Après leur départ, Marc, disciple et interprète de Pierre, mit aussi par écrit la prédication de Pierre. A son tour, Luc, compagnon de Paul, publia en un livre l'Evangile prêché par celui-ci. Enfin, Jean, le disciple du Seigneur, celui qui reposa sur sa poitrine, donna lui aussi son Evangile, tandis qu'il résidait à Ephèse, en Asie¹. »

C'est également le témoignage de Tertullien (vers 200).

1. S. IRÉNÉE, *Contra Hæres.*, III, 1, 1.

« Nous soutenons avant tout, dit cet écrivain, que le document évangélique a pour auteurs les apôtres, auxquels le Seigneur a confié la charge de promulguer l'Evangile; ou, si ces auteurs sont des disciples d'apôtres, ils n'ont pu l'écrire seuls, mais avec les apôtres et d'après les apôtres. La prédication des disciples, en effet, aurait pu devenir suspecte de présomption, si elle n'avait été assistée de l'autorité de leurs maîtres. Pour tout dire, d'entre les apôtres, Jean et Matthieu nous donnent la foi; d'entre les disciples, Marc et Luc nous la renouvellent¹. »

Clément d'Alexandrie (vers 195) se fait l'écho de la même croyance et la justifie par l'autorité des anciens qui l'ont précédé. « L'ancien disait que les premiers Evangiles dans l'ordre de la composition sont ceux qui contiennent les généalogies (c'est-à-dire ceux de saint Matthieu et de saint Luc). Voici à quelle occasion fut rédigé celui de Marc. Lorsque Pierre eut prêché publiquement le verbe à Rome, et promulgué l'Evangile sous l'inspiration de l'Esprit, beaucoup de ses auditeurs exhortèrent Marc, qui depuis longtemps l'accompagnait et savait par cœur ce que l'apôtre avait dit, à mettre par écrit ce qu'il avait entendu. Marc composa donc son Evangile et le donna à ceux qui le lui demandaient. Ce qu'ayant appris, Pierre ne s'opposa point au dessein de son disciple, mais ne fit rien non plus pour l'encourager. Quant à Jean, le dernier de tous, comme il vit que les autres évangélistes avaient fait connaître l'histoire corporelle du Christ, à la demande de ceux qui vivaient avec lui et inspiré par l'Esprit-Saint, il écrivit l'Evangile spirituel². »

1. TERTULLIEN, *Adv. Marcion.*, IV, II.

2. CLÉMENT D'ALEX., *Hypotyposeon*, VII (dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, XIV; cf. II, XV).

A son tour, le Canon de Muratori (vers 185) rapporte expressément le troisième et le quatrième Évangiles à saint Luc et à saint Jean. La partie de la notice qui concerne les deux Évangiles antérieurs manque dans la seule copie du document qui nous ait été conservée; mais on ne doute pas que l'un et l'autre n'y aient été attribués à saint Matthieu et à saint Marc. « En troisième lieu, lisons-nous dans notre document actuel, l'Évangile selon Luc. Ce Luc, médecin, après l'ascension du Christ, avait servi de compagnon à Paul dans ses voyages. Il écrivit en son propre nom, avec ordre, sans pourtant avoir lui-même vu le Seigneur en sa chair, mais, selon qu'il put se renseigner; il commença son récit à la nativité de Jean. En quatrième lieu, l'Évangile de Jean, d'entre les disciples. Celui-ci, exhorté par ses condisciples et évêques, leur dit : Jeûnez avec moi, aujourd'hui et ces trois jours, et ce qui aura été révélé à chacun, nous le reproduirons chacun pour notre part. La même nuit, il fut révélé à André, d'entre les apôtres, que Jean fit de toutes choses une relation en son nom, qui serait ensuite approuvée de tous ¹. »

La tradition ainsi établie dans les Eglises, à la fin du II^e siècle, se trouve attestée dès avant le milieu de ce II^e siècle, en ce qui concerne les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc.

Vers les années 135-150, en effet, Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, composait un ouvrage en cinq livres, intitulé *Exégèses des dits du Seigneur*. L'historien Eusèbe nous en a conservé divers fragments. L'un d'eux contient, au sujet de l'Évangile de saint Marc, une petite notice ainsi conçue : « L'Ancien disait encore ceci :

1. Dans E. PREUSCHEN, *Analecta*, p. 129.

Marc, étant devenu l'interprète de Pierre, a écrit avec soin tout ce dont il se souvenait ; cependant il n'a pas écrit avec ordre ce qui a été dit ou fait par le Christ ; car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi ; mais plus tard, comme je l'ai dit, il avait accompagné Pierre, qui enseignait selon le besoin, mais sans exposer avec ordre les dits du Seigneur ; en sorte que Marc n'a fait aucune faute en écrivant ainsi certaines choses selon qu'il se les rappelait ; car il n'avait qu'un souci, celui de ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et de n'y introduire aucune erreur ¹. »

Quel est cet « Ancien » dont Papias déclare tenir son renseignement ? D'après Eusèbe, l'Ancien dont Papias aime à rapporter le témoignage dans son livre est appelé par lui du nom de « Jean ». Ce personnage a dû vivre non loin d'Hiérapolis, en Asie Mineure, et là il a dû être regardé comme un représentant autorisé de la tradition apostolique. On a les meilleures raisons de penser que ce « Jean l'Ancien » est identique à l'apôtre saint Jean, qui a vécu en Asie jusqu'à un âge plus avancé que tous les autres apôtres, et que saint Irénée nous dit justement avoir été le maître de Papias et de saint Polycarpe ².

Un second fragment de l'ouvrage de Papias, conservé encore par Eusèbe, nous renseigne sur l'origine de l'Evangile de saint Matthieu. « Matthieu, y lisons-nous, avait écrit en langue hébraïque les dits du Seigneur, et chacun les interprétait comme il pouvait ³. » Il est à croire que ce renseignement provient de la même source que le précédent, c'est-à-dire du témoignage de l'Ancien, qui est l'apôtre saint Jean.

1. Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, xxxix, 15.

2. S. IRÉNÉE, *Contra Hæres.*, V, xxxiii, 3, 4.

3. Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, xxxix, 16.

Mais on s'est demandé si Papias et son garant visaient, dans nos deux notices, nos Evangiles actuels de saint Matthieu et de saint Marc, ou bien des écrits antérieurs qui auraient seulement servi à les composer. Aujourd'hui les critiques tendent de plus en plus à reconnaître que les deux notices se rapportent bien à nos Evangiles actuels.

Dans la première, il est dit que Marc n'a pas écrit avec ordre ce qui a été dit ou fait par le Christ. Pour comprendre cette affirmation, il n'est aucunement nécessaire de supposer un écrit différent de l'Evangile qui nous est parvenu sous le nom de saint Marc. Quelques années après Papias, c'est notre Evangile actuel de saint Marc qui se trouve partout reçu dans l'Eglise : il n'est pas vraisemblable que Papias ni l'Ancien aient connu, sous le même nom, un Evangile différent.

Dans la seconde notice, il est dit que Matthieu a écrit en hébreu « les dits du Seigneur ». Ces expressions ne désignent pas, non plus, un recueil de simples discours de Jésus, autre que notre premier Evangile actuel. La notice relative à l'œuvre de saint Marc contient une expression toute semblable, appliquée à ce dernier Evangile, qui cependant, d'après Papias lui-même, renferme l'exposé et de « ce qui a été dit » et de « ce qui a été fait » par le Christ. Ce contexte, et aussi l'usage des anciens écrivains ecclésiastiques, montrent que, par « les dits du Seigneur », on peut et on doit entendre « les dits concernant le Seigneur », c'est-à-dire la relation traditionnelle des paroles et actes de Jésus, telle que nous l'avons présentement dans notre Evangile.

Papias se contente donc de renseigner ses lecteurs sur la forme première de l'Evangile de saint Matthieu. Cet Evangile se lisait en grec, et l'on savait qu'il était de saint Matthieu : l'évêque d'Hiérapolis apprend que saint Mat-

thieu l'avait composé d'abord en hébreu, mais que, passant à des chrétientés juives plus familiarisées avec le grec, l'ouvrage dut être traduit en cette dernière langue, d'abord au petit bonheur, au fur et à mesure de sa lecture dans les assemblées chrétiennes, en attendant qu'il le fût d'une façon autorisée et devînt ainsi notre premier Evangile actuel.

*
* *

Tel est l'état de la tradition la plus ancienne touchant les auteurs de nos Evangiles.

Considérée en elle-même, elle a tout ce qu'il faut pour inspirer confiance. Au ⁱⁱe siècle, en effet, la tradition chrétienne n'était pas quelque chose de vague et de vaporeux, mais au contraire de précis et de bien assuré. On était à moins d'un siècle des temps apostoliques. L'histoire des Eglises particulières ne se perdait pas dans la nuit d'un long passé : la tradition y était vivante ; dans chaque chrétienté, les « presbytres » ou « anciens » en étaient les dépositaires et les gardiens ; rien n'était plus facile que de suivre les courtes étapes de cette tradition depuis les origines.

On savait, à Rome, dans quel ordre précis s'étaient succédé les pontifes, successeurs de saint Pierre¹. A Alexandrie, Clément se réfère à son maître Pantène, disciple immédiat des presbytres qui entendirent les apôtres². En Gaule, saint Irénée invoque le témoignage des anciens qu'il a connus en Asie, que ses contemporains, et des hérétiques comme Florinus, ont connus aussi bien que lui ; il se réclame de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et d'autres presbytres asiates, disciples de l'apôtre Jean et héritiers directs de ses enseigne-

1. S. IRÉNÉE, *Contra Haeres.*, III, II-IV.

2. CLÉMENT D'ALEX., *Strom.*, I, I.

ments¹. C'est également cet apôtre, sous le nom de Jean l'Ancien, que Papias a ouï personnellement et dont il nous transmet le témoignage.

Une tradition dont on pouvait si aisément remonter le cours jusqu'à sa source et qu'il était, d'autre part, si facile de contrôler, en comparant les souvenirs des différentes Eglises, offre une garantie de vérité qui semble de premier ordre, quand on songe à l'importance que l'on attachait de bonne heure à la question de l'origine des Evangiles reçus dans les chrétientés.

Ce qui ne contribue pas peu à garantir l'authenticité de cette tradition, c'est la qualité même des personnages auxquels nos écrits sont attribués.

Supposons que les Evangiles n'aient pas été réellement composés par les auteurs que nomme la tradition. De deux choses l'une : ou bien ce sont leurs auteurs réels, mais inconnus, qui indûment les auraient publiés sous le couvert des noms qu'ils portent aujourd'hui ; ou bien, c'est la tradition qui, après coup et sans y être autorisée par une information spéciale, leur aurait octroyé cette paternité. Or, l'une et l'autre hypothèses se heurtent à de graves invraisemblances.

Auteurs faussaires, ou traditionnistes bien intentionnés, mais laissés à leur seule initiative, auraient sans doute choisi des noms présentant un certain rapport avec les Evangiles à authentifier ; surtout, des noms illustres, flatteurs pour la piété des fidèles, avantageux pour les besoins de l'apologétique, aptes à donner du crédit aux ouvrages en question.

Or, nous constatons d'abord le contraire pour ce qui

1. S. IRÉNÉE, *Contra Haeres.*, I, I-XI ; II, XXII, 5 ; III, III, 4 ; IV, XXVII, 1 ; V, XXXIII, 3, 4 ; XXXVI, 2 ; EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, XX.

regarde le second et le troisième Evangiles. Ces Evangiles sont attribués, non à des apôtres, témoins directs des faits racontés, mais à deux simples disciples : Marc, disciple de saint Pierre, et Luc, disciple de saint Paul.

La chose est bien étonnante dans le cas de saint Marc. Au regard de la tradition la plus ancienne, l'Evangile qui porte son nom a été rédigé à l'intention des fidèles de Rome et on y trouve les souvenirs personnels de saint Pierre. Pourquoi n'en a-t-on pas fait honneur au prince des apôtres lui-même? On devait y être fortement incliné, si l'on en juge par la tendance des Evangiles apocryphes, du pseudo-Evangile de Pierre, en particulier¹. Si, malgré tout, on a rapporté l'Evangile au disciple obscur², non à l'apôtre glorieux, c'est évidemment parce que telle était la réalité de l'histoire.

On peut faire un raisonnement semblable au sujet du troisième Evangile. La tradition présente saint Luc comme disciple de saint Paul : pourquoi, au lieu de rapporter l'Evangile au grand Apôtre, l'a-t-elle inscrit au nom de son disciple? On dira que saint Paul, n'ayant pas été un témoin direct de Jésus, ne pouvait passer facilement pour l'auteur d'un Evangile : mais saint Luc ne l'était pas davantage; et si la tradition a été loyale en n'attribuant pas l'écrit à saint Paul, n'est-ce pas une garantie qu'elle l'a été pareillement en l'attribuant à saint Luc?

A supposer qu'on ait tenu à un disciple de l'apôtre des Gentils, pourquoi n'a-t-on pas choisi un de ses dis-

1. Ci-dessus, p. 6, note. Pierre y prend la parole bien expressément, comme auteur du livre : « Quant à moi, Simon-Pierre, avec André, mon frère, nous primes nos filets et nous nous rendîmes à la mer. » Cf. l'*Evangile des douze apôtres* : « Il fut un homme appelé Jésus, qui avait environ trente ans; c'est lui qui nous choisit. »

2. Saint Marc ne figure, comme disciple du chef des apôtres, que dans une brève mention de la I^{re} Epître de saint Pierre, v, 13.

ciples les plus en vue, tel que Tite ou Timothée, à qui justement sont adressées plusieurs de ses Epîtres et qui, en de nombreux passages des autres¹, sont mentionnés avec honneur? Le personnage de Luc, comme celui de Marc, est des plus obscurs, si l'on fait abstraction de la gloire qui lui revient à raison même de l'Evangile mis sous son nom; à peine est-il cité en deux ou trois passages des lettres de saint Paul, sans rien qui le mette en relief d'une façon spéciale². Si néanmoins il a été désigné comme auteur de notre troisième Evangile, c'est bien parce qu'en réalité cet Evangile est son œuvre.

Le cas de saint Matthieu est un peu différent. Il s'agit, non d'un simple disciple, mais d'un apôtre proprement dit. Cependant son nom même n'est pas sans présenter une certaine garantie d'authenticité.

Ce nom, en effet, ne peut avoir été accolé au livre par un écrivain faussaire : un tel écrivain, maître de son œuvre, y aurait sans doute mis en évidence le personnage qu'il voulait faire prendre pour son auteur. Or, il n'en est rien : tandis que d'autres apôtres, en particulier Pierre, Jacques, Jean, apparaissent fréquemment en scène dans notre premier Evangile, Matthieu n'y est mentionné que deux fois, et d'une façon très indifférente.

Il figure d'abord dans la liste des Douze : mais il en est de même dans les Evangiles de saint Marc et de saint Luc³. Il figure ensuite dans le récit de sa vocation : mais

1. Passages relatifs à Tite : II *Cor.*, II, 13; VII, 6, 13, 14; VIII, 6, 16, 23; XII, 18; *Gal.*, II, 1, 3; II *Tim.*, IV, 10. Passages relatifs à Timothée : *Rom.*, XVI, 21; I *Cor.*, IV, 17; XVI, 10; II *Cor.*, I, 1, 19; *Philip.*, I, 1; II, 19; *Col.*, I, 1; I *Thess.*, I, 1; III, 2, 6; II *Thess.*, I, 1; *Philém.*, 1; *Hébr.*, XIII, 23.

2. *Col.*, IV, 14; II *Tim.*, IV, 11; *Philém.*, 24.

3. MATTH., X, 3 = MARC, III, 17 = LUC, VI, 15.

ce récit se trouve pareillement dans nos deux autres documents; toute la différence est que, dans ceux-ci, il est nommé Lévi, fils d'Alphée — sans doute, de son premier nom juif — tandis que, dans notre premier Evangile, il est appelé expressément — sans doute de son nom chrétien — Matthieu¹. Cette différence unique ne peut évidemment s'attribuer au désir que l'auteur aurait eu de faire passer son livre pour œuvre de cet apôtre.

Dira-t-on que le nom de Matthieu a été mis en avant par la tradition? Mais pourquoi aurait-elle songé à cet apôtre plutôt qu'à un autre? Aucune donnée du livre ne suggérerait l'idée que saint Matthieu fût pour quelque chose dans sa composition.

La tradition était donc laissée à son instinct. Or, le sentiment pieux, l'intérêt doctrinal, la préoccupation apologétique, l'auraient naturellement inclinée à mettre l'Evangile sous le couvert d'un grand nom, par exemple sous celui de saint Pierre, qui se trouve précisément en haut relief dans ce document². Saint Matthieu, au contraire, est un apôtre, somme toute, d'ordre secondaire : il n'occupe dans l'histoire de Jésus qu'une place insignifiante; dans l'histoire de l'Eglise primitive, le personnage est encore plus effacé. Si néanmoins on a songé à lui pour patronner l'ouvrage, c'est bien qu'on y était contraint par un témoignage historique spécial, d'accord avec la réalité.

Nous ne pouvons raisonner de même en ce qui concerne l'auteur du quatrième Evangile, saint Jean. Nous

1. MATTH., IX, 9 = MARC, II, 14 = LUC, v, 27. *Matthieu* signifie : « Don de Dieu », ou « Dieudonné ».

2. MATTH., IV, 18; VIII, 14; X, 2; XIV, 28-29; XV, 15; XVI, 16-23; XVII, 1, 4, 23; XVIII, 21; XIX, 27; XXVI, 33-35, 37-40, 58-75.

avons affaire à un des principaux apôtres, celui qui, avec Pierre, André et Jacques, a tenu la place la plus considérable auprès de Jésus et dans l'Eglise primitive. Le choix de son nom ne peut donc être invoqué comme une garantie en faveur de la tradition qui lui attribue notre Evangile.

En revanche, le bien-fondé de cette tradition se trouve, sur le terrain même du témoignage historique, confirmé de la manière la plus sérieuse par un argument topique et frappant.

De l'aveu des critiques, en effet, le quatrième Evangile a vu le jour en Asie Mineure, à la fin du 1^{er} siècle : ses plus anciens témoins appartiennent à cette région ou sont en relations étroites avec elle ; l'Apocalypse, qui est incontestablement du même milieu littéraire, se présente nettement comme l'œuvre d'un Asiate et s'adresse à des Asiates¹.

Dès lors, une question se pose : l'apôtre saint Jean, à qui est attribué le livre, est-il venu effectivement en Asie Mineure, bien qu'étant Palestinien d'origine, et résidait-il en cette contrée à la fin du 1^{er} siècle ?

La réponse à cette question ne peut faire de doute. Dès l'an 180, saint Irénée affirme que Jean, l'apôtre et disciple bien-aimé de Jésus, a vécu à Ephèse jusqu'au temps de Trajan². L'évêque de Lyon tient ce renseignement de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple immédiat de saint Jean. Il est assez sûr de ses souvenirs pour les rappeler à un compagnon d'enfance, nommé Florinus, auditeur comme lui de saint Polycarpe, mais tombé depuis dans l'hérésie³. Il sait d'ailleurs que

1. *Apoc.*, I, 1, 4, 9; II; III.

2. S. IRÉNÉE, *Contra Haeres.*, III, I, 1; III, 4. Voy. ci-dessus, p 13.

3. *Lettre à Florinus*, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, xx.

telle est la tradition reçue en Asie Mineure, son pays d'origine, avec lequel il n'a point cessé d'entretenir relations ¹.

Le fait est encore affirmé, vers 190, par l'évêque de la ville même d'Ephèse, Polycrate, dans une lettre officielle, adressée au pape Victor, au nom des évêques d'Asie. Polycrate fait valoir, comme une chose bien connue, que sa ville épiscopale possède le tombeau de Jean, le disciple qui reposa sur la poitrine du Seigneur².

Enfin, le fait est attesté, d'une manière indirecte, mais non moins probante, dès l'an 150, par saint Justin. Cet écrivain, en effet, présente expressément l'Apocalypse, ouvrage manifestement publié en Asie mineure, pour œuvre de « l'un des apôtres du Christ nommé Jean ³ ».

Ces témoignages sont de premier ordre. Aucune voix discordante n'y contredit, même dans les cercles les plus intéressés à les mettre en doute. Une tradition portant sur un fait aussi public et aussi facile à constater, attestée d'autre part par un groupe de témoins aussi rapprochés du temps et du lieu où il s'est passé, paraît au-dessus de tout soupçon.

Mais, si l'apôtre saint Jean a passé à Ephèse les derniers temps de sa vie, c'est assurément une présomption des plus solides en faveur de la vérité de la très ancienne tradition qui lui attribue notre Evangile d'Asie mineure.

1. Références de S. Irénée aux autres auditeurs de S. Polycarpe : *Contra Haeres.*, III, III. 4; *Lettre au pape Victor*, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, XXIV. — Relations de S. Irénée avec l'Asie Mineure : *Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne aux fidèles d'Asie et de Phrygie*, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1; *Lettre des martyrs lyonnais au pape Eleuthère*, dans EUSÈBE, *op. cit.*, V, IV; *Lettre au pape Victor*, dans EUSÈBE, *op. cit.*, V, XXIV.

2. POLYCRATE, *Lettre au pape Victor*, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, XXIV.

3. S. JUSTIN, *Dial. cum Tryphone*, LXXXI.

Du témoignage des anciens auteurs il résulte donc que nos Évangiles canoniques sont l'œuvre de deux disciples, saint Marc et saint Luc, et de deux apôtres, saint Matthieu et saint Jean.

Mais, bien que ce témoignage soit, à lui seul, capable de nous donner pleine confiance, nous pouvons le corroborer encore par l'examen interne de nos documents.

2. *D'après les Évangiles eux-mêmes*

I. SAINT MATTHIEU. — Prenons notre premier Évangile. D'après la tradition, il serait l'œuvre de saint Matthieu, apôtre, qui l'aurait composé à l'intention des Juifs, probablement de Juifs convertis, ou judéo-chrétiens. Précisément l'examen du livre confirme ce témoignage sur les points les plus caractéristiques.

Tout d'abord les particularités propres du 1^{er} Évangile révèlent un écrivain d'origine juive. En effet, bien que l'ouvrage nous soit parvenu en grec, on se rend compte que son auteur est familiarisé avec la langue des Hébreux.

Il reproduit un certain nombre de paroles de Jésus dans leur langue originale, l'araméen, et il sait en donner l'interprétation exacte à ses lecteurs : *Emmanuel*, qui signifie « Dieu avec nous » ; *Golgotha*, ou « Calvaire » ; *Haceldama*, « champ du sang » ; *Eli, Eli, lama sabachthani*, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il cite fréquemment l'Ancien Testament, et un certain nombre de ces citations lui sont bien personnelles, étant insérées dans le cours de ses récits, à l'effet de signaler au fur et à mesure l'accomplissement des anciennes prophéties : or, parmi ces

1. MATTH., I, 23; XXVII, 8, 33, 46.

citations qui lui sont propres, trois sont empruntées au texte hébreu ¹ ; quatre sont une combinaison du texte hébreu et du grec des Septante ².

L'auteur est donc familier avec le texte original de l'Ancien Testament : cela le désigne nettement comme un chrétien né Juif, et sans doute Juif palestinien. Tel était, en effet, l'apôtre saint Matthieu.

Si maintenant nous cherchons à quelle catégorie de lecteurs l'Evangile a été destiné, nous voyons qu'il a dû être composé pour des Juifs convertis. De la partie narrative du livre, en effet, il ressort que le dessein principal de l'auteur a été de montrer en Jésus de Nazareth le Messie, fils de David. C'est dans ce but qu'en tête de son ouvrage il dresse l'arbre généalogique de Jésus en le rattachant à David, l'ancêtre du Messie, et à Abraham, le père de la race juive. C'est dans le même dessein qu'à chaque pas de ses récits il a soin de noter comment l'histoire du Sauveur accomplit les prophéties anciennes ³. Or, une telle argumentation ne se conçoit qu'à l'adresse de lecteurs familiarisés avec les Ecritures juives et portant intérêt aux traditions messianiques d'Israël. C'est dire que les destinataires de l'Evangile appartenaient au judaïsme.

On arrive à la même conclusion en considérant les discours. Notre auteur reproduit le Sermon sur la montagne, de pair avec saint Luc ; mais, tandis que ce dernier omet les passages spéciaux où il est question de l'Ancienne Loi et de son interprétation par Jésus, le premier évangéliste les reproduit avec soin ⁴. Ces passa-

1. MATTH., II, 15; VIII, 17; XXVII, 9, 10.

2. MATTH., IV, 15, 16; XII, 18-21; XIII, 35; XXI, 5.

3. MATTH., I, 1-17, 22; II, 5, 15, 17-18, 23; III, 3; IV, 14-16; VIII, 17; XII, 17-21; XIII, 35; XXI, 4-5; XXVI, 56; XXVII, 9-10, 35.

4. MATTH., V, 17-44.

ges intéressent donc ses lecteurs. Or, ils n'ont de signification que pour des gens élevés dans le culte de la Loi mosaïque, c'est-à-dire pour des lecteurs d'origine juive.

De même, notre auteur accorde un développement particulier aux discours du Sauveur contre l'hypocrisie des pharisiens ¹ : il semble que les faux dehors de sainteté affichés par ces personnages risquent encore d'être un scandale pour la foi de ses lecteurs. Or, seuls, des convertis du judaïsme pouvaient avoir besoin d'être prémunis contre une telle influence.

Ajoutons que notre évangéliste parle des coutumes juives, des ablutions légales, du jour de la Préparation, sans explication aucune, comme de choses familières aux destinataires de l'Evangile ² ; qu'à plusieurs reprises il désigne Jérusalem sous les appellations essentiellement juives de « la ville sainte », « la cité du grand Roi ³ » ; qu'enfin certaines de ses indications géographiques, comme « Bethléem de Juda », Capharnaüm sise « sur les confins de Zabulon et de Nephtali », supposent des lecteurs familiarisés avec le partage primitif de la Palestine entre douze tribus ⁴.

De toutes ces particularités il ressort avec certitude que le premier Evangile a été destiné à des Juifs convertis.

Il est à remarquer que les particularités en question se rencontrent à travers les diverses parties du livre, dans les récits aussi bien que dans les discours, dans les détails propres au rédacteur comme dans ceux qu'il pourrait tenir de ses sources. On ne peut donc, à ce point

1. MATTH., v, 20 ; vi, 1-18 ; xxiii, 1-12, 13-36.

2. MATTH., xv, 2 (cf. MARC, vii, 2-5) ; xxvii, 62 (cf. MARC, xv, 42 = LUC, xxiii, 54).

3. MATTH., iv, 5 ; v, 35 ; xxvii, 53 ; cf. xxiv, 15, comparé à MARC, xiii, 14.

4. MATTH., ii, 1, 5, 6 ; iv, 13 ; cf. xxvii, 8.

de vue, établir une distinction entre notre premier Evangile grec actuel et son original hébreu.

Les anciens auteurs ecclésiastiques, tels que saint Irénée, Papias ¹, nous disent que le premier Evangile a été composé en hébreu pour des lecteurs d'origine juive : de l'examen interne de notre premier Evangile grec il résulte que cet Evangile grec a été également destiné à des Juifs. Cela nous conduit simplement à voir, dans notre Evangile actuel, une adaptation, faite à l'usage de communautés judéo-chrétiennes étrangères à la Palestine et parlant grec, du même Evangile primitivement composé en hébreu, ou plutôt en araméen, pour des convertis du judaïsme palestinien.

En somme, l'examen interne du premier Evangile confirme la tradition sur deux points essentiels : l'auteur était un chrétien d'origine juive, et il a écrit son Evangile pour des lecteurs venus du judaïsme. C'est une présomption sérieuse que la tradition se trouve également fondée quand elle nous donne le nom précis de cet auteur, savoir l'apôtre palestinien saint Matthieu.

II. SAINT MARC. — D'après la tradition, le second Evangile a été composé, à l'intention des fidèles de Rome, par saint Marc, disciple de saint Pierre, sans doute identique à ce Jean-Marc dont il est dit, au livre des *Actes*, que sa mère abrita chez elle, à Jérusalem, le chef des apôtres, échappé de la prison d'Hérode Agrippa ². Or, ici encore, la tradition se trouve confirmée sur ses points les plus importants par l'examen interne de l'ouvrage.

Tout d'abord, le second Evangile a dû être composé

1. Ci-dessus, p. 13, 16 et ss.

2. *Act.*, XII, 12, 25; XIII, 13; xv, 37, 39; *Col.*, IV, 10; II *Tim.*, IV, 11; *Philém.*, 24; I *PIERRE*, V, 13.

pour des Romains. Il se trouve écrit en grec, mais dans un grec semé d'expressions et de tournures latines.

Un certain nombre de ces expressions se rencontrent, à vrai dire, dans les autres Évangiles, et la raison en est qu'avec la domination de Rome une certaine infiltration de la langue latine s'était produite en Judée, comme dans les autres pays soumis. Cela est particulièrement vrai des termes militaires et administratifs.

Mais, ce qui est à remarquer, c'est que le second Évangile renferme de ces latinismes un nombre plus considérable que n'importe quel écrit du Nouveau Testament, et qu'il en a de tout spéciaux ¹. La chose se comprend à merveille si l'ouvrage est publié dans le milieu chrétien de Rome, où se parlait un grec mélangé de latin.

Un trait des plus caractéristiques le confirme. De pair avec saint Luc, notre auteur raconte l'épisode de la pauvre veuve qui glisse dans le tronc du temple deux menues pièces de monnaie ; mais, tandis que saint Luc se contente de nommer les deux pièces de leur nom grec, « *lepta* », le second évangéliste ajoute ce renseignement que les deux *lepta* équivalent à un *quadrant*, c'est-à-dire au quart de l'as romain ². Ses lecteurs sont donc particulièrement familiarisés avec la monnaie romaine. Ce sont donc des Romains.

Un autre détail parle dans le même sens. Dans le récit du portement de la croix, notre auteur vient à parler de Simon de Cyrène ; mais, à la différence des autres évangélistes, qui le nomment ainsi simplement, il note qu'il est « le père d'Alexandre et de Rufus ³ ». Cette remarque

1. *Centurio*, MARC, xv, 39, 44, 45 (cf. MATTH., xxvii, 54 = LUC, xxiii, 37) ; *Spiculator*, vi, 27 ; *Sextarius*, vii, 4 ; *In extremis esse*, v, 23 ; *Satis facere*, xv, 15.

2. MARC, xii, 42 = LUC, xxi, 2.

3. MARC, xv, 21.

intéresse évidemment ses lecteurs. Ils sont censés bien connaître les deux personnages en question. Or, on a de bonnes raisons de croire que ces personnages, au moment où fut publié l'Evangile, se trouvaient dans le milieu romain.

En effet, saint Paul, écrivant, vers 56, aux fidèles de Rome qu'il n'a pas encore évangélisés personnellement, adresse une salutation spéciale à un chrétien nommé Rufus et à sa mère¹. N'ayant pas encore été à Rome², il a dû connaître Rufus et sa mère ailleurs; sans doute en Palestine. Cela s'explique bien si ce Rufus est le fils de Simon de Cyrène, qui était à Jérusalem au temps de la Passion.

Mais, si le Rufus dont parle le second Evangile est un personnage romain, les lecteurs de l'Evangile qui s'intéressent à sa personne ont toutes chances d'être des Romains eux-mêmes.

Trouve-t-on maintenant, dans les caractères internes de notre document, la preuve que son auteur ait été disciple de saint Pierre? A défaut d'indications parfaitement nettes et décisives, on peut dire que les données caractéristiques de l'ouvrage conviennent bien à cette affirmation traditionnelle.

Notre Evangile, en effet, est plein d'observations minutieuses, de détails pittoresques, de traits pris sur le vif, qui viennent sans nul doute d'un témoin oculaire³. On s'explique au mieux la chose si l'auteur tient ses renseignements de la bouche même du chef des apôtres.

Bien plus, certaines particularités paraissent trahir

1. *Rom.*, xvi, 3.

2. *Rom.*, i, 11-15; xv, 22-24, etc.

3. *MARC*, ii, 4; iii, 5, 20-21; iv, 38; vi, 31; vii, 32-34; viii, 23-25; ix, 15-26, 32-34; x, 16, 46-56; xiv, 30, 68-72.

positivement cette origine. Que l'on compare, en effet, nos divers Évangiles pour les passages où figure le personnage de saint Pierre : notre auteur est fidèle à relater tous ceux où l'apôtre joue un rôle à son désavantage¹ ; il en omet, au contraire, un certain nombre, relatés par les autres évangélistes, et qui sont précisément à l'honneur du prince des apôtres² ; enfin, ceux qu'il a en propre mentionnent saint Pierre d'une façon indifférente, sans que rien de particulier soit signalé à sa louange³. Cette attitude encore se conçoit de la meilleure manière si notre Évangile contient la tradition du chef du collège apostolique : Pierre devait être, moins que d'autres, empressé à relever ce qui était à son honneur.

Le témoignage du livre est plus précis en ce qui regarde la nationalité de son auteur. Il écrit en grec, pour des chrétiens de Rome : c'est cependant un Juif, et même un Palestinien.

Qu'il ait été Juif, on le voit à son langage. Les hébraïsmes sont fréquents sous sa plume⁴, et il aime à citer les paroles du Sauveur dans la langue araméenne, en en fournissant l'interprétation correcte à ses lecteurs : *Bartimée*, « fils de Timée » ; *Boanergès*, « fils du tonnerre » ; *Abba*, « père » ; *corban*, « offrande » ; *ephphatha*, « ouvre-toi » ; *talitha koumi*, « jeune fille, lève-toi » ; *Eloï, Eloï, lama sabachthani*, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné⁵ ? »

1. MARC, VIII, 32-33 ; x, 28 ; XIV, 29, 54, 66 ss.

2. JEAN, I, 40-42 ; LUC, v, 3-9 ; MATTH., XIV, 29 ss. ; XVI, 17 ss. ; XVII, 23 ss. ; JEAN, XIII, 6-9, 24 ; XXI, 2 ss.

3. MARC, I, 36 ; XI, 21 ; XIII, 3 ; XVI, 7.

4. MARC, III, 28 ; VI, 7, 40 ; emploi habituel de la conjonction *et* pour relier ses phrases.

5. MARC, x, 46 ; III, 17 ; XIV, 36 ; VII, 11, 34 ; v, 41 ; xv, 34 ; cf. IX, 55 ; x, 51 ; XI, 21 ; XIV, 45.

Quant à sa qualité de Palestinien, on peut la déduire d'un petit trait personnel. Après avoir raconté l'arrestation de Jésus à Gethsémani, et comment tous les disciples s'enfuirent en abandonnant le Sauveur, notre évangéliste continue : « Et seul un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un drap sur le corps ; ils le saisissent, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit nu ¹. »

Ce détail est propre au second Évangile. L'auteur doit avoir à son sujet un renseignement particulier ; il semble bien connaître le jeune homme en question. Néanmoins, il ne le nomme pas. C'est, pensent les critiques, que le jeune homme ne se distingue pas de l'évangéliste lui-même. S'il en est ainsi, notre évangéliste se trouvait donc à Jérusalem, au temps de la Passion, et il y a toutes raisons de croire qu'il y avait sa résidence.

Telles sont les confirmations remarquables que la tradition reçoit de l'examen attentif du second Évangile. Elle prétend l'ouvrage écrit par un disciple de saint Pierre, nommé Marc, à l'intention des chrétiens de Rome : or précisément, les particularités du livre nous révèlent qu'il a été composé pour des Romains ; ses données sont telles qu'on est en droit de les attendre du prince des apôtres ; enfin l'auteur est un Juif palestinien, comme devait l'être le disciple de saint Pierre, identifié au Jean-Marc du livre des *Actes*.

Cette concordance est trop spéciale pour ne pas donner une véritable assurance touchant l'authenticité de notre document.

III. SAINT LUC. — La tradition présente le troisième Évangile comme l'œuvre de saint Luc, disciple de saint

1. MARC, XIV, 51-52.

Paul et médecin. Or, des caractères internes du livre il ressort d'abord que son auteur était, en effet, disciple de saint Paul.

On sait que le grand Apôtre fut entre les mains de Dieu l'instrument destiné à étendre l'Évangile hors du judaïsme. A cet égard, l'ouvrage qui nous occupe paraît bien tenir de son esprit. Sans supprimer le côté de l'Évangile qui regarde les Juifs, notre auteur aime à montrer celui qui est favorable aux Gentils. Il rattache la généalogie de Jésus, non plus seulement à Abraham, mais à Adam, le père du genre humain¹. Parmi les faits qui ont rempli la vie du Christ et les discours qu'il a prononcés, il met de préférence en valeur ceux qui marquent sa bienveillance pour les pécheurs et le caractère universaliste de son Évangile². On reconnaît bien là le disciple de saint Paul.

Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un disciple au sens large, familier seulement avec la doctrine de l'Apôtre des Gentils : le troisième évangéliste est un disciple immédiat du grand Apôtre et un compagnon direct de ses missions. Cela résulte des observations suivantes.

Au jugement unanime des critiques, l'auteur du troisième Évangile est en même temps l'auteur du livre des *Actes*. Les deux livres se font suite, comme les deux tomes d'un même ouvrage sur les Origines chrétiennes. Ils débutent par un prologue semblable et sont dédiés au même personnage, nommé Théophile. Dans le prologue du second livre, l'auteur mentionne qu'il a déjà écrit un livre premier, où il a raconté tout ce que Jésus a fait et enseigné jusqu'au jour où il est monté au ciel, après avoir promis à ses apôtres de leur envoyer l'Es-

1. LUC, III, 23-38.

2. LUC, II, 30-32; III, 6; IV, 25-27; VII, 9, 50; X, 1 ss.; XIII, 29; XIX, 10; XXIV, 47.

prit-Saint : et cette description convient exactement à notre troisième Evangile. Enfin, les deux livres offrent d'intimes ressemblances au point de vue des idées et des procédés littéraires. Ils sont incontestablement de la même main.

Or, l'auteur des *Actes* a accompagné personnellement saint Paul en plusieurs de ses missions. En parcourant l'ouvrage, en effet, on rencontre la première personne du pluriel « nous » employée dans le récit de quatre voyages du grand Apôtre : en Macédoine, en Asie Mineure, à Jérusalem et à Rome¹. L'emploi de cette première personne du pluriel suppose que l'auteur des récits a pris part aux voyages racontés. Or, l'auteur des récits ne peut se distinguer du rédacteur même du livre.

Impossible de supposer que ce rédacteur final aurait utilisé quelque journal de voyage dressé à la première personne du pluriel par un compagnon de saint Paul autre que lui-même : comment n'aurait-il pas pris la peine de remplacer cette première personne par la troisième, afin d'harmoniser ces passages avec le reste de l'histoire ? Au surplus, les particularités littéraires de ces morceaux accusent la même main que l'ensemble de l'ouvrage.

Il faut en conclure que, dans ces endroits, c'est le rédacteur même des *Actes* qui se met en scène. Il a accompagné saint Paul dans les circonstances relatées. Et comme le rédacteur des *Actes* est en même temps celui du troisième Evangile, il est bien démontré que le troisième évangéliste a été disciple proprement dit de saint Paul et son compagnon de missions.

On a également de bonnes raisons de penser que

1. *Act.*, xvi, 10-17 ; xx, 5-15 ; xxi, 1-18 ; xxvii, 1-xxviii, 16.

notre auteur était médecin. Non seulement, en effet, par la richesse de son vocabulaire et l'arrangement artistique de ses récits, il témoigne d'une culture littéraire spéciale, telle qu'elle convenait à un médecin de cette époque, mais il fait preuve d'une compétence particulière en matière médicale. Sa description des maladies est plus technique que celles des autres évangélistes. Certains des termes médicaux qu'il emploie sont presque exclusivement propres aux traités de médecine anciens, connus de son temps¹.

Comment douter, que ce disciple de saint Paul, compétent en médecine, ne soit effectivement le médecin Luc que nomme la tradition ?

IV. SAINT JEAN. — Le quatrième Evangile a vu le jour en Asie Mineure, à la fin du 1^{er} siècle². La tradition le dit néanmoins composé par l'apôtre palestinien, saint Jean. Trouve-t-on ce témoignage confirmé par les particularités du livre ?

Oui, et d'une manière si significative, qu'ici encore on peut parler de certitude.

L'Evangile a pour patrie l'Asie Mineure : il est cependant bien l'œuvre d'un Juif d'origine. Son auteur connaît la langue juive, hébreu ou araméen : il en cite de nombreux termes qu'il traduit avec compétence³. En même temps que la langue, il connaît les coutumes propres à Israël : les fêtes de la Pâque, des Tabernacles, de la Dédicace ; la loi du sabbat, celle de la circoncision ;

1. Traités de médecine d'HIPPOCRATE (460-350 av. J.-C.) et de DIOSCORIDES (1^{er} siècle de l'ère chrétienne). — LUC, IV, 38 ; V, 18 ; VIII, 44 ; XIV, 2 ; cf. *Act.*, V, 5, 10 ; XII, 23 ; XXVII, 17, 21, 33 ; XXVIII, 3-6, 8 ; etc.

2. Voy. ci-dessus, p. 7-9, 13.

3. JEAN, I, 38, 41, 42 ; V, 2 ; IX, 7 ; XIX, 13, 17 ; XX, 16. Cf. ci-dessus, p. 10.

les usages concernant les ablutions, la fréquentation des édifices païens, les relations avec les Samaritains¹.

Il n'est pas moins familiarisé avec les idées des Juifs, surtout celles qui regardent le Messie, son origine et sa destinée². Il est au courant de la Loi et de ses diverses prescriptions³. Surtout, il tient l'Écriture pour l'autorité suprême⁴. Un tel écrivain ne peut être qu'un Juif d'éducation et d'origine.

Ce Juif publie son œuvre à Ephèse : c'est cependant un Palestinien. Il connaît, en effet, la Palestine, telle qu'elle était au temps de Jésus. Qu'il s'agisse de la Galilée, de la Samarie ou de la Judée, les renseignements qu'il fournit en propre sont aussi exacts que précis.

Il est seul à parler de Cana, et à l'appeler « Cana de Galilée⁵ », pour la distinguer d'autres villes du même nom situées hors de cette province. Il sait qu'il faut descendre pour aller de cette Cana, située en effet dans la partie montagneuse de la Galilée, à Capharnaüm, située dans la basse plaine qui avoisine le lac de Tibériade⁶.

Les détails topographiques fournis dans l'épisode de la Samaritaine, au fur et à mesure de l'entretien, sont remarquables. Sur la route de Judée en Galilée, passant par la Samarie, se trouve le puits de Jacob, non loin (à 1 kil., en effet, au sud-ouest) du village de Sychar (aujourd'hui Askar), à l'entrée de cette fertile vallée de Sichem où les disciples peuvent contempler les blés en herbe dans les champs, au pied du mont (le Garizim)

1. JEAN, II, 13; VI, 4; XI, 55; XII, 12; XIII, 1; VIII, 2; X, 22; V, 9, 10; XIX, 31, 42; VII, 22, 23; II, 6; XVIII, 28; IV, 9; VIII, 48.

2. JEAN, I, 20, 21, 45, 49; VI, 14, 15, 27, 42, 52; VII, 31; XII, 34; XVIII, 33 ss.

3. JEAN, I, 17, 45; V, 46; VII, 51; VIII, 17; XIX, 7.

4. JEAN, V, 39; X, 35; cf. III, 14; VI, 31 ss., 45; VII, 38, 42; X, 34; XII, 38, 41; XIII, 18; XIX, 24, 28, 36, 37; XX, 8.

5. JEAN, II, 1, 11; IV, 46; XXI, 2.

6. JEAN, II, 12; IV, 47, 49, 51. Cf. ci-après, p. 135, n. 6.

sur lequel les Samaritains ont construit leur temple et que la femme de Samarie montre de la main au Sauveur¹.

Près de Jérusalem, notre évangéliste connaît également Bethanie et il précise que cette bourgade est à environ 15 stades (2 kil. 1/2) de la ville : ce qu'il est aise de vérifier encore aujourd'hui². Si nous pénétrons, à sa suite, dans la capitale juive, il nous y montre les deux piscines de Bethséta et de Siloé³. Il parle du temple, en homme familier avec les lieux⁴. Seul, il signale le torrent du Cédron qui sépare la ville du jardin où Jésus est arrêté. Seul, il mentionne la place du Gabbatha, que dominait le tribunal de Pilate. Seul, il spécifie que l'endroit du crucifiement était à proximité de la ville et qu'un jardin se trouvait tout auprès⁵.

Notre écrivain connaît donc à merveille l'ancienne Palestine, telle qu'elle était avant d'être dévastée par la guerre judéo-romaine, et, pour la décrire si minutieusement, il faut qu'il l'ait connue d'expérience personnelle. Cette constatation a la plus grande importance.

Le témoignage du livre se bornât-il à cela, savoir que l'évangéliste est un Juif d'origine et qu'il connaît d'expérience directe la Palestine contemporaine du Sauveur, ce serait déjà une confirmation extrêmement remarquable du témoignage fourni par la tradition. A Ephèse, sur la fin du 1^{er} siècle, y avait-il, en dehors de l'apôtre saint Jean, un seul Juif qui eût connu de cette façon les diverses parties de la Palestine ancienne et qui fût capable de composer un Évangile où les détails topographiques

1. JEAN, IV, 5-6, 20, 35.

2. JEAN, XI, 1, 18; XII, 1.

3. JEAN, V, 2; XI, 7.

4. JEAN, VII, 14; VIII, 10; IX, 8 (cf. *Act.*, III, 2); X, 22, 23.

5. JEAN, XVIII, 1-2, 28; XIX, 13, 20, 41.

se trouvent mêlés si naturellement et avec une telle vraisemblance aux épisodes de la vie de Jésus ?

Mais le livre nous offre un témoignage encore plus formel et décisif. En deux endroits, l'évangéliste s'identifie personnellement au personnage nommé dans son récit « le disciple que Jésus aimait ».

C'est d'abord dans l'épisode du coup de lance qui tire le sang et l'eau du côté du Sauveur en croix. « Et celui qui l'a vu, dit-il après le récit du fait, en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et, lui, sait qu'il dit vrai, afin que, vous aussi, vous croyiez ¹. » Le témoin auquel il est fait allusion ne peut être que le disciple bien-aimé, mentionné un peu plus haut comme présent non loin de la croix ². Or, d'après l'évangéliste, ce personnage qui a rendu témoignage sur le fait en question, continue de le rendre ; il parle encore présentement (« *il dit* »). A qui s'adresse-t-il ? Aux lecteurs mêmes de l'Évangile (« *afin que, vous aussi, vous croyiez* »). N'est-ce pas que ce disciple témoin se confond avec l'auteur qui rédige le livre en ce moment ?

On ne saurait en douter, quand on compare le passage avec la première conclusion de l'Évangile : « Ces choses ont été écrites *afin que vous croyiez* que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu ³. » L'évangéliste déclare avoir écrit son œuvre pour donner la foi à ses lecteurs ; c'est aussi pour donner la foi aux lecteurs de l'Évangile que le disciple témoin du coup de lance parle actuellement : on est amené à conclure que l'évangéliste et le disciple sont un seul et même personnage.

Une dernière particularité de notre passage le garantit

1. JEAN, XIX, 35.

2. JEAN, XIX, 26.

3. JEAN XX, 31 ; cf. I JEAN, I, 3 ; V, 13.

décisivement. Du disciple témoin l'évangéliste affirme : « *Il sait qu'il dit vrai* », c'est-à-dire : *il a conscience d'être sincère dans son témoignage*. Or, personne ne peut renseigner sur la conscience intime d'un autre que soi-même. En garantissant la conscience que le témoin a de sa sincérité, l'évangéliste montre clairement qu'il s'identifie avec ce témoin.

Le second passage où se rencontre la même identification nous est fourni par le chapitre final de l'Évangile. Il vient d'être encore question du disciple bien-aimé, qui reposa sur la poitrine de Jésus à la dernière Cène, et on lit ensuite : « C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites ; et nous savons que son témoignage est vrai¹. » Le disciple bien-aimé est donc présenté ici comme le rédacteur de l'Évangile.

A première vue, cette présentation objective, dans une phrase à la première personne du pluriel, du disciple censé auteur du livre, semblerait le fait d'un groupe de personnes autres que ce disciple évangéliste, qui viendraient garantir son témoignage auprès des lecteurs. A l'examen, cette interprétation doit être abandonnée.

Tout d'abord, la comparaison des Epîtres johanniques, qui sont visiblement du même auteur, montre que dans notre phrase la première personne du pluriel peut être équivalente à la première personne du singulier : on trouve, en effet, dans ces Epîtres, le même phénomène². Ce qui assure que tel est bien le cas, c'est que cette première personne du singulier figure, sous la plume de l'évangéliste, dans le verset immédiatement suivant : « Jésus a fait beaucoup d'autres choses ; si on voulait

1. JEAN, XXI, 24.

2. I JEAN, I, 3-4, comparé à II, 1 ; v, 13. III JEAN, 12, comparé à 1-8 et 13-14.

tout écrire, *je ne pense pas* que le monde puisse tenir tous les livres qu'il faudrait¹. »

D'autre part, notre passage fait corps avec le dernier chapitre de l'Evangile. Ce dernier chapitre lui-même, tout en ayant l'air d'un appendice, est sûrement de la même main que le reste de l'ouvrage : on y trouve les mêmes particularités littéraires, les constructions de mots et les tournures de phrases, caractéristiques du style des vingt premiers chapitres². C'est donc l'évangéliste lui-même qui présente le disciple bien-aimé comme l'évangéliste, c'est-à-dire qui s'identifie à ce disciple bien-aimé. Et l'on comprend dès lors que le témoignage de ce disciple soit présenté comme actuel et permanent.

Somme toute, notre phrase peut se transposer ainsi : « C'est ce disciple (le bien-aimé) qui rend présentement témoignage de ces choses et qui vient de les écrire dans ce livre; et je sais (n'étant pas un autre que lui) que son témoignage est véridique. »

L'auteur de l'Evangile s'identifie donc au disciple que Jésus aimait. Or, ce disciple bien-aimé ne peut être qu'un apôtre. Il participe à la dernière Cène, et seuls les apôtres y ont assisté. Il y occupe d'ailleurs une place de choix, paraissant à côté de Pierre, tout auprès du Sauveur³. Dans les autres épisodes où il figure, on le voit en relations spéciales avec les principaux d'entre les apôtres, comme faisant partie du même groupe et se trouvant au premier rang, dans la compagnie la plus intime du Maître⁴.

1. JEAN, XXI, 25.

2. Comparer JEAN, XXI, 16, avec IV, 54; XXI, 12, avec XIII, 28; XXI, 11, avec XII, 37; XXI, 7, avec XI, 20, et XVIII, 3; XXI, 7, avec IV, 44, 45; XXI, 8, avec XI, 18; XXI, 19, avec II, 21; XXI, 8, 23, avec XI, 51; etc., etc.

3. JEAN, XIII, 23-24.

4. JEAN, XVIII, 15-16; XX, 2-10; XXI, 7, 20-22; cf. I, 35-41.

Quel est cet apôtre ? Ce ne peut être que saint Jean. Le dernier chapitre de l'Évangile suppose, en effet, que le disciple bien-aimé, auteur du livre, a atteint un âge très avancé et est regardé, dans le milieu où se publie l'ouvrage, comme l'un des derniers survivants de la génération apostolique. Jésus a semblé promettre de revenir avant la fin de la génération contemporaine¹ ; le bien-aimé en est censé le dernier représentant, et l'on se demande s'il ne doit pas demeurer jusqu'à la venue du Seigneur². Or le personnage regardé par toute la tradition asiatique comme ayant survécu, à Ephèse, aux autres disciples de Jésus et pour cela appelé « l'Ancien » par excellence³, n'est autre que l'apôtre saint Jean.

Impossible de voir dans cette identification de l'évangéliste avec Jean l'apôtre l'artifice d'un faussaire. Les faussaires ont soin de mettre en évidence le nom sous lequel ils veulent faire circuler l'œuvre qu'ils publient. Ici, l'identification est présentée en termes mystérieux et avec une délicatesse extrême, qui en garantissent la véracité.

D'ailleurs, l'identification n'aurait pu être tentée avec chance de succès que loin de la région où a vécu Jean l'apôtre et longtemps après sa mort. Or, tel n'est pas le cas. Le quatrième Évangile a été rédigé avant le commencement du ^{II}e siècle et il a été publié en Asie Mineure, dans le pays même où saint Jean a passé ses derniers jours. En cet endroit et à cette époque, nombreux étaient ceux qui avaient vu et entendu l'apôtre. Il était aisé de savoir et de vérifier si, oui ou non, saint Jean avait composé cet écrit et l'avait transmis comme sien. Si l'ou-

1. MARC, VIII, 39 = MATTH., XVI, 28 = LUC, IX, 27 ; cf. MATTH., 23 ; MARC, XII, 26-30 = MATTH., XXIV, 30-34 = LUC, XXI, 27-32.

2. JEAN, XXI, 23.

3. Cf. II JEAN, 1 ; III JEAN, 1.

vrage a été reçu aussitôt dans l'Eglise, sans trace aucune de résistance, malgré qu'il vînt après les autres et qu'il offrît de notables divergences par rapport aux autres, c'est bien parce qu'on ne pouvait suspecter l'identification en question.

Le témoignage du livre s'unit donc à celui de la tradition pour nous assurer pleinement de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean.

III. — LES RAPPORTS LITTÉRAIRES DE NOS EVANGILES ET LEUR MODE DE COMPOSITION

Nous savons à quelle époque ont été composés nos quatre Evangiles et par quels auteurs. Avant de nous prononcer sur leur valeur historique, il nous faut encore examiner brièvement quels rapports les unissent les uns aux autres et par quels moyens ils ont été composés.

La comparaison de nos Evangiles révèle entre ceux de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, des ressemblances étroites, tandis que celui de saint Jean offre une physionomie à part.

Les trois premiers sont conçus sur un plan général identique : à la suite du baptême et de la tentation au désert, Jésus exerce son ministère en Galilée et ne se rend à Jérusalem que quelques jours avant la Pâque finale. On y trouve aussi, en bonne partie, les mêmes anecdotes et les mêmes discours, souvent présentés de la même manière, parfois avec des coïncidences singulières au point de vue du style et des expressions.

Cependant, à côté de ces ressemblances remarquables, les trois Evangiles offrent aussi des différences évidentes. Des parties considérables manquent dans l'un et se

trouvent seulement dans les deux autres : ainsi, les récits relatifs à l'enfance de Jésus sont particuliers à saint Matthieu et à saint Luc, et ils diffèrent de l'un à l'autre de ces documents ; les discours, abondants également en saint Matthieu et en saint Luc, sont presque nuls en saint Marc. D'autres parties sont exclusivement propres à tel ou tel de nos écrits : saint Matthieu possède en propre environ $1/6$ de son Évangile ; saint Luc, environ $1/4$ du sien ; saint Marc, seulement $1/10$. Il n'y a pas moins de variété en ce qui regarde le groupement et la liaison des diverses parties, les détails fournis dans les récits, le choix des termes et les constructions.

Pour saisir d'un coup d'œil ressemblances et divergences, on dispose les trois premiers Évangiles sur trois colonnes parallèles, en faisant correspondre leurs parties communes. On obtient ainsi une *Synopse*¹, ou « vue d'ensemble » du contenu évangélique, tel qu'il résulte de ce triple document. De là le nom de *Synoptiques* donné à nos premiers Évangiles. Le problème que pose à la critique le mélange extraordinairement complexe de ces ressemblances et de ces divergences est appelé lui-même *Problème synoptique*.

Ce problème a reçu les solutions les plus variées.

On a d'abord supposé que les trois Évangiles avaient pour source commune la tradition orale, c'est-à-dire la prédication des apôtres et des premiers missionnaires chrétiens. Cette prédication se serait fixée de bonne heure dans un cadre convenu, et, soit pour les discours, soit pour le récit des actes de Jésus, aurait pris un tour assez

1. FILLION, *Synopsis evangelica*, 1882 ; AZIBERT, *Synopsis Evangeliorum historica*, 1897 ; RAMBAUD, *Novae Evangeliorum harmonia et synopsis*, 1898 ; CAMERLYNCK et COPPIETERS, *Evangeliorum secundum Matthaeum, Marcum et Lucam Synopsis*, 1908 ; VERDUNOY, *L'Évangile : Synopse, Vie de N.-S., Commentaire*, 1907.

uniforme. Utilisée à des degrés divers et suivant des points de vue différents, elle aurait donné naissance à nos trois premiers Evangiles.

Telle est l'explication qui a été proposée par de nombreux critiques. Elle tend à être abandonnée aujourd'hui. Elle n'explique pas, en effet, suffisamment que les Synoptiques s'accordent, çà et là, pour rapporter les mêmes détails historiques de peu d'importance, mêler à leur narration la même observation d'ordre très secondaire, relier leurs récits entre eux d'une manière semblable et cependant artificielle¹, tandis qu'ils relatent avec des variantes assez notables les paroles du Sauveur qui auraient dû être reproduites avec le plus de fidélité².

Aussi d'autres critiques ont-ils pensé que nos évangélistes s'étaient connus et utilisés les uns les autres, ou bien qu'ils avaient exploité des documents écrits communs.

A l'heure actuelle, le système qui trouve le plus de faveur combine les deux hypothèses, d'une dépendance mutuelle et d'une utilisation de documents communs, sous la forme suivante. Saint Marc aurait, en premier lieu, composé son Evangile, presque entièrement narratif, d'après la prédication orale de saint Pierre. Les deux autres Synoptiques auraient pris son travail comme fond de narration; parallèlement ils auraient exploité un document primitif contenant une collection de discours de Jésus : de la fusion de ce recueil primitif de

1. MARC, I, 3 = MATTH., III, 3 = LUC, III, 4. MARC, I, 16 = MATTH., IV, 18. MARC, I, 21 = MATTH., IV, 31. MARC, I, 32 = MATTH., VIII, 16 = LUC, IV, 40. MARC, VI, 14 ss. MATTH., XIV, 1 ss. MARC, IX, 36 = MATTH., XVIII, 2-3 = LUC, IX, 47-48. MARC, XIV, 43 = MATTH., XXVI, 47 = LUC, XXII, 47.

2. MATTH., VI, 9-13 = LUC, XI, 2-4. MARC, XIV, 22-25. MATTH., XXVI, 26-29 = LUC, XXII, 15-20.

discours avec l'Évangile de saint Marc seraient nés nos deux Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc.

L'hypothèse ainsi proposée a pour elle des autorités considérables ; même parmi les critiques catholiques, elle a rallié un certain nombre de suffrages importants. Malgré tout, elle n'est pas encore assurée. Elle prête même à des difficultés sérieuses, en ce qui regarde la priorité de saint Marc et sa qualité de source par rapport aux deux autres Synoptiques.

Si le texte de saint Marc avait été utilisé par les deux autres évangélistes, on devrait le reconnaître, semble-t-il, avec évidence. L'un ou l'autre des Évangiles qui en dépendent contiendrait quelque récit entièrement pareil, quelque phrase littéralement semblable. Or, il est facile de le constater, puisque nous avons les textes sous les yeux, cette identité absolue n'existe nulle part. Comment croire que les deux derniers Synoptiques aient, indépendamment l'un de l'autre, utilisé leur devancier, en le retouchant tous les deux d'une façon si constante et si complète ?

Il y a d'ailleurs des passages de saint Marc qui sont omis soit par saint Matthieu ¹, soit par saint Luc ², soit par tous les deux ³ : or, ces omissions s'expliquent malaisément de la part des deux évangélistes, s'ils prennent notre saint Marc actuel comme fond de leur ouvrage. Enfin, dans les morceaux où les trois Synoptiques marchent de front, on remarque parfois des divergences dans les détails, dans les expressions ou dans le groupement des sentences reproduites, qui paraissent peu

1. MARC, I, 21-28 ; XII, 41-44.

2. MARC, VI, 45-46 ; VII, 24-VIII, 21 ; X, 1-12, 35-45 ; XII, 28-34 ; XIV, 3-9.

3. MARC, III, 20-21 ; IV, 26-29 ; VII, 31-37 ; VIII, 22-26 ; XII, 34-37 ; XIV, 51-52.

conciliables avec l'hypothèse d'une utilisation de l'un par les deux autres¹.

Peut-être les rapports constatés entre nos trois Synoptiques s'expliqueraient-ils mieux par leur dépendance commune à l'égard de deux principaux documents antérieurs, que chacun aurait complétés à l'aide de ses souvenirs ou d'autres sources particulières. Le premier de ces documents aurait contenu la substance de la narration synoptique; le second, un ensemble des discours.

Il ne serait aucunement surprenant que la rédaction de nos Evangiles eût été ainsi précédée et préparée par une série de travaux plus ou moins complets, tendant plus ou moins parfaitement à la forme d'Evangiles. Cela s'accorde avec le témoignage que saint Luc place en tête de son ouvrage².

Les apôtres, en effet, commencèrent par prêcher l'Evangile oralement et dans la langue araméenne qui était parlée en Judée. Mais bientôt l'Eglise chrétienne franchit les bornes de la Palestine, s'étendit en Asie Mineure et dans l'empire romain. Aux disciples directs de Jésus s'adjoignirent, comme prédicateurs de l'Evangile, de simples convertis. Pour l'usage de ces auxiliaires, il devint utile, sinon nécessaire, de consigner par écrit l'essentiel des souvenirs gardés par les témoins de Jésus : d'abord les principaux discours, les épisodes les plus instructifs; puis, une esquisse des principaux faits de la vie du Sauveur, un tracé plus complet de l'ensemble de sa carrière, sans compter les récits spéciaux relatifs à son enfance .

Ainsi ont pu se constituer, en particulier, un document narratif résumant, à l'usage des missionnaires chrétiens, la vie publique du Sauveur d'après la prédica-

1. MARC, xiii, 9-13 = MATTH., xxiv, 9-14 = LUC, xxi, 12-19.

2. LUC, i, 1, 2.

tion ordinaire des apôtres et spécialement de saint Pierre ; d'autre part, un recueil de ses discours jugés les plus utiles à l'instruction des fidèles. Ces documents furent peut-être rédigés d'abord en araméen, mais ils ne durent pas tarder à être traduits en grec, et sans doute en divers endroits séparément. D'où un certain nombre de recensions analogues et néanmoins différentes. Nos trois Synoptiques ont fort bien pu être basés sur l'un ou l'autre de ces documents primitifs, en telle ou telle forme d'édition¹.

Dès lors, on peut se représenter la manière dont nos évangélistes ont procédé dans la composition de leur œuvre respective.

Saint Marc aura pris comme fond de son travail un document déjà répandu dans les Eglises et contenant, d'après la prédication ordinaire des apôtres et surtout de saint Pierre, un récit de la vie publique du Sauveur. Il l'aura complété à l'aide des informations reçues par lui directement du chef du collège apostolique.

Saint Matthieu a eu sans doute à sa disposition un document semblable, et en outre un recueil des enseignements de Jésus. Puisant dans l'un le fond de sa narration, dans l'autre les discours à insérer dans la trame de son histoire, complétant et précisant le tout à l'aide de ses souvenirs personnels et d'autres sources, il aura élaboré son Evangile, avec le dessein particulier d'établir la messianité de Jésus au point de vue juif.

Saint Luc a dû utiliser, dans l'ensemble, des documents analogues, en les traitant suivant son but spécial,

1. Sur la question synoptique, on peut consulter : L. G. FILLION, *Introduction générale aux Evangiles*, 1889 ; TH. CALMES, *Comment se sont formés les Evangiles*, 1899 ; E. JACQUIER, *Histoire des livres du N. T.*, t. II, 4^e éd., 1906.

d'après sa méthode personnelle, et en y mêlant les informations puisées dans les sources particulières dont il pouvait disposer.

Le quatrième Evangile, notablement divergent, ne dépend en aucune façon des sources qui ont donné naissance aux trois Synoptiques. On ne peut même dire qu'il dépende de l'un ou de l'autre de ses devanciers. Il ne les ignore pas. Il suppose plutôt leur tradition familière à ses lecteurs. C'est ainsi que, dans le cadre de la vie de Jésus, il laisse une place ouverte pour le ministère galiléen raconté par ses prédécesseurs¹; il fait allusion à leur récit de l'emprisonnement de Jean-Baptiste², à leur compte rendu de la comparution du Sauveur devant Caïphe³; en racontant la démarche de Marie-Madeleine au sépulcre, il insinue qu'elle y vint avec d'autres, comme le relatent précisément ses devanciers⁴. Et cependant, nulle part on ne trouve qu'il a eu le texte de l'un des Synoptiques sous les yeux, ni qu'il s'en soit véritablement inspiré.

L'Evangile johannique paraît offrir directement les souvenirs personnels de l'apôtre saint Jean. Il est probable que le disciple aimé de Jésus s'est proposé de compléter d'une certaine manière la tradition synoptique, en s'étendant de préférence sur les manifestations du Sauveur en Judée. On peut également penser qu'il a voulu mettre en relief dans son nouvel Evangile les miracles et les discours les plus aptes à former la foi chrétienne de son temps.

1. JEAN, IV, 54; VI, 1-VII, 1.

2. JEAN, III, 24.

3. JEAN, XVIII, 13.

4. JEAN, XX, 2.

IV. — VALEUR HISTORIQUE DES ÉVANGILES

L'origine et le mode de composition des Évangiles étant ainsi déterminés, il est facile d'apprécier maintenant leur valeur historique.

Pour qu'on puisse se fier à des documents, il faut : 1^o que leurs auteurs aient été à même de nous fournir des renseignements exacts ; 2^o qu'ils aient voulu nous les donner en effet.

Or, prenons d'abord nos trois premiers Évangiles.

Il est incontestable que leurs auteurs, s'ils ont utilisé des documents antérieurs, étaient bien placés pour juger de la valeur de ces documents ; et ils ne l'étaient pas moins pour puiser à bonne source les informations spéciales par lesquelles ils les ont complétés.

Saint Matthieu était un apôtre ; il avait vu les miracles de Jésus ; il avait entendu ses discours : rien donc ne lui était plus facile que de constater si les documents mis à sa disposition reproduisaient fidèlement actes et paroles du Sauveur ; il n'avait par ailleurs qu'à puiser dans ses souvenirs pour les compléter et au besoin les rectifier.

Saint Marc et saint Luc n'étaient pas apôtres, mais ils étaient en relations étroites avec des apôtres ou d'autres témoins directs de Jésus : le premier avait ouï la prédication personnelle de saint Pierre ; le second avait voyagé en Asie Mineure, en Palestine¹, à une époque où vivaient encore nombreux les témoins du Christ et où il lui était facile de les interroger. La situation de l'un et de l'autre ne différait donc pas sensiblement de celle de saint Matthieu, pour la facilité et la sûreté de l'information.

1. Voy. ci-dessus, p. 34.

Ainsi nos trois évangélistes ont pu nous donner des renseignements autorisés. Nous les ont-ils donnés en effet? Pour avoir cette confiance, il faut nous assurer qu'ils ont voulu dire la vérité, qu'ils ont su se dégager de leurs tendances personnelles, des idées de leur milieu et de leur temps, pour reproduire l'histoire fidèlement. Or il est facile d'avoir cette assurance.

Quiconque lit nos Evangiles est frappé de la simplicité et de la naïveté du récit. On se sent en présence, non de compositions tendancieuses, mais de chroniques loyales, dont les auteurs consignent ce qu'ils savent, ce qu'ils ont appris ou ce qu'ils ont vu, sans artifice et sans commentaire. C'est un ton de franchise qui ne peut se définir, mais qui inspire tout naturellement confiance.

Cette impression devient une persuasion raisonnée, si l'on examine plusieurs points importants où le contrôle est particulièrement aisé à faire et où il donne des résultats significatifs. Ce sont surtout : le portrait des apôtres et le portrait du Christ Jésus.

A l'époque où les évangélistes écrivaient, la personne des apôtres était hautement considérée dans l'Eglise ; eux-mêmes, et les témoins dont ils dépendent, avaient été en relations étroites avec ces disciples du Christ. S'ils avaient obéi à leurs propres tendances ou suivi les idées qui avaient cours autour d'eux, ils auraient, semble-t-il, idéalisé le portrait des apôtres, passant sous silence ce qui pouvait les rabaisser dans l'estime des fidèles, faisant valoir au contraire ce qui était de nature à les grandir.

Or, on ne constate rien de semblable. Le portrait qu'ils nous tracent des apôtres est loin d'être flatté. Ils nous font connaître minutieusement leurs fautes, comme leurs actes de vertu, leur faiblesse comme leur généro-

sité. Ils nous disent leur basse extraction, leur inintelligence des paroles du Maître, leur opposition à ses vues, leurs préjugés grossiers au sujet du royaume de Dieu, leur lâcheté au jardin des Olives, au prétoire, au Calvaire, leur découragement après la mort du Sauveur, enfin leur lenteur à croire à sa résurrection¹.

Un tel tableau ne peut être que d'écrivains sincères et consciencieux, qui ne veulent rien dénaturer ni dissimuler, qui savent se soustraire aux tendances de leur entourage et à leurs idées propres, pour relater simplement la vérité de l'histoire.

Le portrait du Christ Jésus est encore plus expressif. Dès les premiers jours, les Epîtres de saint Paul l'attestent, l'Eglise se représenta Jésus comme le Christ, Fils de Dieu, préexistant dans le sein du Père avant sa venue sur la terre, participant de la nature de Dieu et vrai Dieu, associé depuis sa résurrection à la gloire de son Père et assis à sa droite, en attendant la fin des temps où il viendra pour juger les vivants et les morts². Cette croyance était profondément entrée dans l'esprit chrétien au moment où écrivaient les évangélistes; elle avait cours autour d'eux; ils la partageaient eux-mêmes, comme il est particulièrement évident pour saint Luc, disciple de saint Paul.

Ici encore, la tendance des évangélistes — et il faut en dire autant des témoins dont ils dépendent — aurait donc été de laisser dans l'ombre ce qui, dans la vie du Christ, accusait par trop les humbles conditions de son

1. MARC, VI, 37; VII, 17; VIII, 4, 16-21, 32-33; IX, 6, 9-11, 28-32, 34, 38; X, 13, 28, 32, 35 ss.; XIV, 4, 29-31, 37-40, 66-72; XVI, 11-14; etc.

2. Rom., I, 3; VIII, 3, 32; IX, 5; I Cor., I, 15, 24, 30; II Cor., IV, 4; V, 19; VIII, 9; Gal., IV, 4-6; Philip., II, 5-7; Col., II, 9; Hébr., I, 2, 3, 10; II, 14, 17; etc.

existence humaine, et de mettre au contraire en pleine évidence ce qui faisait éclater sa divinité.

Or, le fait est que la divinité de Jésus, bien que transparaissant partout pour qui considère bien ses actes et examine à fond ses discours, n'y est pas mise en relief, ni même expressément et formellement déclarée. Bien plus, nos évangélistes prêtent au Sauveur diverses paroles qui, à première vue, sembleraient se concilier difficilement avec l'idée de sa divinité¹. Par contre, ils accusent son humanité avec un relief saisissant. Le Christ qu'ils mettent en scène est un être de chair et d'os, qui parle et agit en homme : il est tenté par le démon, il converse familièrement avec ses disciples, il s'afflige dans le jardin de Gethsémani, il se laisse battre et injurier par les soldats, enfin il meurt en poussant un cri de détresse et d'agonie.

Le contraste de ce tableau avec l'état de la foi chrétienne au temps des évangélistes montre d'une façon évidente leur souci de décrire la manifestation du Sauveur, non telle que la foi récente était portée à se la représenter, mais bien telle qu'elle avait eu lieu dans la réalité.

Ainsi la probité historique de nos écrivains se constate avec certitude sur les points mêmes où ils risquaient le plus d'être influencés par leurs tendances personnelles et les idées de leur milieu. Cela nous garantit leur fidélité, là même où elle n'est pas susceptible d'un contrôle précis et où il faut simplement nous fier à leur témoignage.

Bien placés pour nous fournir des renseignements autorisés, nos auteurs sont aussi attentifs à nous les

1. MARC, x, 17 ss. ; XIII, 32 ; XIV, 36 = MATTH., XXVI, 39 = LUC, XXII, 42 ; MARC, xv, 34 = MATTH., XXVII, 46. Voy. ci-après, p. 245, 246.

transmettre avec exactitude. Il faut en conclure que ce sont des historiens pleinement dignes de foi.

Pouvons-nous en dire autant du quatrième évangéliste?

A coup sûr, cet écrivain n'est pas moins sérieusement documenté sur l'histoire de Jésus. C'est un témoin immédiat, le disciple aimé du Seigneur, l'apôtre saint Jean. A Ephèse, où il s'est réfugié, il n'a qu'à consulter ses souvenirs pour rédiger un Evangile qui complétera ceux de ses devanciers et conviendra à son but spécial.

Est-il également soucieux de reproduire la réalité de l'histoire ?

Il semble bien qu'il a voulu prouver la foi chrétienne en ayant égard aux besoins particuliers de son temps, et cette préoccupation a dû l'influencer dans le choix des scènes évangéliques, dans la manière de raconter les miracles, dans le relief donné à certains éléments de ses récits et de ses discours.

On peut même parfaitement penser que ses comptes rendus de discours ne reproduisent pas la pleine réalité : à la distance d'un demi-siècle, il ne pouvait, sans un miracle auquel Dieu n'était nullement obligé, avoir retenu intégralement les paroles du Christ et de ses interlocuteurs, et plus d'une fois il a pu les exprimer sous une forme qui se ressentait de l'expérience acquise et accusait le travail accompli dans son esprit par l'effet de ses longues méditations.

Cela n'empêche pas que nous pouvons avoir confiance en l'accord général de ses récits et de ses discours avec l'histoire.

Il a voulu établir la foi par la relation de ce que Jésus a fait et a dit en présence de ses disciples ¹. Il en appelle

1. JEAN, XX, 30.

à l'expérience de ceux qui l'ont vu et entendu ¹. Il met en avant son propre témoignage ². On ne peut donc mettre en doute sa volonté d'être historien. Or on ne peut davantage douter qu'il n'ait réussi à l'être, et que, malgré les années écoulées et malgré les préoccupations récentes, il n'ait pu présenter récits et discours avec une fidélité essentielle ?

Plusieurs constatations rassurent d'ailleurs sur ce point. Les partis juifs sont représentés, dans notre Evangile, d'une façon indépendante des Synoptiques, et néanmoins parfaitement conforme à l'histoire ³. Les idées prêtées à l'entourage de Jésus sur l'origine et la destinée du Messie sont bien celles qui avaient cours à cette époque primitive, non celles du temps de l'évangéliste ⁴. Bien que plusieurs dizaines d'années soient déjà passées depuis la ruine de Jérusalem à laquelle semblait rattachée la fin du monde, l'auteur maintient dans les discours du Christ l'annonce de son avènement prochain ⁵.

Ce n'est pas tout. Dans le prologue, Jésus est identifié expressément au Verbe de Dieu ⁶ : on le voit cependant, au cours de l'Evangile, qualifié d' « homme ⁷ » ; son humanité y est aussi fortement accusée que dans les Synoptiques ; ni les humiliations, ni les souffrances, ni la mort, ne lui sont épargnées ⁸. Enfin, comme dans les

1. JEAN, I, 32-34 ; II, 11, 23 ; IV, 42 ; X, 42 ; XII, 17 ; XX, 25-29 ; XXI, 1, 14.

2. JEAN, XIX, 35 ; XXI, 24 ; cf. I JEAN, I, 1-3.

3. JEAN, I, 24 ; III, 1-5, 10 ; IV, 1, comparé à III, 25 ; VII, 47, 52 ; VIII, 17 ; IX, 14 ; XI, 46 ; XII, 42 ; etc. Cf. ci-après, p. 94, n. 6.

4. JEAN, VII, 15, 27, 41-42, 46, 48, 52 ; XI, 47-48 ; XIV, 22.

5. JEAN, V, 28-29 ; XIV, 2-3, cf. 28 ; XVI, 16 ; XXI, 22.

6. JEAN, I, 14 ; cf. *Apoc.*, XIX, 13.

7. JEAN, I, 30 ; IV, 29 ; VII, 46 ; VIII, 40 ; IX, 24 ; X, 33 ; XI, 47 ; XVIII, 14, 17, 29 ; XIX, 5.

8. JEAN, I, 45 ; VI, 42 ; IV, 6 ; XIII, 4-14 ; VII, 20 ; VIII, 48 ; XVIII, 20, 30, 40 ; XIX, 1-3, 6, 15, 17-18, 23-30.

Evangelies antérieurs, il évite de se déclarer publiquement le Messie jusqu'à la fin de son ministère¹; il révèle sa préexistence céleste avec une opportunité et une mesure remarquables²; il couvre d'un véritable voile sa divinité proprement dite, jusqu'à marquer sa distinction d'avec Dieu en termes non moins surprenants que dans les premiers Evangelies³.

Pour être apologiste, saint Jean ne laisse donc pas d'être historien. Ses narrations ont beau avoir leur cachet propre: elles n'en correspondent pas moins aux faits. Ses discours portent la marque de son esprit: ils n'en reproduisent pas moins essentiellement la pensée du Sauveur.

Telle est la conclusion à laquelle aboutit notre examen. Que l'on interroge la plus ancienne tradition, ou que l'on scrute minutieusement leur texte propre, nos quatre Evangelies nous apparaissent comme des documents de première valeur, œuvres d'écrivains bien informés et soucieux de rapporter l'histoire avec fidélité⁴.

C'est en prenant pour guides ces documents autorisés que nous allons tracer le récit de la vie et des œuvres de Jésus.

1. JEAN, VIII, 25; x, 24-25; xii, 34-35. Voir pp. 144, n. 3, et 151, n. 3

2. JEAN, v, 17 ss.; vi, 32 ss.; viii, 18, 28, 56-58; x, 34-38; xiv, 9-11; xvi, 16, 28-30.

3. JEAN, xvii, 3; xx, 17.

4. A consulter, sur l'origine et la valeur historique des Evangelies: WALLON, *De la croyance due à l'Evangile*, 2^e éd., 1866; E. GONDAL, *La provenance des Evangelies*, 1898; E. JACQUIER, *Histoire des livres du N. T.*, t. II (*Les Evangelies synoptiques*), 1905; t. IV (*Les écrits johanniques*), 1908; A. BRASSAC, *Manuel biblique*, t. III, 1910; P. BATIFFOL, *Six leçons sur les Evangelies*, 1897; *Orpheus et l'Evangile*, 1910; E. MANGENOT, *Les Evangelies synoptiques*, 1911; M. LEPIN, *Evangelies canoniques*, art. dans le *Dictionnaire d'Apologétique* de A. D'ALÈS, 1911; *L'origine du quatrième Evangile* 1907; *La valeur historique du quatrième Evangile*, 1910.

V. — PLAN DE L'OUVRAGE

Notre étude se concentrera sur ce que l'histoire du Sauveur offre de plus important et de plus significatif.

Après une courte description des circonstances dans lesquelles s'est inaugurée sa carrière publique (*Préliminaires*), nous parcourrons les trois années de son ministère (*Chapitres I, II et III*), en dégageant les traits caractéristiques de chacune d'entre elles.

A dire vrai, si l'on peut assez facilement déduire d'une comparaison des quatre Evangiles la distribution de la vie publique de Jésus en trois années, il est plus malaisé de reconstituer avec exactitude la suite des faits qui ont rempli chacune de ces années. Les Evangiles synoptiques, qui sont la source principale pour le récit du ministère public en Galilée, ne font guère que reproduire ce que l'on enseignait dans les premières communautés chrétiennes.

Or, dans cet enseignement catéchistique et populaire, on ne se préoccupait point de tracer une histoire complète du Sauveur, où toutes ses actions et toutes ses paroles fussent rangées à leur place historique. On visait surtout à représenter les faits et les discours, propres à instruire et à former la foi. C'était moins une histoire proprement dite qu'un tableau, dont les éléments se trouvaient souvent associés par un lien purement logique, sans souci de perspectives soigneusement distinguées.

Les Evangiles synoptiques étant la reproduction de cet enseignement primitif, il n'y a donc pas à y chercher un ordre chronologique rigoureux. Néanmoins, en les comparant minutieusement, on peut arriver à établir entre les faits qui les composent une suite historique suffisamment probable. C'est ce que nous essayerons

de faire, en prenant, avec la plupart des critiques, comme fil conducteur l'Evangile de saint Marc.

D'une année à l'autre, nous ferons ressortir la marche suivie par le Sauveur dans sa manifestation personnelle, dans ses miracles, dans ses enseignements, dans ses déclarations sur l'avenir de la société évangélique et sur le royaume de Dieu, comme aussi son influence sur la foule, sa conduite à l'égard de ses disciples, l'opposition qu'il rencontre de la part de ses ennemis.

Après avoir ainsi parcouru les trois années de sa vie publique, nous aurons à décrire les grands événements qui ont marqué la fin de sa carrière (*Chapitre IV*).

Il nous restera enfin à voir quel sort a été réservé à sa personne et à son œuvre (*Chapitre V*)¹.

1. Nos citations des Evangiles seront faites d'après le texte grec, suivant les éditions critiques les plus estimées aujourd'hui. Cf. NESTLE, *Novum Testamentum graece*, 8^e édit., 1910. Les signes: MARC = MATTH. = LUC, indiqueront, dans les notes, les passages parallèles des Synoptiques.

Jésus-Christ

sa Vie et son Œuvre

PRÉLIMINAIRES

Inauguration du ministère de Jésus¹

(an 780 de Rome, 27 de l'ère chrétienne)

Rome avait étendu sa domination sur l'univers civilisé. Le sud de l'Europe, le nord de l'Afrique, l'ouest de l'Asie, tous les États bordant la Méditerranée étaient soumis à son pouvoir. La grande mer était devenue un lac romain, sillonné en tous sens par les vaisseaux qui transportaient de la métropole aux extrémités de l'empire marchands et soldats.

A l'extrémité orientale des possessions romaines, sur la côte d'Asie faisant face à l'Europe et joignant à l'Afrique, était la Palestine. Cette petite contrée mesurait environ 200 kilomètres de long sur 150 de large, l'étendue de cinq ou six de nos départements français.

Trois provinces principales la composaient : la Galilée au nord ; la Samarie au centre ; la Judée proprement dite au sud.

Conquise de bonne heure sur les Chananéens par le peuple hébreu, elle était devenue la terre d'Israël. Durant quatorze siècles, les Israélites avaient lutté pour son indépendance. Asservis successivement par

1. MARC, I, 1-13 = MATTH., III, 1-IV, 11 = LUC, III, 1-IV, 13 ; JEAN, I, 19-III, 36.

l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce, ils s'étaient chaque fois ressaisis et libérés. Mais, aux approches de l'ère chrétienne, ils durent céder à de nouveaux envahisseurs. Au nom de Rome, le général Pompée s'empara de Jérusalem, l'an 63 avant Jésus-Christ, et la Palestine se voyait incorporée à la province impériale de Syrie¹.

Bientôt cependant, l'Iduméen Hérode, à force d'intrigues auprès du Sénat romain, obtenait le titre de roi des Juifs et occupait le trône pendant près de quarante ans, de l'an 39 à l'an 4 avant l'ère chrétienne².

1. Voir H. LESÈTRE, *Histoire sainte*, 1903.

2. L'ère chrétienne, d'après laquelle le plus grand nombre des peuples civilisés comptent aujourd'hui leurs années, est censée avoir son point de départ à la naissance de Jésus-Christ. En réalité, elle retarde d'au moins 4 ans sur la date historique de cette naissance. En effet, le moine romain, Denys le Petit, qui introduisit, au VI^e siècle, ce système de datation, commit une erreur : il plaça la naissance du Sauveur en l'an 754 de Rome ; or, il est prouvé qu'Hérode le Grand, sous le règne duquel Jésus naquit, au témoignage exprès de saint MATTHIEU, II, 1-19, mourut au printemps de l'an de Rome 750, c'est-à-dire quatre ans plus tôt.

Jésus était donc né depuis quelque temps déjà au printemps de 750. Depuis combien de temps ? Entre le moment de sa naissance et la mort d'Hérode, il faut placer les événements dont saint LUC, II, 8-38, et saint MATTHIEU, II, 1-18, nous donnent le récit : la visite des bergers à la crèche (LUC, II, 8-20) ; la circoncision, huit jours après la nativité (LUC, II, 21) ; la présentation au temple, au quarantième jour (LUC, II, 22-39 ; cf. *Lév.*, XII, 4. L'évangéliste semble dire que, sitôt après la purification, eut lieu le retour à Nazareth ; mais la remarque ne doit pas être prise à la lettre : il n'y a qu'un manque de perspective ; entre les deux faits ont eu lieu des événements intermédiaires, que saint Luc passe sous silence, mais que raconte saint Matthieu ; la visite des mages (MATTH., II, 1-12) ; la fuite en Égypte, avec le massacre des Innocents (MATTH., II, 13-18). Combien de temps ont pris ces divers événements ? Il est impossible de le préciser. On pense généralement qu'ils ont pu tous tenir en l'espace de quelques mois. La naissance de Jésus peut donc être placée approxima-

Enfin, à la mort d'Hérode surnommé le Grand, de nouveaux changements survinrent dans la situation politique de la Palestine. D'après le testament de ce prince, soumis à la ratification de l'empereur Auguste, ses Etats devaient être partagés entre ses trois fils : Archélaüs, Antipas et Philippe.

Archélaüs, le fils aîné, héritait de la partie méridionale du royaume, comprenant la Samarie, la Judée et en outre l'Idumée¹. Il n'obtint de l'empereur que le simple titre d'ethnarque, ou chef du peuple, et, moins de dix ans après, l'an 6 après Jésus-Christ, se voyait banni à Vienne, dans les Gaules, à cause de sa tyrannie.

Désormais, le sud de la Palestine, appelé encore simplement « la Judée », fut gouverné directement par un procurateur romain, sous la dépendance du légat impérial de Syrie. Le premier de ces procurateurs fut Coponius (6-10 ap. J.-C.). Le plus connu est Ponce Pilate, qui gouverna la Judée de l'an 26 à l'an 36 de l'ère chrétienne².

tivement l'an 749 de Rome. Dès lors, l'an 1 après Jésus-Christ aurait dû coïncider avec l'an 750 : comme il a été fixé par erreur à l'an 754, il faut donc ajouter 4 ans à l'ère chrétienne habituelle pour avoir le nombre d'années écoulées depuis la date réelle de la naissance du Sauveur.

Sur la chronologie des temps évangéliques, on peut consulter : MÉMAIN, *La connaissance des temps évangéliques*, 1886 ; DIDON, *Jésus-Christ*, append. A ; E. MANGENOT, art. *Chronologie biblique*, dans le *Dict. de la Bible* de F. VIGOUROUX.

1. MATTH., II, 22.

2. LUC, III, 1 ; XIII, 1 ; MARC, XV, 1 et suiv. = MATTH., XXVII, 2 = LUC, XXIII, 1 ; JEAN, XVIII, 29, etc. — Pilate dut, en qualité de procurateur, juger la cause de Jésus portée devant son tribunal par les Juifs, en l'an 30. Il fut destitué, en l'an 36, par le légat de Syrie, Vitellius. Obligé d'aller se justifier à Rome, il n'y arriva qu'après la mort de Tibère, l'an 37. D'après une tradition recueillie par l'historien Eusèbe, il aurait été exilé dans les Gaules par Caligula et se serait tué de désespoir.

Le nord de la Palestine, c'est-à-dire la Galilée, joint à la région orientale située au delà du Jourdain, ou Pérée, fut laissé par Hérode le Grand à son second fils, Hérode Antipas. Ce prince prit le titre de tétrarque et régna de l'an 4 avant Jésus-Christ à l'an 39 après Jésus-Christ ¹.

Philippe, troisième fils d'Hérode, obtenait pour sa part plusieurs provinces situées au nord-est de la Palestine, telles que l'Iturée et la Trachonitide², et régna jusqu'à l'an 34³.

Telle était, au début⁴ de l'an 27 de l'ère chrétienne, la situation politique de la Palestine — à Rome, l'empereur Tibère avait remplacé Auguste et était

Le procurateur résidait à Césarée, sur la côte méditerranéenne et ne se rendait à Jérusalem que pour les fêtes importantes, afin d'y maintenir l'ordre. La force militaire, dont il avait le commandement, se composait de troupes auxiliaires, recrutées surtout parmi les Samaritains et les étrangers habitant la Palestine.

1. LUC, III, 1; XIII, 31. — Sa résidence habituelle était la ville de Tibériade, qu'il avait fait rebâtir, en l'honneur de l'empereur Tibère, aux bords du lac de Génésareth; mais il se rendait à Jérusalem pour les fêtes, en particulier pour la Pâque. LUC, XXIII, 7. C'est lui qui fit périr Jean-Baptiste, à la demande d'Hérodiade, femme de son frère Philippe, qu'il avait épousée du vivant de celui-ci. MARC, VI, 14 ss. = MATTH., XIV, 1 ss. = LUC, III, 19; IX, 7. C'est également devant lui que le Sauveur fut renvoyé par Pilate, au moment de sa Passion. LUC, XXIII, 7.

2. LUC, III, 1.

3. A côté d'Hérode Antipas et de Philippe, saint LUC, III, 1, mentionne Lysanias, tétrarque de l'Abilène. L'Abilène était une petite contrée située au nord de l'Iturée, non loin de Damas. Elle avait pour capitale Abila.

4. En janvier ou février, pas très longtemps avant la Pâque, qui avait lieu en avril : les faits qui prirent place entre le baptême et la Pâque de l'an 27, mentionnée par saint JEAN, II, 13 (ci-après, p. 70, note 2), ne semblent pas exiger, en effet, un intervalle plus considérable.

dans la quinzième année de son règne ¹ — lorsqu'un spectacle extraordinaire se fit remarquer sur les bords du Jourdain.

De toutes parts, les foules se pressaient vers les rives du fleuve avoisinant Béthanie ². Elles étaient attirées par la réputation d'un homme que l'on disait un prophète envoyé de Dieu et qui invitait ses auditeurs à recevoir le baptême et à faire pénitence. C'était Jean, surnommé « le Baptiste ».

Son extérieur était celui d'un ascète. Pour tunique, il avait un tissu grossier, fait de poils de cha-

1. LUC, III, 1. — Tibère fut associé à Auguste, deux ans avant la mort de ce prince (19 août 767), c'est-à-dire en l'an 765 de Rome. La quinzième année de son règne peut donc être fixée à l'an 780. Jésus, étant né en 749 (ci-dessus, p. 60, note 2) devait avoir alors 30 ans. C'est ce que va nous dire précisément saint LUC, III, 23. Nous verrons, d'autre part, que cette date s'harmonise avec ce que saint Jean nous dit de l'expulsion des vendeurs du temple, à la première Pâque de la vie publique de Jésus, savoir que les travaux de réédification du temple duraient depuis 46 ans. Ci-après, p. 75, note 1.

2. JEAN, I, 28; cf. x, 40. — Un certain nombre de manuscrits portent, au lieu de Béthanie, *Bethabara*, que l'on peut identifier au gué actuel d'Abara, non loin de Scythopolis (aujourd'hui Beisan), à 20 kilomètres seulement au sud du lac de Tibériade. Mais le plus grand nombre des critiques se prononcent pour la leçon ordinaire, *Bethania*. Suivant que l'on interprète plus ou moins strictement le temps que met Jésus pour aller de là à Cana de Galilée (JEAN, II, 1) et à Béthanie de Judée (JEAN, x, 40; XI, 6, 17), cette localité devait se trouver dans la partie méridionale de la Pérée, peu au-dessus de la latitude de Jérusalem, ou bien au contraire dans la région septentrionale, à peu près dans la position du gué d'Abara. Cette Béthanie de Pérée est donc distincte de la Béthanie de Judée, voisine de Jérusalem, patrie de Lazare (ci-après, p. 184, note 4).

On voit Jean baptiser, un peu plus tard, à *Ænôn*, près de *Salim*, dans un endroit bien pourvu d'eaux : JEAN, III, 23. On identifie généralement cette Salim, soit avec la *Salim* actuelle, qui est à une heure et demie à l'est de Sichem, soit avec une localité située à quelque distance à l'ouest du Jourdain et plus au nord, non loin de l'ancienne Scythopolis.

meau; pour ceinture, une peau roulée autour des reins. Sa nourriture consistait en sauterelles et en miel sauvage.

« Faites pénitence, disait-il, car le royaume des cieux est proche... Déjà la cognée est posée à la racine des arbres : tout arbre qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu... Faites donc un digne fruit de pénitence¹. »

Ce langage véhément rappelait celui des anciens prophètes. Eux aussi avaient annoncé « le grand jour du Seigneur. » Ils l'avaient représenté comme un jour terrible, où Dieu, châtiant son peuple, le purifierait de tout élément mauvais, avant d'établir sur Israël et sur le monde le règne de sa justice et de sa sainteté².

Ce règne de Dieu était-il donc sur le point de paraître? Fallait-il s'attendre à voir prochainement le jugement redoutable qui devait l'inaugurer? Jean-Baptiste s'exprimait de façon à le laisser entendre³.

Or, dans la tradition juive, à l'idée du jugement final et de l'établissement solennel du règne de Dieu était étroitement associée l'idée d'un personnage mystérieux, qui en serait l'organisateur et le président. Ce personnage, à la fois Juge suprême et souverain Roi, était le *Messie* ou le *Christ*⁴.

On trouvait dans les prophètes qu'il devait des-

1. MATTH., III, 2, 7-10 = LUC, III, 7-9.

2. ISAÏE, II, 12; III, 13; XIII, 9, etc.; AMOS, V, 18-20; SÉPH., I, 11; JÉRÉM., XXX, 7; EZÉCH., VII, XXX; DAN., VII, 9, 26; ZACH., XIV; MAL., IV; ABD., I, 15; JOEL, I, II; Ps. IX, 8; LXXV, 3; LXXVI, 9; LXXXII, 8; XCIV; XCVI; etc.

3. Jésus fera de même. Nous verrons pourquoi et avec quelles réserves, ci-après, p. 209, 236.

4. *Messie* est l'hébreu *Mashiakh*, qui signifie *Oint* ou *Sacré*. Tel est aussi, en grec, le sens de *Christos*, d'où on a fait *Christus*, le *Carist*.

cedre de David, qu'il naîtrait dans la cité même du grand roi, à Bethléem de Juda¹. Ce serait un envoyé extraordinaire de Dieu, doué de dons éminents et surnaturels. Il connaîtrait les choses les plus intimes et serait capable des plus grands miracles². Mais surtout la foule voyait en lui le Libérateur, celui qui l'affranchirait du joug de l'étranger³; et le royaume qu'il devait établir lui apparaissait sous des couleurs de gloire éminemment nationale, de prospérité et de richesse toutes matérielles⁴.

Jean-Baptiste prêchait l'arrivée du royaume : n'était-il pas lui-même le Messie attendu ? Le peuple se le demandait. Les autorités religieuses de Jérusalem envoyèrent poser nettement la question au Baptiste : « Es-tu celui qui doit venir ? »

Jean protesta qu'il n'était point le Christ. Mais il laissa entendre que le Christ n'était pas loin, qu'il apparaîtrait bientôt et parmi ceux-là mêmes qui se présentaient à son baptême. « Il vient, disait-il, celui qui est au-dessus de moi, dont je ne suis pas digne de délier la chaussure. Moi, je vous baptise dans l'eau ; lui, vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu⁵. »

1. MICHÉE, v, 8. Cf. MATTH., II, 4; JEAN, VII, 41.

2. JEAN, VII, 31; I, 48; IV, 25; MARC, VIII, 11; MATTH., XXVI, 67 = LUC, XXII, 64; MARC, XV, 32 = MATTH., XXVII, 39 = LUC, XXIII, 35.

3. LUC, II, 38. Cf. JEAN, VI, 14; XII, 13; MARC, XV, 9, 18, 26, 32; etc.

4. A consulter : M. J. LAGRANGE, *Le messianisme chez les Juifs*, 1909.

5. MARC, I, 7 = MATTH., III, 11 = LUC, III, 16; JEAN, I, 26; cf. *Act.*, I, 5; XI, 16.

Il semblerait, au premier abord, que ce baptême futur du Messie se confonde avec le châtimement du feu dont est menacée la paille laissée sur l'aire (MATTH., III, 12 = LUC, III, 17), aussi bien que l'arbre demeuré stérile (MATTH., III, 10 = LUC, III, 9). Mais on

Voici qu'en effet, parmi la foule pressée aux bords du fleuve, parut un homme âgé d'environ trente ans, qui arrivait du village de Nazareth en Galilée et passait pour le fils du charpentier Joseph¹. Il avait nom « Jésus² ».

Jean-Baptiste était son parent³. Dès longtemps il le connaissait et, soit par les souvenirs intimes conservés dans sa famille, soit par une révélation particulière du Ciel, il le savait l'Elu de Dieu. Aussi l'accueillit-il par ces paroles : « C'est moi qui dois recevoir de vous le baptême, et c'est vous qui venez à moi⁴ ! »

ne comprendrait guère pourquoi « l'Esprit-Saint » figure à côté du « feu » pour caractériser ce baptême, et est même mentionné seul dans la relation de saint Marc. D'ailleurs, Jean-Baptiste parle des mêmes personnages, comme destinataires de son baptême et du baptême du Christ : « Je vous ai baptisés », « Il vous baptisera » ; or lui-même baptise, non seulement les pharisiens et sadducéens orgueilleux, mais encore et surtout les Juifs fidèles qui ne sont point pour le châtiment. Dès lors, ou bien saint Matthieu et saint Luc auront réuni dans une seule formule deux déclarations de Jean-Baptiste distinctes, se rapportant en fait à un double baptême, le baptême d'Esprit-Saint, réservé aux fidèles du Christ, et le baptême du feu éternel destiné aux méchants. Ou bien, s'il est question d'un seul baptême, d'Esprit-Saint et de feu, ce baptême unique n'est pas le baptême de colère réservé pour le grand jour du jugement, mais un baptême analogue à celui de Jean, tout en lui étant supérieur ; baptême d'eau en apparence, mais en réalité baptême de feu spirituel, purifiant et renouvelant les âmes par la vertu du Saint-Esprit. Cf. ci-après, p. 249.

1. LUC, III, 23 ; IV, 22 ; XVIII, 37 ; MATTH., XIII, 55 ; XXI, 11 ; XXVI, 71 ; JEAN, I, 46 ; VI, 42 ; XVIII, 5 ; XIX, 19. — En réalité, comme nous le verrons (p. 243), les évangélistes nous apprennent qu'il était né à Bethléem, de la vierge Marie, épouse de Joseph : MATTH., I, 18 et suiv. ; LUC, I, 26 et suiv.

2. *Jeshoua'* veut dire *Dieu sauve*, ou *Sauveur*. Cf. LUC, I, 31 ; MATTH., I, 21.

3. Jean-Baptiste était fils de Zacharie et d'Elisabeth, tous deux appartenant à la tribu d'Aaron : LUC, I, 5. Elisabeth, sa mère, était cousine de Marie, mère de Jésus : LUC, I, 36.

4. MATTH., III, 14.

Mais Jésus lui alléguait la volonté divine à remplir¹, et Jean se soumit à sa demande. D'ailleurs il attendait encore le signe auquel il devait reconnaître que la manifestation publique du Sauveur allait commencer².

Ce signe ne tarda pas à lui être donné. A peine Jésus eut-il été baptisé dans le fleuve que Jean vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit de Dieu descendre, sous la forme d'une colombe, qui se reposa sur le Nazaréen, pendant qu'une voix mystérieuse disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances³. »

Jésus de Nazareth était donc bien le Christ promis. Dieu le Père venait de le proclamer son Fils, et l'Esprit-Saint l'avait investi visiblement de sa vertu. Le prodige du Jourdain marquait, en quel-

1. MATTH., III, 15

2. JEAN, I, 31-33.

3. MARC, I, 11 = MATTH., III, 17 = LUC, III, 22. — Dans la langue hébraïque, le mot « fils » n'a pas la signification étroite qu'il a dans nos langues occidentales. Il s'emploie pour marquer tout rapport intime, d'origine, de dépendance ou d'affection, analogue au rapport qui existe entre un fils et son père. C'est ainsi que l'expression « fils de Dieu » est appliquée aux anges (JOB, I, 6; II, 1; xxxviii, 7; Ps. lxxxix, 7), aux hommes justes (*Eccli.*, iv, 11; *Sag.*, II, 13; cf. Ps. lxxiii, 15; *Prov.*, xiv, 26), au peuple d'Israël (*Ex.*, iv, 22, 23; Ps. lxxx, 16, 18; *Os.*, xi, 1; cf. JÉRÉM., xxxi, 20). Le roi d'Israël reçoit tout particulièrement ce titre, comme étant l'objet de la prédilection de Dieu, tenant de Dieu son autorité et l'exerçant en son nom (II SAM., vii, 14; Ps. II, 7, 11; lxxxix, 27, 28). Et, comme le Messie doit être, par excellence, l'Elu, le représentant et lieutenant de Dieu, chef de son royaume, le nom de « Fils de Dieu » lui convient à un titre spécial et unique. C'est donc comme Messie-Roi que Jésus mériterait d'abord d'être appelé « Fils de Dieu ». Mais nous verrons qu'il mérite, en réalité, cette appellation d'une façon beaucoup plus parfaite : il n'est pas seulement fils adoptif de Dieu, mais son Fils véritable et proprement dit, participant de son essence divine. C'est comme tel que le proclame présentement son Père céleste.

que sorte, son sacre officiel de Messie¹. Il annonçait son entrée dans sa carrière publique.

Mais, si Jésus est le Messie, s'il doit être un jour le Juge suprême des hommes et le chef du royaume de Dieu, pourquoi s'est-il présenté au baptême de Jean, baptême de pénitence pour les pécheurs? Jean-Baptiste s'en est étonné, et à bon droit. A la lumière d'en haut, cependant, il a compris la signification profonde de cette démarche. Si Jésus s'est comporté en pénitent, c'est pour les autres, non pour lui-même: il s'est offert pour expier les péchés des hommes; déjà on peut voir en lui le Rédempteur universel. C'est pourquoi Jean-Baptiste le désigne en ces termes: « Voici l'agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde². »

C'est aussi pourquoi, immédiatement après le baptême, Jésus est poussé par l'Esprit de Dieu dans les lieux déserts qui avoisinent le Jourdain. Pareil au bouc émissaire de l'ancienne Loi, que l'on chassait dans la solitude, après avoir imposé sur lui les péchés d'Israël³, il s'en va faire pénitence pour les péchés du monde dont il s'est chargé⁴. Pendant quarante jours, il se livre au jeûne et il est tenté par le démon⁵.

Les tentations qui assaillent le Sauveur ont un certain rapport avec sa vocation messianique. Le diable soupçonne sa qualité de Messie, et il se hasarde à lui en donner le titre; en même temps, il

1. Cf. *Act.*, x, 38.

2. *JEAN*, I, 29, 36.

3. *Lévit.*, xvi, 8-10, 20-22.

4. Cf. *Hébr.*, x, 5-10.

5. *MARC*, I, 12-13 = *MATTH.*, iv, 1-11 = *LUC*, iv, 1-13.

semble vouloir en obtenir confirmation, en invitant Jésus à se manifester par des miracles de sa façon : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains... Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi du haut du pinacle du temple en bas¹. » D'autre part, sachant que le Messie doit établir le royaume de Dieu, Satan craint d'être dépossédé de son empire sur le monde, et il essaye de détourner Jésus de sa mission divine, en offrant de lui céder son propre domaine, à la condition qu'il veuille se soumettre à lui et l'adorer².

Jésus ne récusé point le titre de « Fils de Dieu » que le diable lui donne : par là il avoue implicitement sa dignité. Mais il repousse les suggestions du tentateur : et par là il fait connaître que sa mission n'aura rien de commun avec ce qu'on lui propose. Son œuvre ne sera pas inspirée par l'intérêt personnel ; elle ne portera point le caractère de l'ostentation ni de l'orgueil. Sa royauté sera aux antipodes de celle de Satan.

Déjà l'on peut entrevoir l'humilité qui caractérisera le ministère du Sauveur ; déjà aussi, la lutte qu'il soutiendra contre l'ennemi-né des hommes, lutte dont il paraîtra un moment la victime, mais qu'il terminera par un triomphe éclatant³.

1. MATTH., IV, 3, 6 = LUC, IV, 3, 9.

2. MATTH., IV, 8-9 = LUC, IV, 5-7.

3. LUC, IV, 13 : « Ayant achevé toute tentation, le diable se retira de lui pour un temps. » Au cours du ministère, les démons essayeront de compromettre l'œuvre de Jésus en divulguant, par la bouche des possédés, sa qualité de Messie, et le Sauveur sera obligé de leur imposer silence. MARC, I, 24-25 = LUC, IV, 34-35 ; MARC, I, 34 = LUC, IV, 41 ; MARC, III, 12 ; V, 7 = MATTH., VIII, 29 = LUC, VIII, 28. Mais l'heure de la Passion sera proprement l'heure du prince des ténèbres. LUC, XXII, 53. Satan cherchera à se venger du Christ, en tâchant d'amener la défection de ses disciples,

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS (jusqu'à la Pâque de l'an 28¹)

Le théâtre du ministère. — Le ministère : prédications ; premiers miracles. — Renommée et influence de Jésus. — Les premiers disciples et les commencements de l'opposition des pharisiens.

1. — *Le théâtre du ministère*

Après avoir séjourné quelque temps aux alentours du Jourdain², Jésus se dirige au nord de la Palestine, vers la Galilée. C'est de là qu'il est venu au

LUC, XXII, 31 ; en s'efforçant de le perdre lui-même, par le moyen de Judas et des Juifs, LUC, XXII, 3 ; JEAN, VI, 71 ; XIII, 2, 27 ; cf. *Apoc.*, XII, 9, 13-17. — Si le Fils de Dieu doit s'abandonner ainsi à la trahison satanique de Judas, à la haine des Juifs, aux entreprises de ses bourreaux, faut-il s'étonner qu'il ait voulu se soumettre d'abord aux tentations et, en quelque sorte, au pouvoir du démon ?

1. MARC, I, 14-II, 22.

2. A la suite du baptême et de la retraite au désert, saint Luc semble dire que le Sauveur revint aussitôt en Galilée, LUC, IV, 14. Mais cette donnée ne doit pas s'interpréter strictement. Saint Marc et saint Matthieu précisent que le retour en Galilée n'eut lieu que quand Jésus apprit l'emprisonnement de Jean-Baptiste par Hérode Antipas. MARC, I, 14 = MATTH., IV, 12. Or, avant l'emprisonnement de Jean-Baptiste (JEAN, III, 24) trouvèrent place une série considérable de faits, que raconte saint JEAN, I, 19-III, 24.

D'après le quatrième Evangile, Jésus séjourne quelque temps

baptême de Jean : c'est là aussi que sera le théâtre ordinaire de son action messianique¹.

La Galilée, gouvernée à ce moment par Hérode Antipas², était une riche région, remarquable par sa fertilité, ses gras pâturages et ses grands bois. Une population vigoureuse et indépendante y remplissait villes et villages.

Là se trouvait Nazareth³, sa patrie. Mais Jésus ne

près du lieu où il a reçu le baptême et voit plusieurs des disciples de Jean-Baptiste venir à lui, JEAN, I, 19-42. Dans un court voyage en Galilée, il accomplit son premier miracle, à Cana (aujourd'hui *Kafr Kennâ*, village d'environ 800 habitants) et reste quelques jours à Capharnaüm, JEAN, I, 43-II, 12. La Pâque de l'an 27 arrive, la première de son ministère : il va à Jérusalem, où il chasse les vendeurs du temple et s'entretient avec le pharisien Nicodème, JEAN, II, 13-III, 21. (Cf. ci-après, p. 189, note 2.)

Après un nouveau séjour près du Jourdain, et un dernier témoignage de Jean-Baptiste non encore emprisonné, il prend le parti de quitter la Judée, à cause de la jalousie des pharisiens, et retourne en Galilée, en passant par la Samarie, JEAN, III, 22-IV, 42. C'est ce retour en Galilée qui doit coïncider avec celui que les Synoptiques rattachent à l'emprisonnement du Précurseur.

Au moment où le Sauveur traversait ainsi la Samarie, on était à quatre mois de la moisson, JEAN, IV, 35. Comme la moisson se fait, en Palestine, au mois d'avril, on était donc en décembre de l'an 27. Huit mois s'étaient écoulés depuis la Pâque (avril 27), dix depuis le baptême (janvier ou février 27). Jésus passera les trois ou quatre mois qui séparent de la Pâque suivante (avril 28) en Galilée, comme le racontent les Synoptiques. De ce ministère galiléen proprement dit, saint Jean ne rapporte que le second miracle accompli à Cana, la guérison du fils de l'officier royal qui se mourait à Capharnaüm, JEAN, IV, 46-54.

1. Jésus ne laissera pas cependant de venir à Jérusalem avant la fin de sa vie. Ces voyages, passés sous silence par les Synoptiques, sont relatés par saint Jean. Voir plus loin, p. 182.

2. Voy. ci-dessus, p. 62.

3. Aujourd'hui *en-Nâsira*, ville d'environ 11.000 âmes. Elle présente un coup d'œil riant, surtout au printemps, avec ses murs d'une blancheur éblouissante qui tranchent sur la verdure des haies de cactus, des figuiers et des oliviers. — Voir LIÉVIN DE HAMME, *Guide de Terre Sainte*, 2^e éd., 1876; ZANECCHIA, *La Palestine d'aujourd'hui*, 1899; BÆDEKER, *Palestine et Syrie*, 3^e édit., 1906.

pouvait y conserver sa résidence habituelle. Cette petite cité, perdue dans la montagne, éloignée de toute grande voie de communication, avait été très apte à la vie de retraite qu'il avait menée jusqu'alors; mais elle ne pouvait convenir à un ministère public. Il fallait au Messie un théâtre plus étendu, plus populeux, plus ouvert.

Jésus alla donc s'établir dans la partie orientale de la Galilée, sur les bords du lac de Génésareth, à portée de la nombreuse population de pêcheurs qui vivaient de ses eaux poissonneuses.

Le lac de Génésareth¹, appelée aussi « mer de Galilée² » et plus tard « lac de Tibériade³ », est un vaste bassin, d'une forme ovale irrégulière, alimenté par les eaux du Jourdain qui le traverse du nord au sud. Il mesure environ 20 kilomètres de long, 10 de large, et atteint une profondeur de 40 à 50 mètres. Son niveau est à 208 mètres au-dessous de celui de la Méditerranée.

De hautes collines forment une bordure gracieuse à sa belle nappe d'eau bleue. L'aspect général reste cependant assez triste. Depuis longtemps ces hauteurs sont déboisées. Un frais gazon les recouvre au printemps, mais ne tarde pas à se dessécher sous la

1. MATTH., XIV, 34; MARC, VI, 53; LUC, V, 1. — *Génésareth* est une corruption de *Kinnérét*. Ce nom avait été donné au lac à cause de sa forme ovale irrégulière, que l'on comparait à un luth, *kinnor*.

2. MATTH., IV, 18; XV, 29; MARC, I, 16; VII, 31; JEAN, VI, 1.

3. JEAN, VI, 1, 23. — Aujourd'hui : *Bahr Tabariâh*. — Le nom de Tibériade est celui de la ville qu'Hérode Antipas fit bâtir sur les bords du lac, de l'an 16 à l'an 22 après J.-C. Il la nomma ainsi en l'honneur de l'empereur Tibère. Après la destruction de Jérusalem, Tibériade devint le centre de la nation juive et le lieu par excellence des talmudistes et des rabbins. *Tabariya* compte, à l'heure actuelle, environ 5.000 habitants, dont les 2/3 à peu près sont Juifs.

chaleur torride de l'été. Pour l'ordinaire, l'œil n'y rencontre que cimes chauves et flancs de montagnes décharnés.

Il n'en était pas ainsi au temps de Jésus. Des bois luxuriants garnissaient ces collines, dénudées aujourd'hui. Une végétation digne des tropiques s'y étalait de toutes parts. Dans ce cadre merveilleux, les belles eaux du lac, sillonnées par une multitude de bateaux de pêche, formaient un tableau enchanteur. L'historien Josèphe, qui écrivait sur la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, en avait profondément senti le charme et nous en a laissé une description enthousiaste¹.

Au bord occidental du lac se trouvaient la ville de Tibériade², résidence habituelle d'Hérode Antipas, et le bourg de Magdala, auquel paraît se rattacher le nom de Marie-Madeleine³.

Un peu plus au nord, étaient Corozain⁴ et le village de Bethsaïde, renommé par ses pêcheries nombreuses et ses excellents poissons. De ce village étaient originaires les premiers disciples que se choisit bientôt le Maître : Pierre, André et Philippe⁵.

1. JOSÈPHE, *De bello judaico*, III, x, 7-8.

2. JEAN, VI, 23. Voir ci-dessus, p. 72, note 3.

3. LUC, VIII, 2; MARC, XV, 40; MATTH., XXVII, 56; JEAN, XIX, 25; etc. — Marie *Magdeleine*, ou de *Magdala*. C'est aujourd'hui un misérable village, du nom de *Mejdel*.

4. MATTH., XI, 21. Aujourd'hui *Kérâzé*. L'importance de ses ruines semble indiquer un village considérable. On y voit encore les restes d'une synagogue surchargée d'ornements.

5. JEAN, I, 44; XII, 21. Cf. MATTH., XI, 21 = LUC, X, 13. — Au nord du lac et à quelque distance, se trouvait une ville de *Bethsaïde*, reconstruite par Hérode Philippe et surnommée par lui *Julias*, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. On croit l'avoir retrouvée dans les ruines d'*et-Tell*, à 3/4 d'heure du lac. Ce serait la Bethsaïde des Évangiles, d'après certains auteurs. Les autres

Mais la résidence favorite du Sauveur fut, sur cette même rive occidentale du lac, la ville de Capharnaüm¹. Placée sur la grande route d'Egypte à Damas, par Jérusalem, et à proximité de la Phénicie, Capharnaüm était un centre de commerce important et une cité cosmopolite des plus fréquentées. Elle avait un poste de douane : nous verrons Jésus y prendre un de ses apôtres, le publicain Matthieu². Elle avait aussi une garnison romaine : le Sauveur y guérira un jour le serviteur malade d'un centurion³.

Toutefois, Jésus ne laissa pas, dès cette première année, d'étendre son action loin des rives du lac, dans l'intérieur même de la campagne galiléenne. A plusieurs reprises, les évangélistes nous le montrent parcourant les bourg épars dans la contrée⁴.

II. — *Le ministère de Jésus*

En quoi consistait le ministère de Jésus ? Il consistait principalement à prêcher et à guérir⁵.

Jésus prêchait de préférence dans les synagogues. Ces sortes d'établissement étaient tout à fait distincts du temple. Le temple était le lieu des prêtres,

croient que cette Bethesda Julias serait tout au plus mentionnée dans saint LUC, ix, 10. La Bethesda, patrie des apôtres, dont il est question ailleurs, serait un petit village différent situé au bord nord-ouest du lac, entre Capharnaüm et Corozain.

1. MARC, I, 21 ; II, 1 ; MATTH., IV, 13 ; IX, 1 ; XI, 23. — Aujourd'hui, *Tell Hoüm*. Seulement des ruines.

2. MATTH., IX, 9 = MARC, II, 14 = LUC, v, 27.

3. MATTH., VIII, 5 = LUC, VII, 1.

4. MARC, I, 38 = MATTH., IV, 23 = LUC, IV, 42-44 ; MARC, II, 23, etc.

5. A cette double action extérieure Jésus joignait la prière MARC, I, 35 ; LUC, v, 16.

spécialement consacré à l'honneur de Dieu et réservé à l'offrande du sacrifice. Il n'y en avait qu'un seul : celui de Jérusalem, bâti par Salomon, détruit et réédifié à plusieurs reprises, restauré en dernier lieu par Hérode le Grand¹. Les synagogues étaient simplement des maisons de réunion publique, destinées à la lecture de la Loi et à la prière. C'était le lieu des docteurs ou des rabbins².

Leur origine se rattachait à l'exil babylonien, au ^v^e siècle avant Jésus-Christ. Lorsque les Juifs, en

1. La reconstruction du temple fut commencée par Hérode le Grand, l'an de Rome 734-735 (20-19 avant Jésus-Christ), et terminée seulement sous Hérode Agrippa II (en 64 après J.-C.), donc peu de temps avant la ruine de Jérusalem. JOSEPHE, *Ant.*, XV, xi, 1; XX, ix, 7. Lorsque Jésus chassa les vendeurs du temple, à la première Pâque de son ministère (an 27), il y avait 46 ans que les travaux de reconstruction étaient entrepris : JEAN, II, 20.

Le temple avait l'aspect d'une forteresse. Qu'on se représente une enceinte carrée de 225 mètres de côté, formée d'un énorme mur de défense. Immédiatement après l'enceinte, se trouvait une grande cour ouverte, où tous, les païens eux-mêmes, pouvaient entrer : c'était le *parvis des Gentils*; les marchands de bestiaux et les changeurs avaient pris l'habitude de s'y installer (MARC, xi, 15 = MATTH., xxi, 12 = LUC, xix, 45; JEAN, II, 14-15); le long du mur d'enceinte régnaient des portiques soutenus par des colonnes, en particulier le portique royal et le portique de Salomon (JEAN, x, 23; *Act.*, iii, 11). Une deuxième cour intérieure, surélevée par rapport à la première et séparée par un mur, était le *parvis d'Israël*, divisé lui-même en cour des hommes et en cour des femmes. Au delà se trouvait le *parvis des prêtres*, au milieu duquel se dressait l'autel des holocaustes. Et enfin, dominant le tout, le temple proprement dit, construction magnifique, comprenant d'abord le *Vestibule*, puis le *Saint*, où les prêtres offraient chaque jour le sacrifice d'encens sur l'autel des parfums (LUC, i, 9), enfin, séparé par un rideau ou voile du temple (MARC, xv, 33 = MATTH., xxvii, 51 = LUC, xxiii, 45), le *Saint des Saints*, dans lequel le grand-prêtre pénétrait une fois l'an à la fête de l'Expiation. *Hébr.*, ix, 3-7.

2. Les disciples donnaient à leurs maîtres le titre de *rabbî*, qui signifie « seigneur » ou « maître », de l'hébreu *rab*, qui veut dire « grand ». MATTH., xxiii, 7; JEAN, iii, 26. Cf. MARC, ix^e 5, etc. C'est l'origine du mot *rabbîn*.

effet, rentrèrent dans leur patrie, Esdras, qui fut le grand organisateur de la restauration nationale, comprit la nécessité de refaire l'éducation religieuse du peuple. Dans ce but, il favorisa l'établissement d'édifices spéciaux où les fidèles se réuniraient périodiquement pour y entendre rappeler leurs devoirs et se renouveler dans la fidélité à Dieu.

Le nombre de ces établissements était devenu considérable, au début de l'ère chrétienne. Une réunion de dix membres suffisait pour constituer une synagogue séparée. La seule ville de Jérusalem en comptait de quatre à cinq cents. Chaque rue, chaque corporation, presque chaque famille, avait sa synagogue. Les autres villes en possédaient également, quoique en nombre beaucoup moindre. On en trouvait jusque dans les petits villages.

En général, l'édifice se composait d'une salle rectangulaire, plus ou moins spacieuse, précédée d'un portique, ornée à l'intérieur de quelques rangées de colonnes. La salle était garnie de bancs, où les premières places étaient payées et occupées par les personnages importants. Sur un parquet plus élevé se trouvait le meuble principal, la *tébah*, sorte d'armoire destinée à renfermer les manuscrits des Livres saints. La *tébah* était orientée face à Jérusalem et portait par-devant un rideau qui imitait le voile du temple.

On pouvait se rendre à la synagogue tous les jours pour les prières du matin, de midi et du soir; mais les réunions proprement dites avaient lieu seulement trois fois par semaine : le lundi, le jeudi, et le samedi.

Le principal service était celui du samedi, ou du sabbat. Il commençait par la prière, que l'on réci-

taît debout, le visage tourné vers Jérusalem et le Temple. Tout membre de l'assemblée pouvait être appelé par le président à réciter cette prière du début. Les assistants répondaient, d'une forte voix : *Amen*, « qu'il en soit ainsi¹ ! » Après la prière, venait la lecture de la *Thorah*, c'est-à-dire de « la Loi² ». Sept membres, désignés par le président, prenaient tour à tour le rouleau de parchemin³, sur lequel était écrite l'œuvre de Moïse, et en lisaient plusieurs versets chacun. Le texte biblique était divisé en sections de telle longueur qu'en lisant une chaque sabbat, la Loi se trouvait lue tout entière en trois ans, d'après l'usage de Jérusalem, ou en un an d'après l'usage de Babylone qui a été conservé dans nos Bibles hébraïques. Chaque verset était immédiatement traduit du texte original, l'hébreu, dans la langue vulgaire, l'araméen ou le grec⁴. A la traduction s'ajoutait toujours une sorte d'homélie ou

1. De là est venue l'habitude, dans les assemblées chrétiennes, de terminer les prières par cette formule. Elle marque l'adhésion des assistants à la prière qu'ils viennent d'entendre.

2. Les Juifs entendaient par la *Loi*, les cinq livres de la Bible attribués à Moïse et dont la réunion porte aussi le nom de *Pentateuque* : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.

3. Les livres, à cette époque, n'étaient pas composés de feuillets juxtaposés (*codex*), mais d'une longue bande de parchemin dont les deux extrémités étaient fixées chacune autour d'un bâton, et que l'on roulait et déroulait au fur et à mesure de la lecture (*volumen*). Cf. Luc, iv, 17, 20.

4. C'est l'origine des *Targums* ou paraphrases de la Bible en araméen, et de la version grecque des Septante faite pour les Juifs d'Alexandrie en Egypte. — A l'époque du Nouveau Testament, l'hébreu était devenu, en quelque sorte, une langue sacrée, qui n'était guère plus connue que des gens instruits et des rabbins. La langue parlée couramment en Palestine était un dialecte très voisin de l'hébreu, qu'on appelle le syro-chaldaïque, ou l'araméen. Un certain nombre de termes araméens employés par Jésus ont été conservés tels quels dans nos Evangiles. Voir ci-dessus p. 10.

de petit commentaire oral. Cet exercice principal terminé, la personne qui avait dit la prière du début lisait un fragment tiré des Prophètes, lequel était à son tour traduit et commenté. Enfin, venait la bénédiction finale, après laquelle l'assemblée se retirait¹.

Or Jésus profitait volontiers des réunions des synagogues, et surtout du service religieux du sabbat, pour se faire entendre aux Juifs de bonne volonté².

Et que prêchait-il?

En ces débuts de son ministère, Jésus semble se contenter de répéter la parole de Jean-Baptiste : « Les temps sont accomplis ; le royaume de Dieu est proche : faites pénitence et croyez à l'Evangile », c'est-à-dire à la bonne nouvelle³.

Mais en même temps il affirme qu'il a un rôle spécial et une mission particulière relativement à l'annonce de ce royaume. « Je suis venu, dit-il, pour annoncer le royaume de Dieu aux villes de la Galilée. J'ai été envoyé pour cela⁴. »

Un jour de sabbat, comme il se trouvait à Nazareth, et qu'il était, selon sa coutume, entré dans la synagogue, il lut devant l'assemblée ce passage du prophète Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint, pour apporter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé⁵ annoncer aux

1. Sur le milieu contemporain de Jésus-Christ, on peut consulter : TROCHON, *La Sainte Bible, Introduction générale*, t. II, *Géographie et Archéologie bibliques*, 1883 ; BEURLIER, *Le monde juif au temps de J.-C. et des apôtres* (collection *Science et Religion*), 1900 ; LESÈTRE, *La clef des Evangiles*, 1902.

2. MARC, I, 21, 39 = LUC, IV, 31, 44 = MATTH., IV, 23.

3. MARC, I, 14-15 ; MATTH., IV, 17.

4. MARC, I, 38 ; LUC, IV, 43.

5. La Vulgate latine insère ici ce membre de phrase : « guérir ceux qui ont le cœur brisé ».

captifs la délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue, renvoyer en liberté les opprimés, publier l'année de grâce du Seigneur ¹. » Tous les regards étaient fixés sur lui, attendant le commentaire qui allait sortir de sa bouche. « Aujourd'hui, dit-il, cette Ecriture s'accomplit à vos oreilles ². » C'était se présenter clairement comme celui que l'Esprit du Très-Haut avait oint et consacré pour préparer l'avènement du règne messianique.

*
* *

A la prédication Jésus joint l'accomplissement des miracles.

Quelques-uns seulement sont racontés en détail, pour cette première année. Trois ont pour théâtre Capharnaüm, savoir : la délivrance d'un possédé, la guérison de la belle-mère de Simon Pierre, et celle d'un homme paralytique ³. Un quatrième, la guérison d'un lépreux, est accompli dans la campagne galiléenne ⁴.

Mais les évangélistes laissent entendre qu'il y en eut beaucoup d'autres. Après la guérison de la belle-mère de Simon, ils notent que, le soir venu, on amena au Sauveur tous les malades et les possédés de la ville; et Jésus, disent-ils, les guérit en grand nombre ⁵. Pareillement, ils signalent que, dans sa course évangélique à travers les bourgs

1. LUC, IV, 16-19. Cf. ISAÏE, LXI, 1-2.

2. LUC, IV, 21.

3. MARC, I, 21-28 = LUC, IV, 31-37. MARC, I, 29-34 = MATTH., VIII, 14-17 = LUC, IV, 38-41. MARC, II, 1-12 = MATTH., IX, 1-8 = LUC, V, 17-26.

4. MARC, I, 40-45 = MATTH., VIII, 2-4 = LUC, V, 12-16.

5. MARC, I, 32-34 = MATTH., VIII, 16-17 = LUC, IV, 40-41.

galiléens, il joignait à ses prédications la guérison des infirmes et des possédés du démon ¹.

Que Jésus ait réellement accompli des œuvres qui ont été regardées par ses contemporains comme miraculeuses, cela ne fait de doute pour personne. L'historien le plus rigoureux est contraint de l'admettre. Il est, en effet, incontestable que le Sauveur a exercé sur son entourage une influence prodigieuse. Il a attiré à sa suite une foule de disciples. Il les a persuadés de la divinité de sa mission, à tel point que ni sa Passion ignominieuse ni sa mort déconcertante n'ont pu ébranler leur conviction. Ses disciples lui sont demeurés fidèles. Ils ont bravé persécutions et martyre pour continuer son œuvre. Or, cette influence extraordinaire, cette force de persuasion inouïe ne s'expliquent que si la parole du Maître s'est trouvée appuyée par des œuvres puissantes, prodigieuses, pareilles à celles que racontent les Évangiles ².

Mais étaient-ce, dans la réalité, de vrais miracles, c'est-à-dire des œuvres dépassant les forces de l'humanité et seulement attribuables à la puissance divine? Ou bien avons-nous affaire à des guérisons remarquables, étonnantes, néanmoins explicables par les ressources propres de notre nature?

L'esprit moderne ne croit pas volontiers au miracle. On ne peut, sans doute, lui en faire un crime absolu. Il est assez compréhensible qu'un événement prétendu surnaturel mortifie et choque du premier abord notre raison. L'on conçoit qu'on éprouve à son égard une première attitude de défiance

1. MARC, I, 39 = MATTH., IV, 23 = LUC, V, 15.

2. Cf. Act., II, 22; x, 38.

et qu'on ne se décide à y ajouter foi qu'après un examen sérieux de ses garanties.

Mais, s'il faut blâmer l'excès de crédulité qui se fierait d'emblée à tout récit miraculeux, un autre excès ne serait pas moins condamnable : c'est le scepticisme absolu, qui, dès l'abord et de parti pris, écarterait tout récit de ce genre, sous prétexte que le miracle ne saurait exister, qu'il ne peut faire partie de l'histoire.

L'un et l'autre excès sont contraires à la science. Le véritable esprit scientifique ne prononce pas en principe l'impossibilité du miracle : il se réserve seulement de faire une critique rigoureuse, mais impartiale, des récits qui prétendent nous le raconter.

Or, si l'on adopte cette attitude de critique loyale, on ne peut moins faire que de reconnaître et le caractère surnaturel, et la réalité historique, des miracles attribués à Jésus-Christ dans les Evangiles.

D'un côté, en effet, ces miracles sont de telle nature, opérés dans de telles conditions, et avec de telles circonstances, qu'à moins de faire violence aux textes, ils'agit évidemment d'œuvres supérieures au pouvoir ordinaire de l'humanité et proprement miraculeuses.

D'autre part, les récits qui les rapportent offrent les meilleures garanties de vérité. Nous avons vu¹ que les Evangiles où ils sont racontés, ont, de l'aveu unanime des critiques, une valeur considérable. Ils sont, dans l'ensemble, l'œuvre d'écrivains de bonne foi, informés à des sources primitives,

1. Dans notre *Introduction*, ci-dessus; p. 49 ss.

autorisées. Cela est si vrai que, pratiquement, les plus sévères admettent sans contestation leurs données, partout où elles n'impliquent pas trop nécessairement le surnaturel.

Or, nos récits miraculeux sont étroitement engagés dans la trame de la vie de Jésus, reconnue ainsi comme historique dans l'ensemble. Ils sont liés d'une façon indissoluble aux allées et venues du Sauveur, à ses prédications, aux incidents de son ministère les moins suspects. Aux yeux du critique impartial, ils doivent donc bénéficier de la valeur reconnue à leur contexte. Les miracles de Jésus sont garantis par l'historicité même des récits communs auxquels ils sont mêlés.

D'autres garanties leur viennent des qualités qui distinguent les narrations qui s'y rapportent. Ces narrations, en effet, se présentent d'une façon très naturelle, avec des détails bien circonstanciés, des traits pris sur le vif. On a l'impression d'avoir affaire à des témoins qui ont bien vu, bien observé, et qui relatent les faits avec sincérité et précision¹.

Pour mieux saisir la portée de ces observations générales, il peut être utile d'examiner ici quelques cas parmi nos miracles de la première année.

Prenons, par exemple, la guérison de la belle-mère de Simon Pierre, telle qu'elle est rapportée dans saint Marc. Jésus vient d'appeler à sa suite Simon et André, puis Jacques et Jean. Ils sont entrés à Capharnaüm et, le jour du sabbat, le Sauveur est venu avec eux à la synagogue de la ville. L'évangéliste continue :

1. A consulter : FILLION, *Les miracles de N. S. J.-C.*, 1911; VALLET, *Les miracles de l'Evangile* (collection Science et Religion), 1905; JACQUIER et BOURCHANY, *La Résurrection de J.-C.*; les *Miracles évangéliques*, 1909.

En sortant de la synagogue, ils allèrent aussitôt dans la maison de Simon et d'André, avec Jacques et Jean. Or, la belle-mère de Simon était couchée, ayant la fièvre. Dès l'abord ils lui parlent d'elle. S'étant approché, il la fit lever, en la prenant par la main; la fièvre la quitta, et elle se mit à les servir¹.

Rien de plus sobre que ce récit. Il n'est pas d'un écrivain qui cherche à nous en faire accroire. Aucun détail qui sente la recherche, ni qui vise à l'effet. Pas de réflexion pour forcer la foi du lecteur; mais seulement une narration très simple, exposant le fait comme il s'est passé. Le narrateur, on le sait, est saint Marc : il a été disciple immédiat de saint Pierre; il a entendu de la bouche du chef des apôtres le récit de cette guérison. Or, c'était pour Pierre un événement de famille. Il en avait été le témoin, et dans des conditions exceptionnellement favorables pour en observer les circonstances et l'apprécier en connaissance de cause.

Une chose est donc certaine, c'est que la belle-mère de Simon avait la fièvre, une fièvre assez maligne pour qu'elle ait dû garder le lit, malgré l'arrivée du Maître, et pour que son état ait inquiété les siens, puisqu'on la recommande au Sauveur dès son entrée.

Un autre point assuré est que la malade, au simple toucher de Jésus, se trouve subitement guérie, et si complètement qu'elle se met sur-le-champ en devoir de servir ses hôtes. Il sera bien difficile à un homme sensé d'attribuer une pareille guérison à l'impression naturelle qu'aurait faite l'arrivée de Jésus sur l'organisme de la malade. La guérison

1. MARC, I, 29-31 = MATTH., VIII, 14-15 = LUC, IV, 38-39.

subite de la belle-mère de Simon ne s'explique raisonnablement que par une action miraculeuse du Sauveur.

Le même saint Marc raconte la guérison d'un lépreux dans la campagne galiléenne.

Un lépreux vient à lui, le suppliant, à genoux, et lui disant : « Si vous le voulez, vous pouvez me purifier. » Emu de compassion, Jésus étendit la main et, le touchant, lui dit : « Je le veux, sois purifié. » Et aussitôt la lèpre quitta cet homme et il fut purifié. D'un ton sévère, Jésus le renvoya sur l'heure, en lui disant : « Garde-toi de rien dire à personne; mais va te montrer au prêtre et offre pour ta purification ce que Moïse a ordonné comme attestation. » Mais cet homme, étant parti, se mit à raconter longuement et à publier la chose, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville. Il se tenait dehors, en des lieux solitaires, et l'on venait à lui de tous côtés¹.

Une chose frappe dans ce récit : c'est l'éloignement que Jésus montre pour tout ce qui serait parade et ostentation. Il n'accomplit le miracle qu'à la demande du malheureux et par pitié pour son infortune. Une fois guéri, il lui enjoint de n'en parler à personne, mais de faire seulement aux prêtres la déclaration que la loi exigeait pour toute guérison de lèpre constatée. Cette recherche du silence est une bonne garantie du fait, qui d'ailleurs a dû être attesté à l'évangéliste par saint Pierre lui-même.

Mais, si le fait doit être considéré comme historique, peut-on ne pas y voir un miracle proprement

1. MARC, I, 40-45 = MATTH., VIII, 2-4 = LUC, V, 12-16.

dit ? On sait quelle maladie redoutable était la lèpre d'Orient ¹, plus fréquente dans l'antiquité qu'elle ne l'est de nos jours. Certains cas étaient guérissables, mais grâce à une médication soigneuse et après longueur de temps. Il s'agit ici d'une guérison instantanée et parfaite. Elle ne peut être que l'effet d'une cause surnaturelle.

Lisons encore le récit de saint Marc concernant la guérison du paralytique :

Quelque temps après, Jésus revint à Capharnaüm. Lorsqu'on sut qu'il était à la maison, on s'assembla en si grand nombre qu'on ne pouvait trouver place, même aux abords de la porte ; et il leur adressait la parole. Or, voici qu'on lui amène un paralytique, porté par quatre hommes. Et comme ils ne pouvaient le lui présenter à cause de la foule, ils découvrirent le toit {à l'endroit où il était, et par l'ouverture descendirent le lit où le paralytique gisait. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » Or, il y avait là quelques scribes assis, qui se disaient dans leur cœur : « Comment cet homme parle-t-il de la sorte ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés que Dieu seul ? » Jésus, ayant aussitôt connu par son esprit qu'ils raisonnaient ainsi en eux-mêmes, leur dit : « Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le

1. La lèpre est produite par une sorte de décomposition chronique du sang, dont les effets se font sentir particulièrement sur la peau, les nerfs et les os. Elle se traduit, soit par des ulcères gangreneux (lèpre tuberculeuse), soit par une coloration grise ou rougeâtre de la peau, avec dépérissement successif des membres (lèpre lisse). Les lépreux étaient fort nombreux autrefois : on les isolait de la société par crainte de la contagion. Aujourd'hui on compte encore de 70 à 80 lépreux à Jérusalem. En particulier, sur le chemin du mont des Oliviers, on rencontre des mendiants de la léproserie turque affreusement défigurés.

plus facile, de dire au paralytique : « Tes péchés sont pardonnés », ou de lui dire : « Lève-toi, prends ton lit et va-t-en? » Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés, je te le commande, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. » Et il se leva, et emportant aussitôt son lit, il sortit en présence de tous, en sorte que tous étaient stupéfaits et rendaient gloire à Dieu, en disant : « Jamais nous n'avons rien vu de pareil ¹. »

Ce récit est peut-être plus pittoresque encore que les précédents. La foule afflue si pressée vers la maison où se trouve le Maître que les porteurs du paralytique ne peuvent approcher de la porte et pénétrer à l'intérieur du logis. Ils sont contraints de monter l'infirmes sur le toit plat qui couronne le bâtiment. Ce toit était d'ordinaire assez bas ; on y accédait généralement par un escalier extérieur ; la charpente était garnie d'une couche de roseaux ou de branchages, recouverte de terre et de briques. C'est à travers ce toit rustique que les porteurs pratiquent une ouverture et descendent le malade dans l'appartement intérieur. La description est évidemment prise sur le vif. On sent bien les souvenirs d'un témoin fidèlement conservés et reproduits.

La façon dont Jésus procède au miracle contribue à garantir la vérité du fait. On lui demande la guérison du paralytique : il lui adresse ces simples mots : « Mon fils, tes péchés te sont remis. » A ce langage, les scribes présents se montrent scandalisés : « De telles paroles sont un blasphème ; il n'y a que Dieu qui puisse ainsi remettre les péchés. »

1. MARC, II, 1-12 = MATTH., IX, 1-8 = LUC, V, 17-26.

Jésus n'en disconvient pas. Il maintient néanmoins sa prétention, et il en prouve la vérité en guérissant le malade. Une manière si délicate et si réservée est tout à fait conforme au procédé pédagogique, constamment employé par le Maître : elle est bien telle qu'on l'attend de sa part. Elle ne se comprendrait guère, au contraire, de la tradition postérieure, créant d'elle-même cette histoire.

Jésus a donc réellement guéri un paralytique, dans les circonstances que rapportent les évangélistes. Or, on ne peut douter que la guérison d'un homme perclus de ses membres, que l'on est obligé de porter sur un grabat, ne soit, instantanée et radicale comme elle se présente, un miracle véritable.

III. — *L'influence de Jésus*

Ainsi, les œuvres puissantes de Jésus venaient donner autorité à sa parole. Prédications et miracles le posaient nécessairement comme un envoyé de Dieu extraordinaire ; et il n'est pas étonnant que sa renommée de prophète et de thaumaturge ait bientôt envahi toute la Galilée.

A chaque pas du Sauveur, le récit évangélique nous mentionne l'affluence de la foule et l'enthousiasme que lui inspirent ses discours et ses prodiges. Lorsqu'aux jours de sabbat il prenait la parole dans la synagogue de Capharnaüm, tous « étaient émerveillés de sa doctrine, car il les enseignait, comme ayant autorité, et non pas comme les scribes¹. » L'étonnement était plus grand encore de le voir commander aux démons et s'en faire obéir².

1. MARC, I, 22 = LUC, IV, 32. Cf. MATTH., VII, 28-29.

2. MARC, I, 27 = LUC, IV, 36. Cf. MATTH., IX, 33.

On saisit particulièrement sur le vif cet empressement populaire, après la guérison de la belle-mère de Simon, quand, le soir venu, la ville entière se rassemble, avec ses malades, à la porte de sa maison¹, et à l'occasion de la guérison du paralytique, quand les porteurs de l'infirmes se trouvent empêchés de pénétrer jusqu'à lui, tant l'affluence est pressée autour de la demeure².

*
* * *

Du milieu de la foule se détachent plusieurs personnages, qui marchent désormais à la suite du Maître et deviennent, à proprement parler, ses disciples.

En cette première année, on les voit au nombre de cinq. Ce sont : Simon Pierre et son frère André, dont le père s'appelait Jonas ; Jacques et son frère Jean, tous deux fils de Zébédée ; enfin, Lévi ou Matthieu, fils d'Alphée.

Simon et André étaient originaires du petit village de Bethsaïde, au N.-O. du lac de Génésareth³. Ils étaient pêcheurs de leur métier. La première fois qu'ils virent le Maître, ce fut auprès du Jourdain. Ils étaient venus en cette région, avec d'autres Galiléens en grand nombre, probablement à l'occasion d'une fête religieuse qu'il fallait célébrer à Jérusalem. En quittant la ville sainte, ils avaient été attirés, comme les autres, par la réputation de Jean-Baptiste, s'étaient fait baptiser par lui et étaient même demeurés quelque temps à son école. Sur ces

1. MARC, I, 32-33 = MATH., VIII, 16 = LUC, IV, 40.

2. MARC, I, 4 = LUC, V, 19.

3. Ci-dessus, p. 73.

entrefaites, Jésus lui-même était venu recevoir le baptême de Jean. Une invitation discrète du Baptiste les fit passer à la suite du Sauveur¹, avec lequel ils revinrent en Galilée².

Ils étaient donc devenus les compagnons du Maître, sans toutefois avoir rompu complètement avec leur vie antérieure. Mais, un jour que Simon et André étaient occupés à jeter leurs filets dans le lac, Jésus les appela à le suivre d'une façon définitive. « Venez après moi, leur dit-il; je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, en effet, laissant là leurs engins, ils le suivirent.

Non loin d'eux, les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, compagnons habituels de leurs pêches, raccommodaient leurs filets dans leur barque. Le Sauveur les appela pareillement. Et eux aussi, laissant là leur père avec ses serviteurs, se mirent à sa suite³.

Jésus prit son cinquième disciple à un bureau d'octroi. Depuis la conquête romaine, le prélèvement des impôts directs et indirects jouait un grand

1. JEAN, I, 35 et suiv. D'après le récit du quatrième Evangile, André et un anonyme, qu'on a tout lieu d'identifier au disciple bien-aimé, c'est-à-dire à Jean, viennent à Jésus, en entendant le Précurseur l'appeler « l'Agneau de Dieu », v. 35-40. André trouve son frère Simon et l'amène au Sauveur, v. 41-42. Il trouve et amène en second lieu Philippe, comme lui originaire de Bethsaïde, v. 43-44. Enfin Philippe amène à son tour au Maître Nathanaël, originaire de Cana, v. 45-51; cf. xxi, 2. On a de bonnes raisons de croire que Nathanaël (*don de Dieu*) était un surnom de Barthélemy (*fils de Tolmaï*). Dans les listes apostoliques, Barthélemy figure, en effet, à côté de Philippe, après André, Jean, Jacques et Simon Pierre : MARC, III, 17 = MATTH., x, 3 = LUC, VI, 14; ACT., I, 13.

2. JEAN, II, 2, 12, 17; III, 22; IV, 8, 31. Voir ci-dessus, p. 70, note 2.

3. MARC, I, 16-20 = MATTH., IV, 18-22 = LUC, V, 1-11.

rôle dans l'administration de la Palestine. De riches particuliers, ou le plus souvent des sociétés financières, prenaient à ferme les impôts indirects, pour une somme déterminée, et se chargeaient de les faire percevoir par leurs agents, suivant les tarifs fixés par l'Etat. Les agents collecteurs étaient connus sous le nom de *publicains*.

Une première classe était formée des agents supérieurs, représentants de la compagnie fermière, directeurs locaux, ou chefs de poste : c'étaient des Juifs aisés, qui s'enrichissaient généralement assez vite, en pressurant les contribuables; de ce nombre était peut-être le publicain Zachée¹. Une classe inférieure comprenait les agents subalternes, simples employés d'octroi, ou commis aux douanes : à cette classe appartenait sans doute le publicain que Jésus montre priant à l'entrée du temple². Les uns et les autres étaient voués à la haine des Juifs. On n'avait ni assez de mépris, ni assez de malédictions, pour ces agents de l'étranger, dont le rôle était de faire sentir, en ce qu'elle avait de plus humiliant et de plus vexatoire, la domination du païen exécré³.

C'est cependant un publicain que Jésus discerna un jour à l'octroi de Capharnaüm pour en faire son disciple. Il se nommait Lévi, fils d'Alphée, mais nous est surtout connu par le nom chrétien qu'il dut recevoir ensuite, de Matthieu, c'est-à-dire « Dieudonné ». Il était assis à son bureau de douane, lorsque Jésus, passant, lui dit : « Suis-moi ». Et aussitôt, Matthieu se leva et le suivit⁴.

1. LUC, XIX, 2.

2. LUC, XVIII, 10-13.

3. Cf. M. BEURLIER, *Le monde juif au temps de J.-C. et des apôtres* (Collection *Science et Religion*), 1900.

4. MATTH., IX, 9 = MARC, II, 14 = LUC, V, 27.

Quatre pêcheurs et un employé du fisc, tels devaient être les premiers apôtres du Maître¹.



Cependant, à côté d'un mouvement populaire si empressé, commencent à apparaître les symptômes d'une opposition, d'abord sourde, bientôt violente, de la part des scribes et des pharisiens.

Pour comprendre le caractère et l'attitude de ces personnages, il convient de se reporter à la situation faite au peuple juif depuis plusieurs siècles. Le séjour prolongé en terre païenne durant l'exil babylonien (606-537 avant Jésus-Christ), puis, au retour de l'exil, le contact forcé avec les étrangers installés en grand nombre dans la terre palestinienne, avaient constitué un danger redoutable pour la foi et pour les mœurs du peuple juif. Esdras et Néhémie² s'employèrent de toutes leurs forces à combattre ces funestes influences.

La Loi de Moïse fut de nouveau mise en honneur. Elle devint le code officiel suivant lequel devaient être réformés tous les abus et auquel on devait strictement se conformer³. Mais la Loi demandait des gardiens et des interprètes : ce furent les *scribes* et les *docteurs*⁴. Dans les synagogues, leur rôle était de lire le texte sacré, de le traduire en langue vul-

1. Aux cinq disciples signalés, en cette première année, par les Synoptiques, il convient de joindre Philippe et Nathanaël, ou Barthélemy, mentionnés par saint Jean. Voy. ci-dessus, p. 89, note 1. Ils figurent, en effet, avec eux en tête de la liste des apôtres, dressée par les premiers Evangiles. Cf. *ibid.*

2. I ESDR., VII-X; II ESDR., VIII et suiv.; XIII.

3. II ESDR., VIII, 1 et suiv.

4. MATTH., II, 4; V, 20; VII, 29; etc. MARC, I, 22; III, 22; IX, 11; etc. LUC, V, 17, 21; etc.

gaire, et d'en donner un commentaire édifiant ou mystique¹. En dehors des synagogues, ils tenaient école, soit dans un local spécial, soit en plein air, soit dans le parvis ou quelque salle intérieure du temple. Là ils donnaient à leurs disciples une interprétation juridique de la Loi et de véritables cours de casuistique.

A mesure que s'accroît le mouvement de réforme organisé par Esdras, grandit l'importance des scribes et des docteurs. Elle ne fit que continuer et s'accroître encore au temps des Machabées, lorsque Antiochus Epiphane entreprit d'imposer au peuple juif le culte grec, et que l'hellénisme, s'infiltrant partout, mit en péril la religion nationale d'Israël. Scribes et docteurs se firent les défenseurs inlassables de la Loi et les adversaires irréductibles de l'influence étrangère.

Malheureusement, ce qui avait été louable et excellent en principe glissa peu à peu sur une pente déplorable : la réaction contre l'élément païen se fit excessive ; le culte de la Loi devint exagéré. Ce fut la tendance de plus en plus accusée de ceux qui reçurent le nom de *Pharisiens*, « les Séparés ».

A l'époque du Sauveur, le pharisien regardait le païen comme un être impur, avec lequel on ne devait avoir aucun rapport et qu'on ne pouvait traiter comme son prochain. Le scribe affilié à la secte²

1. Cf. ci-dessus, p. 77.

2. Il est remarquable que, dans les Synoptiques, les scribes sont intimement associés aux pharisiens, comme ayant leurs idées, subissant leur influence, partageant leurs préjugés et leur attitude, en un mot ne faisant qu'un avec eux. Parfois ils sont appelés « les scribes des pharisiens » : MARC, II, 16 = LUC, V, 30; cf. ACT., XXIII, 9; MATTH., XXII, 35; MARC, II, 24, comparé à MATTH., XII, 1 et LUC, VI, 2; MARC, X, 2, comparé à MATTH., XIX, 3. Le plus souvent leurs noms sont unis pour former un même groupe.

portait nu tel respect à la Loi qu'il se préoccupait de la faire accomplir à la lettre, moyennant des interprétations méticuleuses, allant jusqu'au ridicule. Deux points surtout faisaient l'objet de sa caustique : la loi du sabbat et celle de la purification.

En parlant du sabbat, Moïse avait dit : « Tu ne feras aucune œuvre ce jour-là¹. » Mais, à quel moment précis commençait ce saint jour ? Très gravement le docteur pharisien enseignait qu'il était encore vendredi tant qu'on ne voyait que deux étoiles, et qu'à l'apparition de la troisième le sabbat commençait². A partir de ce moment, il fallait s'abstenir de « toute œuvre » : mais que devait-on entendre au juste par là ? C'était encore l'objet de discussions interminables. La catégorie des travaux défendus était minutieusement dressée ; le nombre de pas permis au promeneur³, la grosseur des objets qu'on avait le droit de transporter, tout était compté et mesuré dans le moindre détail. Certains docteurs allaient jusqu'à interdire, ce jour-là, le soin des malades, l'instruction des enfants, l'aumône aux malheureux⁴.

MARC, VII, 1, 5 ; MATTH., V, 20 ; XII, 38 ; XXIII, 2-15 ; LUC, V, 21 ; VI, 7 ; VII, 30 ; XI, 53 ; XIV, 3 ; XV, 2. Si bien que, là où un évangéliste dit : « les pharisiens », un autre peut dire : « les scribes », ou bien : « les pharisiens et les scribes ». Comp. MARC, III, 22 et MATTH., XII, 24 ; MATTH., XII, 14, et LUC, VI, 7 ; MARC, IX, 10, et MATTH., XVII, 10 ; MARC, XII, 35, et MATTH., XXII, 41 ; MATTH., XXIII, 13 ss., et LUC, XI, 39-53 ; MARC, II, 16, et MATTH., IX, 11, LUC, V, 30 ; cf. LUC, XV, 2.

1. *Exod.*, XX, 8-11 ; *Deutér.*, V, 12-15.

2. Chez les anciens, et en particulier chez les Juifs, le jour était compté d'un coucher de soleil à l'autre.

3. C'est ce qu'on appelait « le chemin du sabbat » : 2.000 coudées, environ 900 mètres. *Act.*, I, 12 ; cf. MATTH., XXIV, 20.

4. Cf. MARC, II, 24 ; III, 2, 4 ; MATTH., XII, 10-12 ; LUC, XIII, 14-16 ; XIV, 3-5 ; JEAN, VII, 10, 16 ; V, 22-23 ; IX, 14-16 ; XIX, 31.

La loi de Moïse ordonnait également certaines purifications corporelles, leçons sensibles de pureté religieuse et morale, en même temps que mesures d'hygiène. Les scribes s'occupèrent de déterminer avec un soin minutieux et les contacts qui faisaient contracter souillure, et l'importance des ablutions nécessaires suivant le degré de l'impureté contractée, et la qualité de l'eau à employer pour ces ablutions ¹.

On était loin, on le voit, du culte en esprit recommandé par les prophètes ². C'était le règne du légalisme à outrance et du formalisme absolu. Toute la sainteté pharisaïque était dans l'observation matérielle de la Loi, interprétée selon la lettre et dans son sens le plus étroit.

Les scribes ne voulaient le céder à personne en cette matière. Aussi s'estimaient-ils bien au-dessus du commun des hommes ³; leur justice était hors de pair, et ils entendaient bien qu'elle fût reconnue comme telle. Partout ils s'adjugeaient la première place; ils la prenaient d'eux-mêmes dans les repas où ils étaient conviés ⁴; ils s'asseyaient au premier rang dans les synagogues ⁵; et dans les rues ils se faisaient saluer très bas par leurs disciples, avec le titre de *Rabbi*, ou de « Maître ⁶ ».

1. Cf. MARC, VII, 2-8 = MATTH., XV, 2-3; XXIII, 25; LUC, XI, 38-40; JEAN, II, 6; III, 25.

2. IS., XXIX, 13; LVIII, 3-7; LXVI, 1-4; JÉRÉM., VII, 20-28; AMOS, V 21-25; ZACH., VII, 4-14; MAL., I, 6-14, etc.

3. LUC, XVIII, 11; JEAN, VII, 49. Cf. MATTH., V, 20; XXIII, 23.

4. LUC, XIV, 7; XX, 46 = MARC, XII, 39 = MATTH., XXII, 6.

5. MARC, XII, 39 = MATTH., XXIII, 6 = LUC, XX, 46.

6. MATTH., XXIII, 7. Cf. ci-dessus, p. 75, n. 2. — Le quatrième Evangile ne parle des scribes qu'en un seul endroit, VIII, 3, où il les associe aux pharisiens. Ailleurs il n'est question que des pharisiens; mais, en réalité, ces pharisiens sont identiques aux scribes

Un formalisme aussi éloigné du véritable sentiment religieux, joint à un orgueil aussi hypocrite, ne pouvait plaire à Jésus, et les pharisiens ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Dès le début, ils sentirent en lui un ennemi. Le jeune Maître ne recherchait point leur appui; il se tenait indépendant à leur égard; son attitude vis-à-vis des pécheurs et des publicains, bientôt sa conduite relativement à la Loi, et particulièrement à la loi du sabbat, contredisaient tous leurs principes. Ils ne pouvaient tolérer pareille audace.

Dès cette première année de ministère, leur animosité se trahit en deux circonstances principales.

C'est d'abord lors de la guérison du paralytique de Capharnaüm. Des scribes et des docteurs, venus jusque de la Judée et de Jérusalem, sont là présents. Ils se scandalisent de la prétention de Jésus à remettre les péchés, et crient au blasphème. Le Sauveur les confond d'une manière éclatante, en guérissant subitement le malade ¹.

C'est ensuite à l'occasion du dîner que Jésus accepte chez le publicain Matthieu, en compagnie d'autres employés du fisc et de pécheurs, qui s'attachent à lui en grand nombre. Les pharisiens, outrés, demandent aux disciples pourquoi leur Maître mange et boit avec des gens de cette sorte. Au Maître lui-même ils témoignent leur étonnement de ce qu'il ne

de la secte pharisaïque, que mentionnent les premiers Évangiles. Cf. ci-dessus, p. 54, note 3. Comme eux, ce sont des gens de doctrine, compétents dans l'interprétation de la Loi, s'intéressant aux questions de purification et de baptême, méticuleux sur le point de l'observation du sabbat, s'attribuant le droit de vérifier les titres à la messianité et les œuvres surnaturelles du Christ. JEAN, I, 24; III, 1-5, 10; IV, 1, comparé à III, 25; VII, 47, 52; VIII, 17; IX, 14; XI, 46; XII, 42.

1. MARC, II, 6-7 = MATTH., IX, 3 = LUC, V, 21. Ci-dessus, p. 85.

fait pas jeûner ses disciples, comme Jean-Baptiste fait jeûner les siens, comme ils font jeûner les leurs. Jésus se borne à répondre que le temps de la privation viendra pour ses compagnons, lorsque le Maître leur sera enlevé ; quant à lui, il se doit présentement aux pécheurs et aux infirmes¹.

De telles déclarations portent la colère dans l'âme des pharisiens. Leur haine est encore latente ; elle couve lentement au fond des cœurs ; mais désormais elle ne connaîtra plus de repos et elle poursuivra le Sauveur à travers tout son ministère.

1. MARC, II, 16-18 = MATTH., IX, 11-14 = LUC, V, 30-33.

CHAPITRE II

LA DEUXIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE

de la Pâque de l'an 28 à la Pâque de l'an 29¹⁾

Les grandes prédications. Forme des enseignements de Jésus : comparaisons ; paraboles. Objet des enseignements : le royaume de Dieu ; la perfection évangélique. — Les grands miracles. — Déclarations de Jésus sur sa personne. — Sa renommée. — Le collège apostolique.

A l'endroit du récit évangélique où nous sommes arrivés, se trouve un petit épisode qui sert à fixer la chronologie de la vie publique du Sauveur. C'était un jour de sabbat ; le Maître traversait des champs de blé en compagnie de ses disciples ; comme ceux-ci avaient faim, ils arrachèrent quelques têtes d'épis pour les froisser entre leurs mains et en manger le grain².

On était donc aux approches de la moisson, car alors seulement on peut trouver des épis suffisamment mûrs pour être froissés et fournir du grain à manger. Or, en Palestine, la moisson des orges se fait généralement vers la fin d'avril : aux termes de la Loi, elle s'ouvrait le second jour de la Pâque, où l'on offrait à Dieu, au milieu de grandes réjouis-

1. MARC. II, 23-vi, 56.

2. MARC. II, 23 = MATTH., XII, 1 = LUC, VI, 1.

sances, les premiers épis mûrs ¹. La moisson du blé se faisait un peu plus tard.

L'incident des épis froissés se place donc aux environs de la Pâque. Il y a plus d'un an que Jésus a commencé sa vie publique ², et deux années pleines s'écouleront encore avant la Pâque qui marquera le terme de sa carrière.

Durant cette seconde année, le théâtre du ministère de Jésus est toujours, d'une façon générale ³, la Galilée; plus spécialement, la plaine de Génésareth qui borde à l'ouest le lac de ce nom, et surtout la ville de Capharnaüm. A plusieurs reprises nous le voyons embarqué sur le lac et passant, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre ⁴.

1. — *Les grandes prédications*

C'est l'année des grandes prédications du Maître.

Comme précédemment, il profite du service religieux du sabbat pour enseigner dans les synago-

1. *Lév.*, xxiii, 10-11.

2. Voir ci-dessus, p. 70, note 2.

3. A cette seconde année doit se rattacher le voyage de Jésus à Jérusalem, que raconte saint JEAN, v, 1-47, et qui fut signalé par la guérison du paralytique de la piscine de Bethsaïda, ou Bethséta. Le voyage eut lieu à l'occasion d'une « fête des Juifs » (v, 1) qu'il faut très probablement identifier avec la Pâque qui inaugura cette seconde année de ministère. Un bon nombre de manuscrits portent expressément : « la fête des Juifs ». — *Bethséta* veut dire : « endroit des brebis ». La piscine de ce nom était près de la place où se tenait le marché des agneaux, destinés aux sacrifices du temple. Lorsqu'on avait constaté que les agneaux étaient sans défaut, on les lavait dans la piscine, et on les introduisait dans le temple par la *Porte des brebis* ou du troupeau (cf. NÉHÉM., iii, 32; xii, 39). On a souvent identifié la Piscine des brebis avec la piscine actuelle de *Birket-Isra'el* (étang d'Israël), longue de 110 mètres et large de 38, située au N.-E. de l'esplanade du temple, près d'une des portes orientales de la ville. Aujourd'hui on tend à l'identifier de préférence avec un autre bassin, situé un peu plus au nord, dans le terrain de l'église française de Sainte-Anne.

4. MARC, iii, 9; iv, 1; 35-40; v, 1; vi, 30-56; et parall.

gues : ainsi fait-il à Capharnaüm, à Nazareth et en d'autres villes de la Galilée ¹. Mais il ne s'en tient pas là. C'est aux bords du lac, ou sur quelque hauteur, en présence de la foule, ou dans la compagnie plus intime de ses disciples, qu'il multiplie ses discours. Les diverses rencontres de sa vie missionnaire, les questions de ses auditeurs, les incidents du moment, fournissent l'occasion, et souvent aussi le thème, de ses instructions.



La forme sous laquelle Jésus donne ses enseignements est très remarquable. C'est une forme concrète, imagée, pittoresque, parlant vivement aux sens et à l'imagination, allant parfois jusqu'à l'hyperbole, en un mot tel que l'affectionne le langage populaire, et tout particulièrement celui d'Orient. Pour mieux atteindre l'esprit de ses auditeurs, il s'efforce de piquer leur attention et de leur mettre sous les yeux en un tableau vif et saisissant la leçon qu'il veut leur inculquer.

Veut-il recommander la charité de jugement à l'égard du prochain : il ne faut pas, dit-il, chercher la paille dans l'œil de son voisin, quand on a une poutre dans le sien ². Veut-il tourner en ridicule l'ostentation des pharisiens, il les montre faisant annoncer leurs aumônes à son de trompe, s'arrêtant aux carrefours pour prier, prenant des visages défaits afin de bien montrer leurs jeûnes et leurs pénitences. Pour recommander la pureté d'intention contraire à ces défauts, il déclare que la main gauche

1. MARC. III, 1; VI, 1; MATTH., IX, 35; XII, 9; XIII, 54; LUC, IV^{re} 16; VI, 6; VIII, 1.

2. MATTH., VII, 3-5 = LUC, VI, 41-42.

doit ignorer la libéralité de la droite; que, lorsqu'on veut prier, il faut se retirer dans sa chambre et se fermer à clef; que, quand on jeûne, il faut se laver et parfumer avec soin¹.

On comprend que, dans ces exemples et d'autres semblables, il faille considérer avant tout la leçon voulue par le Maître, sans prendre à la lettre les détails pittoresques qui servent à la représenter. Le genre hyperbolique comporte de ces traits grossis et exagérés, qui ne sont que pour rendre l'exemple plus saillant et graver plus fortement l'instruction. Ce que veut recommander le Sauveur, dans les exemples cités, c'est la prière faite purement sous le regard de Dieu, l'aumône, le jeûne, accomplis pour lui seul. Il est évident que de se fermer à clef dans sa chambre, de se laver et parfumer soigneusement, ne constituent pas un ordre proprement dit, mais sont quelque chose de tout à fait accessoire.

De même y a-t-il à faire la part de l'hyperbole dans des sentences comme celles-ci : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le; si c'est votre pied, coupez-le². » « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux³. »

Jésus affectionne tout particulièrement la comparaison. Rien ne se trouve plus constamment dans ses discours. Il l'emprunte aux usages ordinaires de la vie, à l'expérience journalière, à l'observation courante des hommes et des choses. Parfois il la tire de maximes populaires, ou de dictons familiers.

1. MATTH., VI, 2-6, 16-18.

2. MARC, IX, 42-46 = MATTH., XVIII, 8-9.

3. MARC, X, 25 = MATTH., XIX, 24 = LUC, XVIII, 25.

« L'arbre, dit-il, se reconnaît à ses fruits¹. » « Un aveugle ne peut conduire un aveugle; sinon tous deux tombent dans le fossé². » « Le médecin est pour les malades, non pour les bien portants³. » « On ne met pas une pièce neuve à un vieil habit, ni du vin nouveau dans de vieilles outres⁴. » « Nul ne peut servir deux maîtres⁵. »

Veut-il recommander la confiance à la Providence : « Regardez, dit-il encore, les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent en des greniers; et votre Père céleste les nourrit. » « Demandez aux lis des champs, comment ils poussent : ils ne travaillent, ni ne filent; cependant, je vous le dis, Salomon lui-même, avec toute sa magnificence, n'était pas vêtu comme l'un d'eux⁶. » Pour montrer son affection à l'égard de Jérusalem, il se compare à la poule qui rassemble ses poussins sous son aile⁷. Pour peindre sa vie errante et dénuée, il se met en contraste avec les renards, qui ont leur tanière, et les oiseaux du ciel, qui ont leur nid, tandis que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête⁸.

1. MATTH., VII, 16-19 = LUC, VI, 43-44; MATTH., XII, 33.

2. MATTH., XV, 14; cf. XXIII, 16, 24; Rom., II, 19.

3. MARC, II, 17 = MATTH., IX, 12 = LUC, V, 31.

4. MARC, II, 21-22 = MATTH., IX, 16-17 = LUC, V, 36-39.

5. MATTH., VI, 24; LUC, XVI, 13.

6. MATTH., VI, 26-29.

7. MATTH., XXIII, 37.

8. MATTH., VIII, 20 = LUC, IX, 58. — Dans le quatrième Évangile, on trouve également nombre de sentences paraboliques : JEAN, III, 6, 20; VI, 63; VII, 18; XIII, 10; XV, 13, 15; et de comparaisons : III, 8, 14; IV, 37; XII, 24; XIII, 10; XV, 4, 6; XVI, 21-22. — Les métaphores ou sentences figuratives y sont nombreuses : JEAN, IV, 14, 32, 35; VI, 27, 35 ss.; VIII, 12; XI, 11; XXI, 15. Elles ne manquent pas non plus dans les Synoptiques : MATTH., V, 13, 14, 39; VII, 15; VIII, 22; IX, 37-38; X, 6; XI, 29; XV, 13, 14, 24; XXV, 33; XXVI, 31; MARC, I, 17; VIII, 15; X, 38, etc.

Beaucoup de ces comparaisons forment déjà comme un petit tableau en raccourci. Lorsque le cadre est agrandi, et que la comparaison se développe en un récit véritable, scène de mœurs ou histoire vivante, on a une *parabole* proprement dite¹. Les évangélistes nous en ont conservé environ vingt-cinq².

1. La *parabole* est donc un récit fictif emprunté aux phénomènes de la nature ou aux circonstances de la vie ordinaire, et destiné à faire valoir une vérité religieuse ou morale. Elle se distingue de la *fable*, en ce que le récit garde davantage la vraisemblance — dans la fable on fait parler les plantes, les animaux — et qu'elle a toujours pour objet une instruction religieuse.

Une métaphore développée, ou une suite de métaphores, prend le nom d'*allégorie*. Dans l'allégorie, on n'a pas de récit indépendant de la leçon morale qu'il s'agit de faire valoir, avec une explication juxtaposée : les termes mêmes du récit symbolisent, c'est-à-dire figurent directement l'objet que l'auteur a en vue. Cf. Ps. LXXX, 9-16, allégorie de la vigne, à comparer avec la parabole d'Is., v, 1-6.

Une parabole, pourvue de son explication, peut néanmoins être composée ou du moins mêlée de traits allégoriques. C'est le cas des paraboles synoptiques du semeur, de l'ivraie, des mauvais vigneron, etc. C'est aussi le cas, bien que l'explication soit sous-entendue, de ce qu'on appelle les allégories — ce sont, en réalité, des paraboles allégoriques — du bon pasteur et de la vigne, dans saint JEAN, x, 1-16; xv, 1-8.

2. Les paraboles se présentent, dans les documents synoptiques, comme en 3 groupes. — Un 1^{er} groupe est formé de paraboles concernant le royaume des cieux, prononcées par Jésus, aux bords du lac de Génésareth, la deuxième année de son ministère. saint MATTHIEU, XIII, en donne sept d'inégale longueur; saint MARC, IV, en donne trois; saint LUC, VIII, une seule, mais en rattache deux autres à des circonstances différentes (XIII). — Un 2^e groupe se compose de diverses paraboles, prononcées la troisième année, à l'appui de certaines instructions particulières. Saint MATTHIEU, XVIII, XX, en a trois; saint LUC, X-XIX, quatorze; ce groupe manque en saint MARC. — Enfin le 3^e groupe comprend des paraboles prononcées la dernière semaine. Les unes visent la réprobation du peuple juif : une en saint MARC, XII; une en saint LUC, XX; trois en saint MATTHIEU, XXI, XXII. Les autres se rapportent à la venue suprême du Fils de l'homme : une en saint MARC, XIII; trois en saint MATTHIEU, XXIV, XXV; saint

Les unes sont empruntées à la vie pastorale : celles du semeur, de l'ivraie, du grain de sénevé, de la brebis perdue. D'autres, à la viticulture : celles des ouvriers envoyés à la vigne, et des mauvais vignerons. La parabole du filet se rattache aux mœurs

LUC en rattache deux à des circonstances antérieures, XII, XIX.

On obtient une distribution logique des paraboles en deux groupes, si l'on réunit les deux groupes extrêmes dont nous venons de parler, en gardant à part le groupe intermédiaire. On aura ainsi :

I^o Un groupe de paraboles concernant le royaume des cieux. — 1^o Paraboles faisant valoir l'excellence du royaume de Dieu : le trésor caché, la perle précieuse (MATTH., XIII). — 2^o Parabole montrant son établissement spirituel dans les âmes : le semeur (MARC, IV = MATTH., XIII = LUC, VIII). — 3^o Paraboles décrivant son expansion progressive dans le monde : la semence qui croît lentement (MARC, IV); le grain de sénevé (MARC, IV = MATTH., XIII; LUC, XIII); le levain (MATTH., XIII; LUC, XIII). — 4^o Paraboles exprimant sa destination aux Gentils, après réprobation du peuple juif : les deux fils envoyés à la vigne (MATTH., XXI); le figuier stérile (LUC, XIII); les vignerons meurtriers (MARC, XII = MATTH., XXI = LUC, XX); les invités aux noces (MATTH., XXII; LUC, XIV). — 5^o Paraboles concernant le mélange, dans le royaume, d'éléments bons et mauvais qui seront triés au dernier jour : l'ivraie, le filet (MATTH., XIII). — 6^o Paraboles sur l'imprévu du dernier avènement et la nécessité de se tenir prêt : les dix vierges (MATTH., XXV); les serviteurs attendant leur maître (MARC, XIII = MATTH., XXIV; LUC, XII); les talents (MATTH., XXV), les mines (LUC, XIX).

II^o Un groupe de paraboles données à l'appui d'instructions particulières. — 1^o A propos du détachement : le riche avare (LUC, XII). — 2^o A propos de la charité envers le prochain. Pardon des offenses : les deux serviteurs, débiteur et créancier (MATTH., XVIII). Charité positive et active : le bon Samaritain (LUC, X); l'intendant habile (LUC, XVI); Lazare et le mauvais riche (LUC, XVI). — 3^o A propos des qualités de la prière. Humilité : le pharisien et le publicain (LUC, XVIII). Confiance et persévérance : l'ami importun (LUC, XI); le juge et la veuve (LUC, XVIII). — 4^o A propos de la miséricorde divine envers les pécheurs : la brebis perdue (MATTH., XVIII; LUC, XV); la drachme retrouvée (LUC, XV); l'enfant prodigue (LUC, XV); les deux serviteurs pardonnés (LUC, VII). — 5^o A propos du rapport prétendu entre la récompense future et la priorité de l'appel : les ouvriers envoyés à la vigne (MATTH., XX).

des pêcheurs. D'autres rappellent les usages domestiques, comme les paraboles du levain, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue. D'autres enfin font allusion aux diverses circonstances et situations de la vie sociale : ainsi les paraboles des invités aux noces, des dix vierges, de l'ami importun, de Lazare et du mauvais riche, etc.

Rien de plus populaire que cette forme d'enseignement par la comparaison imagée et l'exemple mis en parabole.

Si de la forme nous passons au fond, nous pouvons définir l'objet des enseignements de Jésus en deux mots : le Maître prêche le royaume de Dieu et il enseigne les conditions pour y parvenir.



Le royaume de Dieu annoncé par Jésus est un ordre de choses nouveau et transcendant, qui doit remplacer l'ordre de choses actuel, après une révolution générale du monde ¹ et un jugement universel des hommes. Le Fils de l'homme ², c'est-à-dire le Christ, apparaîtra un jour sur les nuées du ciel, dans la majesté et la gloire de Dieu, son Père, escorté des saints anges ³. A sa voix, les morts sortiront du tombeau ⁴, le genre humain tout entier se présentera devant lui. Tous les hommes seront jugés. Selon leurs mérites, ils entendront prononcer sur eux une sentence de récompense ou de châtimement éternels ⁵.

1. MATTH., XIX, 28; MARC, XIII, 24-25 = MATTH., XXIV, 29 = LUC, XXI, 25-26.

2. Voir ci-après, p. 144.

3. MATTH., XVI, 27; XIX, 28; MARC, VIII, 38; XIV, 62; LUC, XII, 8.

4. MARC, XII, 25; LUC, XIV, 14; JEAN, V, 25, 28; VI, 39.

5. LUC, XII, 8.

Les bons seront admis à voir le royaume céleste¹, à y entrer², à en faire partie, par grâce de Dieu³ et de son Christ⁴. Là ils vivront d'une vie sans fin⁵, dégagée des tendances charnelles, analogue à celle des anges⁶. Ils seront vraiment les enfants de Dieu⁷. Dans cette vie nouvelle, leur sera accordé un bonheur sans mélange et sans retour. Ils seront récompensés au centuple des privations et des souffrances qu'ils auront endurées en ce monde pour la cause de l'Évangile et de Jésus-Christ⁸. Ils se verront consolés et rassasiés, transfigurés dans la lumière du Christ, associés à sa gloire, devenus pour toujours un avec lui⁹. Le royaume est comparable à une grande salle de festin où se célèbrent les noces royales du Christ et de la société de ses fidèles : les justes seront admis à sa table ; ils s'y reposeront avec lui ; ils y mangeront un pain et y boiront un vin nouveaux¹⁰.

Quant aux méchants, ils s'entendront condamner à un supplice éternel¹¹. Chassés de la salle brillante du banquet céleste dans les ténèbres extérieures¹²,

1. JEAN, III, 3.

2. MARC, IX, 42, 45 ; X, 15, 23 ; MATTH., V, 20 ; VII, 21 ; XVIII, 3.

3. MARC, X, 40 ; MATTH., XXV, 34 ; LUC, XII, 32.

4. LUC, XXII, 29.

5. MARC, IX, 42 ; X, 17 ; MATTH., VII, 13, 14 ; X, 39 ; XIX, 28 ; XXIII, 13 ; LUC, X, 25, 28 ; JEAN, III, 15 ; V, 24 ; VI, 40 ; X, 28 ; XIV, 19.

6. MATTH., XXII, 30.

7. MATTH., V, 9.

8. MARC, IX, 40 ; X, 21 ; MATTH., V, 4-12 ; VI, 1, 4 ; X, 42 ; LUC, VI, 35 ; XII, 39.

9. MATTH., XIII, 43 ; JEAN, XIV, 19 ss. ; XVII, 22, 24, etc.

10. MARC, X, 40 ; MATTH., XXII, 2 ss. ; XXV, 1-13 ; XXVI, 27 ; LUC, XIII, 29 ; XIV, 15 ss. ; XXII, 29.

11. MATTH., XI, 22, 24 ; X, 15 ; XII, 41 ; LUC, XIII, 27 ; JEAN, III, 15 ss. ; V, 27 ss.

12. MATTH., VII, 23 ; XXII, 2 ss.

ils seront précipités dans un feu vengeur qui ne s'éteindra point, celui-là même qui a été destiné à Satan et aux mauvais anges ¹.

Tel est le royaume qui doit venir à la fin des temps, règne de la justice définitive et de la sainteté parfaite, auquel il s'agit pour le moment de se préparer.

Mais ce royaume futur a, en quelque sorte, son anticipation dans les conditions de la vie présente. En nombre de sentences et de paraboles, Jésus le montre comme une réalité concrète, déjà existante, à laquelle on peut dès maintenant accéder.

Les pharisiens l'accusent de chasser les démons de connivence avec le prince des démons : il n'a pas de peine à réfuter l'accusation absurde ; Satan ne peut ruiner lui-même son empire. Si Jésus détruit le règne de Satan, ce ne peut être que par la puissance de Dieu. Mais, ajoute-t-il, « si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, c'est donc que le royaume de Dieu est venu à vous ². »

« Le royaume de Dieu est au milieu de vous ³, » répète-t-il dans une autre circonstance. Et encore : « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux est pris par violence ⁴. » « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux autres le royaume des cieux ; vous n'entrez pas, et vous empêchez ceux qui entrent d'entrer ⁵. »

1. MARC, IX, 42, 45 ; MATTH., V, 22, 29 ; XIII, 49 ; X, 28 ; XXV, 46.

2. MARC, III, 26 = MATTH., XII, 28 - LUC, XI, 20. Cf. ci-après, p. 142.

3. LUC, XVII, 21.

4. MATTH., XI, 12 = LUC, XVI, 16.

5. MATTH., XXIII, 13.

Ce royaume de Dieu anticipé, où l'on entre déjà présentement, ne peut être que la société de ceux qui se préparent au royaume futur, c'est-à-dire l'Eglise chrétienne. Il a sa place au milieu du monde, et les bons y sont mêlés aux méchants : Jésus a soin d'en avertir. Il en sera ainsi, dit-il, jusqu'au jour suprême où le Fils de l'homme viendra opérer le triage des élus. Ainsi fait le pêcheur qui retire de la mer bons et mauvais poissons, mais à la fin se débarrasse de ces derniers. Ainsi fait l'agriculteur qui laisse pousser d'abord l'ivraie parmi le blé, mais, au jour de la moisson, ordonne de séparer l'ivraie du froment, la fait lier à part et jeter au feu, le froment seul étant admis en ses greniers¹.

En tant qu'il s'identifie à l'Eglise, le royaume de Dieu est susceptible d'accroissement et d'extension. Le Sauveur le déclare encore formellement. Il en est du royaume de Dieu, dit-il, comme du grain de blé, qui, jeté en terre, s'y enracine d'une façon invisible et croît silencieusement ; comme de la graine de sénévé, qui, malgré sa petitesse, devient un arbuste de grande taille, sur lequel viennent se reposer les oiseaux du ciel ; comme de la parcelle de levain, qui finit par faire lever toute la pâte².

Cependant le royaume de Dieu anticipé ici-bas peut être encore considéré sous un autre aspect. Jésus le représente, non plus comme une réalité extérieure et concrète, mais comme une réalité mystique qui s'introduit dans l'intérieur des âmes,

1. Parabole de l'ivraie : MATTH., XIII, 24-30 ; parabole du filet : MATTH., XIII, 47-50.

2. Paraboles de la semence : MARC, IV, 26-29 ; du grain de sénévé : MARC, IV, 30-32 = MATTH., XIII, 31-32 = LUC, XIII, 18-19 ; du levain : MATTH., XIII, 33 = LUC, XIII, 20-21.

y germe, à la façon d'une semence, s'y développe et y fructifie.

« Quiconque ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, dit-il, n'y aura pas entrée¹. » Pour entrer un jour dans le royaume, il faut donc commencer par le recevoir maintenant en soi-même. Le grain de blé, jeté par le semeur, se perd ou porte fruit, jusqu'à cent pour un, suivant qu'il tombe sur un terrain stérile ou fécond : ainsi, le royaume de Dieu, semé dans les âmes, y pousse et y grandit, dans la mesure où il y rencontre de bonnes dispositions². C'est le règne de Dieu s'établissant au fond des cœurs, par la prédication de la bonne nouvelle et surtout par la mise en pratique de la perfection évangélique : royaume intérieur, spirituel et invisible, qui prépare et, d'une certaine manière, conditionne le royaume manifeste de la fin des temps.

Le royaume annoncé par Jésus est donc bien différent de celui qu'espéraient les Juifs. Celui-ci n'apparaissait guère que comme un royaume temporel et national. Dans le royaume évangélique, au contraire, rien de politique ni de terrestre. Le monde dans lequel il doit se réaliser est un monde à venir. Le bonheur qu'on y goûtera est un bonheur céleste et transcendant. Les conditions pour y avoir accès sont exclusivement la justice morale et la sainteté.

Mais combien hautes sont les espérances qu'il autorise ! L'horizon de l'homme ne se borne pas à la mort. Tout n'est pas pour lui dans la vie présente, si courte, si vulgaire, si remplie de maux. L'homme doit lever la tête, regarder plus haut et plus loin.

1. MARC, x, 15 = LUC, xviii, 17.

2. Parabole du semeur : MARC, iv, 1-9 = MATTH., xiii, 1-9 = LUC, viii, 4-8.

Il est fait pour la vie éternelle. Il est appelé à être citoyen du royaume céleste, fils de Dieu et participant du bonheur et de la gloire de Dieu.

La grande affaire est donc de se rendre digne de ce royaume, en se préparant au jugement qui décidera notre éternité¹. L'homme, dit Jésus, qui a connaissance d'un trésor caché dans un champ, vend tous ses biens pour acheter le champ et entrer en possession du trésor. Le marchand qui a ouï parler d'une perle rare, sacrifie sa fortune pour acquérir la perle et s'enrichir au centuple. Ainsi, le royaume des cieux mérite qu'on renonce pour lui à tous les biens du monde et qu'on fasse tous les sacrifices pour se l'assurer².



Le royaume de Dieu doit s'acquérir par la perfection évangélique ou chrétienne. En quoi consiste cette perfection ?

Les enseignements de Jésus à cet égard peuvent se ranger sous deux chefs principaux : la religion filiale envers Dieu et la charité fraternelle à l'égard du prochain.

La première caractéristique de la perfection chrétienne est la religion filiale envers Dieu. En tous ses discours, en effet, Jésus s'applique à nous donner de la majesté de Dieu l'idée la plus haute, afin de nous faire concevoir envers lui la religion la plus parfaite ; mais, en même temps, il souligne sa qua-

1. MATTH., VI, 33 ; LUC, XII, 31.

2. Paraboles du trésor caché et de la perle précieuse : MATTH., XIII, 44-46.

lité incomparable de Père, afin d'imprimer à notre religion comme un cachet filial.

Dieu est d'abord l'Etre souverain dont tous les êtres dépendent, et dont l'homme en particulier doit reconnaître l'infinie grandeur. Là est le fondement du devoir de l'adoration, qui constitue ce qu'il y a de plus essentiel dans la religion. Satan osait un jour réclamer les hommages de Jésus : « Arrière ! lui dit le Sauveur. Car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul¹. »

Les Juifs étaient fidèles à rendre ce devoir à Jéhovah. Ils ne manquaient pas, au moment des fêtes, de se rendre à Jérusalem, pour monter au temple et y adorer Dieu². Mais à cet acte extérieur se bornait la religion des pharisiens. Et le Sauveur le leur reproche sévèrement : « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, comme il est écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi³. »

Monter au temple est si peu la chose essentielle que l'obligation de le faire en sera bientôt périmée. « L'heure vient, dit Jésus à la Samaritaine, où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne⁴, ni à Jérusalem. » Le devoir de l'adoration n'en subsistera pas moins. Ce sera avant tout l'adoration de l'esprit et du cœur, seule digne de Dieu. « L'heure vient, et la voici venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est Esprit : ceux

1. MATTH., IV, 10 = LUC., IV, 8. Cf. *Deut.*, VI, 13.

2. JEAN, IV, 20 ; XII, 20 ; *Act.*, VIII, 27 ; XXIV, 11.

3. MARC, VII, 6 = MAT H., XV, 8. Cf. *Is.*, XXIX, 13.

4. Le *Garizim*, sur lequel était bâti le temple des Samaritains, rival du temple de Jérusalem. Cf. ci-dessus, p. 36.

qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer¹. »

L'adoration doit d'ailleurs se compléter par l'amour, car Dieu n'est pas seulement l'Etre suprême, mais encore le souverain Bien. Un scribe demandait un jour au Sauveur : « Maître, quel est le premier et le plus grand des commandements de la Loi ? » Jésus lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » « Voilà le premier et le plus grand des commandements². »

Le véritable amour de Dieu porte d'abord à entrer dans les intérêts de Dieu et à vouloir ce qui le glorifie. Jésus nous en donne un bel exemple, au début de la prière qu'il enseigne lui-même à ses disciples. « Lorsque vous prierez, leur déclare-t-il, vous direz ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel³... »

Ces simples mots : « Notre Père, qui êtes dans les cieux », donnent immédiatement une idée incomparable de la grandeur de celui qui est invoqué. Il est « notre Père », mais il habite « dans les cieux ». Quelle majesté et quelle puissance ! En cette qualité, il mérite bien les plus profonds hommages de la religion.

En quoi consisteront-ils ? A reconnaître sa souveraineté et à désirer sa gloire. Le nom de Dieu est saint ; au Seigneur seul appartiennent le règne et la puissance ; sa volonté mérite souverainement

1. JEAN, IV, 21-24.

2. MARC, XII, 28-30 = MATTH., XXII, 36-38. Cf. *Deutér.*, VI, 4-5.

3. MATTH., VI, 9-10 ; LUC, XI, 2.

d'être aimée et accomplie. Que souhaiter donc à notre Père céleste, sinon que la sainteté de son nom soit partout proclamée, que son règne arrive en plénitude, que sa volonté se réalise sur la terre telle qu'elle est décrétée dans le ciel !

C'est l'adoration s'épanouissant en amour : amour de complaisance, qui se repose dans la contemplation des grandeurs de Dieu ; amour de bienveillance, qui désire avec ardeur ce qui pourra le glorifier. C'est la religion embrassant l'âme entière, jaillissant de l'esprit et du cœur, tirant de l'homme ce que ses facultés ont de plus noble, ses sentiments de plus pur et de plus grand, pour en faire hommage à son Dieu.

Cependant, l'amour pour Dieu, s'il est sincère, ne restera pas à l'état de sentiment : il se traduira pas des actes. Et tout particulièrement par l'obéissance aux ordres divins. « Tu connais les commandements de Dieu, répondit Jésus au jeune homme qui demandait le moyen d'obtenir la vie éternelle. Eh bien ! mets-les en pratique ¹. »

La volonté de Dieu n'est d'ailleurs pas seulement dans les préceptes de l'ancienne Loi : elle se trouve également dans l'Évangile prêché par Jésus, dans ses enseignements et ses directions relatives à la préparation du royaume. « Celui qui entrera dans le royaume des cieux, déclare le Sauveur, ce n'est pas quiconque m'appelle : Seigneur, Seigneur ! mais celui-là seulement qui fait *la volonté de mon Père* qui est dans les cieux. » « Pourquoi m'appeler : Seigneur. Seigneur ! et ne pas faire *ce que je dis* ² ? » On proclame bienheureuse celle qui m'a donné

1. MARC, x, 17-19 = MATTH., xix, 16-19 = LUC, xviii, 18-20.

2. MATTH., vii, 21 = LUC, vi, 46.

le jour : « Heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! Ma mère, mes frères, mes sœurs, ce sont ceux-là qui font la volonté de Dieu¹. »

Les pharisiens comprennent l'obéissance d'une façon toute matérielle et purement extérieure. Ce n'est pas ainsi que Dieu l'entend. Du cœur viennent les pensées, les désirs, et dans le cœur encore on peut dire qu'est la racine première de nos actes. Aussi est-ce l'intérieur que Dieu considère, plus que le dehors. Et c'est donc par les dispositions intérieures qu'il faut surtout nous efforcer de lui plaire².

A quoi bon se purifier le corps, nettoyer assidûment vases et ustensiles, si l'on n'a soin par-dessus tout de tenir son cœur pur et dégagé de toute affection mauvaise³ ? Il ne sert à rien devant Dieu de prier, de faire l'aumône, de jeûner, si l'on s'y préoccupe d'attirer l'estime des hommes. Le chrétien doit faire ses bonnes œuvres dans le secret, pour Dieu seul, ou, s'il agit en public, ce doit être, non par recherche d'amour-propre, mais pour édifier ses frères et faire glorifier Dieu⁴.

Voilà ce que nous devons à Dieu, comme au Maître souverain et au Bien suprême : une adoration pleine d'amour, un désir ardent de sa gloire, une attention sincère à lui plaire en toutes choses. Mais Jésus nous montre encore en Dieu un Père et veut que nous ayons à son égard une confiance filiale.

1. LUC, XI, 28 ; MARC, III, 35 = MATTH., XII, 50 = LUC, VIII, 21.

2. MARC, VII, 21-23 = MATTH., XV, 18-20 ; V, 28 ; LUC, XI, 39-40 ; XVI, 15.

3. MARC, VII, 1-23 = MATTH., XV, 1-20 ; XXIII, 25-28 = LUC, XI, 37-44.

4. MATTH., V, 16.

C'est un Père, plein de prévoyance et de bonté, qui connaît nos besoins et est toujours prêt à y satisfaire : comment ne pas nous reposer sur sa Providence ? « Ne vous inquiétez, dit Jésus, ni pour votre âme¹, de savoir ce que vous mangerez, ni pour votre corps, comment vous vous vêtirez. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, le corps plus que le vêtement ? » « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice : et tout cela vous sera donné par surcroît². »

Pourquoi encore craindriez-vous ceux qui vous persécuteront et en voudront même à votre vie ? « Ne donne-t-on pas deux passereaux pour un sou ? Et cependant il n'en tombe pas un seul à terre sans votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. N'ayez donc crainte. Vous valez bien plus que cent passereaux³. »

Si vous péchez, ayez encore confiance à la miséricorde de votre Père. Le berger qui a cent brebis et en perd une, laisse là les quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la centième et la rapporter tout joyeux sur ses épaules au bercaïl⁴. La femme qui a égaré une drachme, la cherche avec soin par toute la maison et, quand elle l'a trouvée, invite ses voisines à se réjouir avec elle⁵. Le père qui a vu son fils le quitter et partir au loin dissiper sa fortune, accueille à bras ouverts le prodigue, quand celui-ci

1. *Ame* est ici entendue dans le sens de *vie*, ou de principe de vie. Cf. MARC, III, 4 ; x, 45 ; MATTH., II, 20 ; xx, 28 ; LUC, XIV, 26 ; JEAN, x, 11 ss., XIII, 37 ; xv, 13 ; etc.

2. MATTH., VI, 25-34.

3. MATTH., x, 29-30 ; LUC, XII, 6-7.

4. MATTH., XII, 13 ; LUC, XV, 3-7.

5. LUC, XV, 8-10.

reparaît, implorant son pardon ¹. Ainsi Dieu se montre-t-il plein de condescendance et de bonté à l'égard du pécheur; s'il se repent, il invite toute la cour céleste à se réjouir avec lui ².

Mais si Dieu a, en même temps que la toute-puissance, la bonté du meilleur des pères, nous pouvons donc lui exposer avec un abandon filial nos besoins. La prière proprement dite, ou la demande, doit faire partie de notre religion.

Jésus lui-même nous y invite dans l'admirable oraison qu'il enseigne à ses disciples. Au Père céleste il nous fait demander la nourriture nécessaire à notre subsistance, car c'est de lui que nous dépendons en toutes choses; la remise de nos dettes spirituelles, car nos péchés sont une offense à sa sainteté; la préservation de nouvelles chutes et de tous maux dans l'avenir, car seul son secours peut aider notre faiblesse et nous défendre du malin ennemi. « Notre Père qui êtes dans les cieux, ... donnez-nous aujourd'hui notre pain nécessaire ³, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal ⁴. »

N'est-ce pas encore honorer Dieu que de recon-

1. LUC, xv, 11-32.

2. LUC, xv, 7, 10.

3. Le texte grec des deux évangélistes porte le mot *épiousios*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans la littérature grecque et dont le sens précis est incertain. Le texte latin de la Vulgate, remontant à saint Jérôme, traduit le mot par *quotidianum*, en saint Luc, et par *supersubstantialem*, en saint Matthieu. On pense généralement que l'adjectif *épiousios* doit traduire une locution hébraïque ou araméenne, signifiant la ration de pain *suffisante*, ou *nécessaire à la subsistance*. Cf. *Prov.*, xxxi, 15.

4. MATTH., vi, 11-13; LUC, xi, 3-4.

naître ainsi pratiquement notre misère et sa grandeur, notre faiblesse et sa bonté, en recourant à lui dans nos besoins ?

La prière doit jouer un si grand rôle dans notre culte religieux ¹ que le Maître prend la peine de détailler les qualités ou les dispositions qui lui conviennent.

La première de ces qualités est naturellement la confiance, puisque c'est la raison même de la prière.

« Ayez foi en Dieu », dit le Sauveur à ses apôtres. « Quoi que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et cela vous arrivera ². » « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. Car qui-conque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; et à qui frappe, il est ouvert. Qui donc d'entre vous, si son fils demande du pain, lui donnera une pierre ? ou, s'il demande un poisson, lui donnera un serpent ? Mais si, vous autres, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui lui demandent ³. »

Faut-il pour cela croire que notre prière sera toujours immédiatement exaucée ? Ce serait grossièrement se tromper. Dieu seul, dans sa sagesse, peut apprécier l'opportunité de notre demande et la qualité de notre prière. Il peut avoir ses raisons mystérieuses de ne pas nous exaucer dans le temps que nous voudrions et de la manière que nous désirons.

1. MARC, XIV, 38 = MATTH., XXVI, 41 = LUC, XXII, 40 ; XVIII, 1.

2. MARC, XI, 22-25 = MATTH., XXI, 21-22 ; XVII, 19 = LUC, XVII, 6.

3. MATTH., VII, 7-11 ; LUC, XI, 9-13 ; cf. X, 7 ; XVIII, 1-8.

Un grave défaut serait donc de nous scandaliser d'un retard dans l'exaucement de notre prière et de nous dépitier. Dieu veut que notre confiance aille jusqu'à la persévérance à le prier.

Les deux paraboles de l'ami importun et de la veuve qui sollicite le juge, le montrent éloquemment. Le premier frappe à la porte de son ami avec tant de persévérance que l'autre finit par se lever et lui remet les trois pains dont il a besoin. La seconde met tant d'opiniâtreté dans ses requêtes que le juge se décide à lui accorder enfin la justice qu'elle réclame ¹.

Est-ce à dire que Dieu ait besoin d'être rendu attentif par la répétition de nos demandes, comme le pensent les païens ², ou qu'il faille le forcer à nous exaucer par l'importunité même de nos sollicitations ? Non. Notre Père sait ce qu'il nous faut, avant que nous le lui demandions ³, et il est toujours également disposé en notre faveur. Mais il tient à exercer la foi qui fait notre mérite et il se plaît à différer ses grâces pour faire éclater notre confiance qui le glorifie.

D'ailleurs, pour valoir auprès de Dieu, il ne suffit pas que la prière soit confiante et persévérante, il faut encore qu'elle soit humble. La bonté incomparable de Dieu ne doit pas nous faire oublier sa grandeur. L'humilité nous tiendra à notre place de pauvre et de suppliant devant l'infiniment riche et l'infiniment grand que nous sollicitons. Jésus nous en montre un touchant exemple en la personne de ce publicain qui, au lieu de s'avancer orgueil-

1. LUC, XI, 5-13; XVIII, 1-7.

2. MATTH., VI, 7.

3. MATTH., VI, 8.

leusement, comme le pharisien, à la première place, se tient modestement prosterné au fond du temple, en se frappant la poitrine et en implorant la miséricorde divine pour ses péchés¹.

Ainsi doit s'établir un juste équilibre entre le manque de foi, qui serait une injure à la bonté de Dieu, et la présomption superstitieuse, qui ferait bon marché de sa sagesse et prétendrait lui dicter ses volontés. L'humilité adore la Majesté infinie; la confiance honore l'infinie Bonté; la persévérance glorifie l'infinie Sagesse. Impossible de concevoir une théologie de la prière qui soit plus complète, ni qui satisfasse mieux l'âme humaine en respectant mieux les droits de Dieu².

C'est le digne couronnement de cette religion filiale, faite d'adoration intérieure et d'amour vrai, que Jésus recommande au chrétien.

*
* *

Les devoirs envers Dieu doivent eux-mêmes être complétés par les devoirs envers le prochain. Le premier commandement, disait Jésus au docteur de la Loi, est celui qui ordonne d'aimer Dieu de tout son cœur. « Le second, ajoutait-il aussitôt, lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même³. »

Ce précepte de l'amour du prochain avait déjà été formulé dans l'ancienne loi : plusieurs des commandements donnés par Dieu sur le Sinaï n'en étaient

1. LUC, XVIII, 9-14.

2. A consulter : V. ERMONT, *Jésus et la prière dans l'Evangile* (collection *Science et Religion*).

3. MARC, XII, 31 = MATTH., XXII, 39. Cf. LUC, X, 25-27.

que des applications particulières. C'est ce que le Maître rappelait au jeune homme qui l'interrogeait sur le moyen d'arriver à la vie éternelle : « Tu connais les commandements : Ne commets pas d'adultère, ne tue pas, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignage ¹... »

Pris à part, ces divers commandements se bornaient à prohiber les injustices. Bien que la Loi eût formulé un principe beaucoup plus large, celui que rappelle précisément le Sauveur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ² », les pharisiens s'en tenaient à la lettre des préceptes négatifs. Ils ne se faisaient scrupule, ni d'entrer en colère contre leurs frères, ni de les injurier, ni de haïr leurs ennemis ; et ils se refusaient à rendre tout service au prochain, si leur vanité n'y trouvait son compte.

C'est une charité beaucoup plus pure et plus parfaite que Jésus enseigne à ses disciples. Le chrétien ne doit pas seulement s'abstenir d'injustice criante : il doit garder vis-à-vis de ses frères la charité de paroles et de sentiments. Il évitera donc d'injurier son prochain, de s'irriter contre lui ³. « Bienheureux les doux ! dit le Sauveur. Bienheureux les pacifiques ! » ceux qui aiment la paix et s'emploient à l'établir autour d'eux ⁴. « Comme vous aurez jugé les autres, vous serez jugés ; et la mesure que vous aurez appliquée à autrui, vous sera appliquée ⁵. »

1. MARC, x, 19 = MATTH., xix, 18 = LUC, xviii, 20. Cf. LUC, iii, 10-14.

2. Lévit., xix, 18.

3. MATTH., v, 22.

4. MATTH., v, 4, 9.

5. MARC, iv, 24 ; MATTH., vii, 1-2 = LUC, vi, 37-38,

A-t-on donné lieu à un ressentiment de la part du prochain, il faut se réconcilier au plus tôt avec lui ¹. Que si c'est le prochain qui nous a offensés, on peut sans doute le reprendre en particulier, ou faire régler le différend devant d'autres, ou même porter le litige devant l'autorité établie ²; mais, par-dessus tout, il faut lui pardonner de cœur nous-mêmes. Le Sauveur en donne cette excellente raison, que, nous aussi, avons besoin d'indulgence et de pardon. Si nous voulons que le Père céleste nous remette nos dettes, il faut commencer par remettre celles de nos frères ³. « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ⁴. »

Si importante est cette leçon que Jésus l'introduit dans le *Pater* qu'il enseigne à ses disciples, leur faisant exprimer eux-mêmes au Père céleste la condition à laquelle il leur accordera le pardon qu'ils lui demandent. « Pardonnez-nous nos offenses, *comme nous* pardonnons à ceux qui nous ont offensés ⁵. »

Certes, la chose est difficile à notre nature mauvaise. « Maître, demande Pierre, en entendant le Sauveur parler de la sorte, combien de fois faudra-t-il pardonner ainsi à mon frère? Est-ce jusqu'à sept fois? » Et Jésus de répondre : « Je ne te dis pas : jusqu'à sept fois, mais : jusqu'à soixante-dix fois sept fois ⁶ », c'est-à-dire toujours.

Pour mieux graver cette leçon, le Sauveur développe la parabole des deux serviteurs, dont l'un se

1. MATTH., V, 23-24.

2. MATTH., XVIII, 15-17; cf. LUC, XVII, 3-4.

3. MATTH., VII, 14-15.

4. MATTH., V, 7.

5. MATTH., VI, 12; LUC, XI, 4.

6. MATTH., XVIII, 21-22; cf. LUC, XVII, 3-4.

montre créancier impitoyable à l'égard de l'autre, et se voit traiter ensuite de la même façon par le maître, dont il est, de son côté, débiteur. « Ainsi, dit Jésus, en agira à votre égard mon Père céleste, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond du cœur¹. »

Ce n'est pas seulement le prochain en général, ce sont nos ennemis eux-mêmes qui ont droit à notre bienveillance. Vous avez appris des pharisiens qu'il fallait haïr ses ennemis, dit Jésus. « Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, » « faites du bien à ceux qui vous haïssent, » « et priez pour ceux qui vous persécutent². » Pourquoi une façon d'agir si surprenante ? C'est, dit le Sauveur, afin d'imiter la conduite du Père céleste et de participer à sa miséricorde. Alors, en effet, « vous serez les fils de votre Père céleste, lequel fait luire son soleil sur les bons et les mauvais, et descendre sa pluie sur les justes et les injustes. » En étant ainsi miséricordieux, « vous serez parfaits, comme votre Père céleste est parfait³ ».

Bornée à ces premières manifestations, la charité chrétienne paraîtrait encore trop négative : Jésus demande qu'elle s'exerce, d'une façon plus positive, par le secours à ceux qui sont dans le besoin.

Il condamne le mauvais riche, qui gaspille sa fortune en habits somptueux et en festins journaliers, tandis que le pauvre Lazare, couvert de plaies, gît à sa porte et se voit refuser les miettes mêmes tom-

1. MATTH., XVIII, 23-35.

2. MATTH., V, 43-44 = LUC, VI, 27 ss.

3. MATTH., V, 8 =4 LUC, VI, 36.

bées de sa table¹. Par contre, l'aumône reçoit de lui les plus magnifiques promesses. C'est une fortune que le bon riche place en réserve dans le ciel et qui lui reviendra au jour de la dernière rétribution². Mais c'est à la condition qu'elle soit faite purement sous le regard de Dieu et pour Dieu³.

L'aumône d'argent n'est d'ailleurs pas la seule. Il y a encore celle des bons offices et des multiples œuvres de charité. Lorsque Jésus décrira le jugement dernier et parlera de la sentence favorable prononcée sur les justes, il mentionnera qu'ils seront récompensés tout particulièrement pour avoir nourri ceux qui avaient faim, abreuvé ceux qui avaient soif, recueilli ceux qui étaient sans toit, habillé ceux qui étaient nus, soigné ceux qui étaient malades, visité ceux qui étaient prisonniers⁴. Et le Sauveur en donnera cette raison, qui relève au plus haut point la charité chrétienne : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait pour l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait⁵. »

Comment le Maître entend pratiquement l'office de la charité, on le voit d'une façon frappante dans la parabole de ce bon Samaritain, qui, rencontrant un voyageur dépouillé et laissé à moitié mort par des brigands, se garde de passer outre comme les autres, mais descend de cheval, lave et bande les plaies du blessé, le hisse sur sa monture et le con-

1. LUC, XVI, 19-31.

2. LUC, XII, 33; XVI, 9.

3. MATTH., VI, 3; LUC, XIV, 13. Cf. MARC, XII, 43 = LUC, XXI 1-4.

4. MATTH., XXV, 35-40.

5. MATTH., XXV, 40.

duit à une hôtellerie, où il s'occupe encore de le faire soigner, même à ses propres frais¹.

A côté des malheureux à secourir, Jésus signale les faibles à recueillir et à protéger. Parmi eux, il mentionne tout spécialement les enfants. Non content de les accueillir lui-même avec bonté, de les laisser approcher librement de lui, de les presser sur son sein et de les bénir, il invite ses disciples à imiter son exemple, en témoignant à ces petits une prédilection, faite de condescendance et de bonté de cœur, qui est bien la fleur la plus délicate de la charité. « Quiconque reçoit un de ces enfants en mon nom, me reçoit; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, c'est celui qui m'a envoyé². »

Mais, s'il faut ainsi s'occuper du prochain dans ses nécessités temporelles, il ne faut pas avoir moins d'égard à ses intérêts spirituels.

A ce point de vue, la charité a encore un aspect négatif, qui consiste surtout à éviter d'entraîner le prochain au mal par le scandale. « Malheur au monde à cause des scandales! dit Jésus. Il est nécessaire sans doute que viennent les scandales; néanmoins malheur à l'homme par qui le scandale vient³. » « Quiconque aura scandalisé l'un de ces petits qui croient en moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui pende une meule d'âne au cou, et qu'on le descende au fond de la mer⁴. » « Voyez à ne mépriser aucun de ces petits; car, je vous le dis,

1. LUC, x, 25-37.

2. MARC, ix, 36 = MATTH., xviii, 5 = LUC, ix, 48.

3. MATTH., xviii, 7.

4. MARC, ix, 42 = MATTH., xviii, 6.

leurs anges dans les cieux contemplent incessamment la face de mon Père qui est dans les cieux... C'est la volonté de votre Père céleste qu'aucun de ces petits ne périsse ¹. »

Sous son jour positif, la charité spirituelle consistera à porter le prochain au bien par le bon exemple. Autant Jésus prévient ses disciples contre la recherche orgueilleuse de l'estime des hommes, autant il leur recommande de ne point dissimuler par modestie mal entendue leurs bonnes œuvres, mais de les montrer, au contraire, au grand jour, dans l'intention droite d'édifier le prochain. « Vous êtes la lumière du monde », dit-il aux siens. Vous devez être comme « la cité bâtie sur la montagne et qui se fait voir à tous les regards ». « On n'allume pas le flambeau pour le placer sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ². »

Les plus grands philosophes ont admiré cette doctrine de la charité donnée par Jésus à ses disciples. Rien n'a été trouvé qui la dépasse, ou même lui soit comparable. Nulle part elle n'a été exprimée en termes plus simples ni plus frappants. Jamais surtout il n'a été ouï d'accent aussi persuasif, aussi entraînant, pour la faire accepter, aimer et mettre en pratique ³.

1. MATTH., XVIII, 10, 14.

2. MATTH., V, 14-16.

3. A consulter : L. GARRIGUET, *La valeur sociale de l'Evangile*, 1910.

Sans doute, l'amour du prochain a sa racine dans la nature humaine, il s'harmonise avec les tendances les plus élevées de notre être; mais il est aussi en conflit avec nos instincts d'égoïsme et d'amour-propre les plus invétérés. C'est le mérite de Jésus d'avoir formulé le devoir de la charité dans sa perfection la plus haute et de l'avoir muni de ses motifs les plus nobles et les plus convaincants.

Aussi tout ce que le passé chrétien a connu d'actes de dévouement, d'abnégation, de sacrifice héroïque, toutes ces œuvres magnifiques, entreprises pour le soulagement des pauvres, des malades et des abandonnés, sont le fruit de la charité inspirée par le Christ.

Aujourd'hui encore, on n'a rien trouvé pour la remplacer. On a prétendu créer des œuvres de philanthropie laïque : on n'a fait que copier les œuvres séculaires de la charité chrétienne, et ces entreprises n'ont réussi qu'à proportion de l'esprit chrétien retenu malgré tout de l'Évangile.

Dans la doctrine évangélique, le service de l'humanité le mieux ordonné et le plus fécond complète donc le culte de la divinité le plus élevé et le plus pur. Restreint au culte de la divinité, l'enseignement de Jésus eût pu paraître d'un idéaliste, cantonné dans les régions suprasensibles de la mystique, sans regard sur la vie réelle. Restreint au service de l'humanité, il aurait été suspect de manquer de base religieuse, ou simplement philosophique. C'est merveille de voir comment dans l'Évangile les deux cultes s'allient et se compénètrent. Dieu reste infiniment grand : à lui le culte souverain, la religion parfaite et incommunicable. Mais l'humanité n'est pas indépendante de la divinité : tous les hommes

sont frères en Dieu, leur Père commun, qui les aime également, comme ils sont frères en Jésus-Christ, qui lui aussi est homme et veut s'unir tous les hommes pour les livrer à son Père¹.

A cette hauteur de vue, l'humanité apparaît relevée éminemment, en quelque sorte divinisée. Le prochain mérite notre amour, à des titres qui procèdent de Dieu et aboutissent à Dieu. Le culte de Dieu se complète, pour ainsi dire, par le culte de l'humanité. Synthèse grandiose et féconde, qui satisfait à la fois l'esprit et le cœur, le sentiment religieux et l'intérêt social ! C'est le privilège incomparable du christianisme fondé par Jésus².

II. — *Les grands miracles*

La deuxième année du ministère public est, en même temps que l'année des grandes prédications, celle des grands miracles.

A diverses reprises, les évangélistes témoignent que, partout où devait passer le Sauveur, on apportait en foule malades et infirmes, et que l'on se pressait pour toucher au moins la frange de son manteau³. « Car il sortait de lui, disent-ils, une vertu qui guérissait tous ceux qui l'approchaient⁴. »

1. I Cor., xv, 26-28.

2. A consulter : Mgr BATIFFOL, *L'enseignement de Jésus*, 1906 ; P. SERTILLANGES, *Jésus*, 1900 ; P. PÈGUES, *Jésus-Christ dans l'Evangile* ; et les diverses *Vies de Jésus*.

3. Cf. MATTH., ix, 20. La Loi commandait aux enfants d'Israël de mettre des houppes, ou franges, avec un cordon de pourpre violette, aux coins de leurs manteaux, afin de se souvenir des commandements du Seigneur. *Nomb.*, xv, 37 ; *Deutér.*, xxii, 12. Les Juifs étaient fidèles à porter de ces franges bleues ou blanches. Les pharisiens les portaient très longues, pour mieux afficher leur observation scrupuleuse de la Loi. MATTH., xxiii, 5.

4. MARC, iii, 9 ; vi, 56 ; MATTH., iv, 24 ; xiv, 36 ; LUC, vi, 19.

Parmi les miracles racontés avec quelque détail, nous trouvons, comme précédemment, des délivrances de possédés, par exemple celle du possédé de Gérasa¹, et des guérisons de malades, telles que celles de l'hémorroïsse de Capharnaüm et du serviteur du centurion domicilié dans la même ville².

Mais nous rencontrons plusieurs miracles d'ordre nouveau. Ce sont des résurrections de morts : celle de la fille de Jaïre, chef d'une des synagogues de Capharnaüm³, et celle du fils de la veuve de Naïm⁴. Ce sont aussi des prodiges opérés sur la nature insensible : l'apaisement subit de la tempête sur le lac de Génésareth⁵, la multiplication des pains⁶; enfin, un miracle affectant en même temps les conditions physiques du corps du Sauveur, savoir sa marche sur les eaux du lac⁷.

Ces miracles nouveaux se présentent, dans les récits évangéliques, avec des garanties de vérité non moins persuasives que les miracles précédents.

Preçons le récit de la résurrection de la fille de Jaïre. Jésus arrivait de la région orientale du lac de Génésareth, où il s'était réfugié quelque temps et il descendait de la barque qui le ramenait vers Capharnaüm. Une foule nombreuse s'était rassemblée près de lui, sur le rivage, quand survient le chef

1. MARC, V = MATTH., VIII = LUC, VIII.

2. MARC, V, 25-34 = MATTH., IX, 20-22 = LUC, VIII, 43-48. MATTH., VIII, 5-13 = LUC, VII, 1-10.

3. MARC, V, 21-43 = MATTH., IX, 18-26 = LUC, VIII, 40-56.

4. LUC, VII, 11-17.

5. MARC, IV, 35-40 = MATTH., VIII, 23-27 = LUC, VIII, 22-25.

6. MARC, VI, 30-44 = MATTH., XIV, 13-21 = LUC, IX, 10-17; JEAN, VI, 1-13.

7. MARC, VI, 45-52 = MATTH., XIV, 22-33; JEAN, VI, 14-21.

d'une des synagogues de Capharnaüm, nommé Jaïre. Sitôt qu'il aperçoit Jésus :

Il se jette à ses pieds et le supplie longuement en ces termes : « Ma fille est à l'extrémité ; viens, impose la main sur elle, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Et Jésus s'en alla avec lui, et une foule nombreuse le suivait, qui le pressait de toutes parts.

Pendant qu'il s'avancait, une pauvre femme, affligée depuis douze ans d'une perte de sang et qui avait dépensé tout son avoir à consulter sans succès les médecins, approche du Sauveur sans mot dire, touche son manteau et se trouve subitement guérie. A ce moment même, les gens de la maison viennent dire à Jaïre :

« Ta fille est morte ; pourquoi importuner plus longtemps le Maître ? » Mais Jésus, ayant entendu ces mots, dit au chef de synagogue : « N'aie crainte ; crois seulement. » Et il n'admit personne à le suivre, à l'exception de Pierre, de Jacques et de Jean, frère de Jacques. Ils viennent donc à la maison du chef de synagogue, et Jésus voit un tumulte de gens qui pleurent et se lamentent. Etant entré : « Pourquoi vous tourmenter et pleurer ? leur dit-il. La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Et les gens se moquaient de lui. Mais lui, ayant fait sortir tout le monde, prend avec lui le père de la jeune fille, sa mère et les apôtres qui étaient avec lui, et il entre dans l'appartement où la jeune fille était. L'ayant prise par la main, il lui dit : « *Talitha, coumi* » ; ce qui veut dire : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi. » Et sur le champ la jeune fille se leva, et elle se mit à marcher. Car elle avait douze ans. Grande fut aussitôt la stupeur. Mais Jésus leur recommanda instamment de ne le faire

savoir à personne, et il leur dit de donner à la jeune fille à manger¹.

Aucun récit n'est moins artificiel que celui-là, ni plus capable d'inspirer confiance. Raconté par les trois premiers évangélistes, le fait est nettement localisé, aux bords du lac, à Capharnaüm. Il est étroitement relié à ceux qui l'environnent, et engagé dans la série des allées et venues du Sauveur. Bien plus, il est intimement mêlé à l'incident de l'hémorroïsse. A voir comment les deux récits se compénètrent et se soudent ensemble, on sent bien que l'on n'a pas affaire à des produits spontanés de la tradition chrétienne, encore moins à des fictions imaginaires ou à des compositions réfléchies. La simplicité et le naturel des détails confirment cette impression. Nous sommes bien en face d'un récit historique, digne de foi.

Or, peut-on douter que le fait raconté ne soit un vrai miracle? L'hypothèse d'une syncope, que brusquement l'arrivée de Jésus aurait dissipée, paraît impossible à faire, étant donnés les détails évangéliques. Il s'agit d'une jeune fille malade; la maladie est grave et l'état de la jeune fille est devenu alarmant, si bien que sa famille la juge à l'extrémité; quelque temps se passe et l'on apprend, en effet, au père que son enfant est morte; quand on arrive, les pleurs et les lamentations remplissent déjà la maison. Telle est la série des faits décrits par les évangélistes; elle ne permet pas de croire qu'il s'agisse d'une simple léthargie. La parole de Jésus: « La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort, » doit évidemment s'entendre en ce sens que la jeune

1. MARC, V, 21-43 = MATTH., IX, 18-26 = LUC, VIII, 40-56.

filles n'est pas morte sans retour, mais qu'elle va revenir miraculeusement à la vie, comme si elle s'éveillait d'un sommeil.

La mort est donc bien constatée. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la résurrection. Jésus n'a qu'un mot à dire, et la jeune fille se lève, si pleine de vie qu'elle se met aussitôt à marcher et qu'il faut lui donner à manger. Un tel prodige porte la marque évidente du surnaturel, et la discrétion dont Jésus l'entoure achève de nous donner confiance à sa réalité.

La résurrection du fils de la veuve de Naïm n'est rapportée que par saint Luc, mais dans les meilleures conditions.

Jésus se rendait à une ville appelée Naïm, accompagné de ses disciples et d'une troupe nombreuse. Comme il approchait de la porte de la ville, voici qu'on portait un mort. C'était un fils unique, et sa mère était veuve. Beaucoup de gens de la ville étaient avec elle. Le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle et lui dit : « Ne pleure pas. » Et s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Et il s'écria : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Et le mort se dressa sur son séant, et il se mit à parler. Et il le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et l'on glorifiait Dieu, en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, Dieu a visité son peuple. » Et le bruit s'en répandit dans toute la Judée et dans toute la région d'alentour¹.

La petite ville de Naïm était une localité galiléenne très obscure : si elle est mentionnée comme lieu du

1. LUC, VII, 11-17.

miracle, c'est apparemment que le souvenir d'un fait extraordinaire se rattachait, en effet, à son nom. Or, l'on a aucune raison de douter que ce fait extraordinaire ne soit précisément le miracle que l'évangéliste nous rapporte.

Le récit se présente d'ailleurs fort bien. Impossible de le réduire à une interprétation purement symbolique¹; impossible également d'y discerner un fait fondamental plus simple, qui aurait été grossi ou transformé par la légende. Au contraire, les détails si concrets et si touchants que fournit l'écrivain donnent l'impression de l'histoire, racontée avec sincérité et exactitude.

Mais, si le récit est à prendre comme historique, peut-on ne pas voir un vrai miracle dans le fait de ce jeune homme, qui est porté en terre comme mort, et qui est rendu subitement à la vie par un ordre de Jésus?

L'apaisement de la tempête est raconté par les trois premiers évangélistes. Jésus venait de faire entendre ses premières paraboles à la foule assemblée sur le bord du lac. Le soir était venu. « Traversons le lac, dit-il à ses disciples, et passons à l'autre rive. » Les disciples congédient la foule et prennent le Sauveur dans leur barque.

1. Les Pères de l'Eglise ont souvent appliqué une interprétation symbolique ou allégorique à cet épisode, comme généralement à tous les récits évangéliques. Ils ont aimé à montrer dans la veuve éplorée la figure de l'Eglise; dans son fils porté au tombeau, le pécheur. Mais, en suggérant cette interprétation, les Pères n'ont jamais entendu suspecter la vérité historique du récit. A leurs yeux, l'épisode de Naïm a réellement eu lieu, comme le raconte l'évangéliste. Seulement, il leur a paru, en même temps, significatif d'une vérité spirituelle.

Et voici qu'arriva un grand tourbillon de vent, et les vagues se jetaient dans la barque, au point que la barque était déjà remplie ; et lui était à la poupe, sur l'oreiller, qui dormait. Ils l'éveillent et lui disent : « Maître, n'as-tu point souci de ce que nous périssons ? » S'étant levé, il s'adressa avec menace au vent et dit à la mer : « Silence, tais-toi ! » Et le vent tomba, et il se fit un grand calme. Et il leur dit : « Pourquoi avez-vous ainsi peur ? N'avez-vous pas encore foi ? » Et ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient les uns aux autres : « Qui donc est-il, pour que le vent et la mer lui obéissent ? » Et ils arrivèrent de l'autre côté du lac dans la région des Gêraséniens¹.

Deux choses frappent à la lecture de ce récit : d'un côté, les détails, qui sont des plus naturels et manifestement pris sur le vif : de l'autre, la liaison établie entre l'épisode et les autres démarches de Jésus, en particulier avec l'incident du possédé de Gêrasa², reconnu comme un des plus historiques. Ce sont de bonnes garanties en faveur du fait, raconté par les trois Synoptiques. Jésus s'est réelle-

1. MARC, IV, 35-40 = MATTH., VIII, 23-27 = LUC, VIII, 22-25. — C'est là qu'a lieu ensuite la guérison d'un possédé fameux. Le texte de saint Marc et de saint Luc porte : « dans la région des Gêraséniens » ; celui de saint Matthieu : « dans la région des Gadaréniens ». On connaît une ville de Gêrasa, faisant partie de la Décapole (ci-après, p. 154, note 4), à l'extrémité orientale de la Pérée, sur les confins de l'Arabie ; et une ville de Gadara, située à 3 heures au sud du lac. Que les évangélistes aient mis dans leur texte l'un ou l'autre nom, ils n'ont pu les employer que par approximation. Ils disent : « le pays des Gêraséniens », ou « des Gadaréniens », comme ils diraient : « la région de la Décapole ». — L'endroit réel du miracle doit être tout proche du lac, sur sa rive orientale. Des auteurs ont pensé qu'il y avait là, en effet, une localité du nom de Gêrasa, qu'auraient eu directement en vue les évangélistes.

2. MARC, V, 1-20 = MATTH., VIII, 28-34 = LUC, VIII, 26-39.

ment trouvé sur le lac de Génésareth, au milieu d'une tempête; il a réellement commandé à la tempête de s'apaiser, et son ordre a été efficace.

Or, il est invraisemblable d'attribuer la succession de ces phénomènes à une cause fortuite. Dans les circonstances données, la parole du Sauveur a été suivie d'effet, parce qu'elle avait réellement efficacité pour agir. Et ce pouvoir sur les éléments déchainés n'a pu être que d'ordre miraculeux.

Ce sont des miracles non moins incontestables que la multiplication des pains et la marche sur les eaux, racontées par nos évangélistes. Prendre cinq pains et deux poissons, les distribuer à une foule affamée de cinq mille hommes, et l'en rassasier; de même, quitter les bords du lac et marcher sur ses eaux, l'espace de plusieurs kilomètres, pour rejoindre la barque des disciples, voilà, à n'en pas douter, des choses qui dépassent les forces de la nature.

Ce sont cependant des faits bien attestés.

On était à quelques jours de la Pâque. De nombreux Juifs arrivaient des villes septentrionales de la Palestine et des pays voisins, pour se grouper en caravanes à Capharnaüm et se diriger de là sur Jérusalem. La renommée de Jésus amène un grand nombre de gens auprès de lui. L'affluence est telle que ni lui, ni ses disciples ne trouvent le temps de manger. « Venez », dit-il aux siens, « à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu. » Ils montèrent donc en barque et s'en allèrent de l'autre côté du lac. Mais beaucoup de gens s'en aperçurent et, pour retrouver le Maître, n'hésitèrent pas à contourner le lac, du côté du nord, par voie de terre. Jésus vit donc cette foule nombreuse, et il en eut

pitie, car ils étaient comme des brebis sans pasteur, et il se mit à les enseigner longuement.

Comme l'heure était déjà avancée, ses disciples, s'étant approchés de lui, lui disaient : « Le lieu est désert et l'heure déjà tardive ; renvoie-les donc, afin qu'ils aillent dans les hameaux et les bourgs voisins s'acheter de quoi manger. » Mais Jésus répondant leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils lui disent : « Irons-nous donc acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger ? » Jésus leur dit : « Combien avez-vous de pains ? Allez voir. » S'en étant informés, ils disent : « Cinq, et deux poissons. » Il leur commanda de faire asseoir tout le monde, par groupes, sur le gazon vert. Et les gens s'assirent, par rangées de cent et de cinquante. Ayant pris les cinq pains et les poissons, Jésus, les yeux levés au ciel, prononça la bénédiction, rompit les pains et les donna à ses disciples pour les placer devant eux ; il partagea de même les deux poissons entre tous. Et tous mangèrent et furent rassasiés. Et l'on emporta douze corbeilles pleines des restes de pain, ainsi que des poissons. Or, ceux qui avaient mangé les pains étaient, comme nombre d'hommes, cinq mille¹.

Aussitôt après la multiplication des pains, Jésus commande à ses disciples de s'embarquer et de retourner, sans l'attendre, de l'autre côté du lac, vers Bethsaïde, pendant que lui-même congédiera la foule. Il la congédie, en effet, puis gravit une hauteur voisine du lieu du miracle, pour y prier.

La nuit étant venue, la barque se trouvait au milieu de la mer et Jésus était seul à terre. Les voyant peiner à la rame — car le vent leur était contraire — vers la quatrième

1. MARC, VI, 30-44 = MATTH., XIV, 13-21 = LUC, IX, 10-17 ;
JEAN, VI, 1-13,

veille de la nuit, il vient vers eux, marchant sur la mer; et il voulait les dépasser. Mais eux, le voyant marcher sur la mer, crurent que c'était un fantôme et se mirent à crier. Car ils le voyaient tous, et ils étaient épouvantés. Mais lui aussitôt parla avec eux et il leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point. » Et il monta auprès d'eux dans la barque, et le vent s'apaisa, et leur étonnement était au comble ¹.

Le premier de ces deux récits, la multiplication des pains, est raconté par les quatre évangélistes; le second l'est, à la fois, par saint Matthieu, saint Marc et saint Jean. Or, pour l'un et l'autre récit, le quatrième évangéliste est manifestement indépendant de ses devanciers. Sur le dialogue entre Jésus et ses disciples², sur le jeune homme porteur des pains d'orge et des poissons³, sur la tentative de la foule de le proclamer roi à la suite du miracle⁴, sur la surprise qu'elle éprouve en le retrouvant de l'autre côté du lac⁵, sur le discours que le Sauveur lui adresse en cette occasion⁶, notre auteur a des renseignements personnels. Nous avons donc affaire à des informations qui se corroborent. Et c'est une

1. MARC, VI, 45-52 = MATTH., XIV, 22-33; JEAN, VI, 14-21.

2. JEAN, VI, 5-10.

3. JEAN, VI, 9.

4. JEAN, VI, 14-15.

5. JEAN, VI, 22-25.

6. JEAN, VI, 26-60. — Tandis que les Synoptiques montrent simplement la barque « au milieu de la mer », le quatrième évangéliste précise que les disciples avaient ramé l'espace d'« à peu près vingt-cinq ou trente stades », VI, 19, environ 5 kilomètres. Le lac ayant 10 kilomètres dans sa plus grande largeur, cela équivaut bien au milieu du lac. — Notre évangéliste mentionne « la montagne » sur laquelle Jésus se retire, avant et après le miracle, VI, 3, 15. C'est également un renseignement indépendant et très exact sur le district montagneux qui borde le lac, au nord-est.

garantie sérieuse de l'historicité des événements racontés.

Ce qui accuse, d'autre part, cette historicité, c'est la manière dont les deux épisodes sont reliés l'un à l'autre et rattachés à des circonstances de temps et de lieu très précises. On est aux approches de la Pâque, et cette particularité explique l'affluence inusitée de la foule. Le miracle est localisé du côté oriental du lac, et l'on note avec soin que Jésus s'y rendit en barque avec ses disciples, tandis que la foule suivait la voie de terre. C'est même l'arrivée inopinée de cette multitude qui fournit l'occasion du prodige. Le récit décrit avec non moins de précision l'itinéraire suivi par le Sauveur à son retour sur la terre de Génésareth.

Enfin rien de plus naturel ni de plus vivant que les détails des deux scènes. La compassion de Jésus pour cette foule qui le fait songer à un troupeau sans pasteur, les réflexions des disciples sur l'impossibilité de fournir à manger à une pareille multitude, l'ordre donné de la faire asseoir sur l'herbe verdoyante, le soin que le Sauveur se réserve de congédier le peuple, pendant que les disciples s'embarquent, et l'effroi de ces derniers, quand ils le voient, au milieu de la tempête, marchant vers eux sur le lac : tout semble porter le cachet de l'histoire. Rien ne rappelle la manière des Évangiles apocryphes. Le récit n'a été ni tiré de l'imagination, ni embelli par la fantaisie, ni arrangé au gré de tendances doctrinales ou mystiques¹. Nous pouvons

1 Il existe un certain rapport entre la multiplication des pains et l'eucharistie : comme Jésus a multiplié quelques pains pour servir à la nourriture matérielle de la foule, ainsi, par la vertu de sa parole, il change le pain en son corps, pour être l'aliment

prononcer avec confiance qu'il reproduit simplement la réalité.

En résumé, les grands miracles attribués à Jésus en cette période de son ministère, résurrections de morts et prodiges opérés sur la nature, sont aussi bien garantis, comme faits réels de l'histoire, qu'ils sont évidemment des œuvres surnaturelles et des miracles proprement dits.

III. — *Les déclarations de Jésus sur sa personne*

Ces miracles éclatants, joints aux enseignements si relevés qu'ils appuyaient, étaient bien faits pour renforcer l'opinion extraordinaire que Jésus avait commencé à donner de sa personne.

Sans doute, ce n'était point là précisément ce qu'attendaient les Juifs. Ils attendaient un Messie politique et guerrier, qui inaugurerait le royaume de Dieu sous la forme d'un royaume de David restauré, agrandi et à jamais prospère. Jésus savait ces grossières espérances, et c'est pour ne point les encourager qu'il évita dès l'abord de se déclarer le

spirituel de ses fidèles. On peut de même trouver une analogie entre l'acte du Sauveur, bénissant et rompant les pains miraculeux, et la façon dont il procède également à la dernière Cène. Mais il suffit de comparer attentivement les relations du miracle et celles de la Cène eucharistique pour se rendre compte que le second épisode n'a pas inspiré, ni même véritablement influencé le récit du premier. L'analogie observée entre les deux épisodes, au point de vue des gestes du Christ bénissant, tient surtout aux habitudes communes aux repas religieux chez les Juifs. Que, d'autre part, Jésus, en multipliant les pains, ait pensé au prodige de l'eucharistie, dont le premier était, en quelque sorte, l'annonce et la figure, on peut sans doute le conclure de son discours suivant sur le pain de vie, JEAN, VI, 25-59; mais il n'y a pas là de quoi surprendre, et il n'y a rien qui nuise à la réalité du premier miracle. Voy. LEVIN, *La valeur historique du quatrième Evangile*, 1910, t. I, p. 7-48.

Messie. La mission dont il avait conscience était purement spirituelle; le royaume qu'il venait établir était d'ordre uniquement religieux. Il ne fallait pas compromettre le succès de son œuvre, en surexcitant mal à propos les ambitions nationales.

Ce qui se passa après la multiplication des pains montre à quels excès pouvaient conduire les préjugés populaires. Saisie par la grandeur du miracle, la foule a l'idée qu'elle est en présence du Messie attendu. Aussitôt elle s'apprête à se saisir de Jésus et à l'entraîner de vive force à Jérusalem, pour le proclamer roi à la face des Romains¹. Et les traits ne manquent pas qui accusent une préoccupation semblable chez les disciples mêmes².

Avec des esprits ainsi disposés, une manifestation messianique immédiate eût été intempestive et imprudente. Avant de s'avouer ouvertement le Christ, il fallait d'abord opérer une transformation dans les idées de son entourage, convaincre ses disciples de ce qu'il était, plutôt par ses œuvres et par des déclarations suggestives, que par une proclamation ouverte et décidée.

Ces déclarations suggestives, insinuant peu à peu ce que les œuvres démontrent, abondent en cette deuxième année du ministère.

Jésus, si humble, si ami de l'obscurité, si sévère pour l'orgueil des pharisiens, si attentif à repousser les honneurs des Juifs, donne néanmoins de sa personne une idée des plus hautes. Il déclare, en termes mystérieux, qu'il l'emporte sur ce qu'il y a

1. JEAN, VI, 14-15.

2. MARC, VIII, 32-33 = MATTH., XVI, 22-23; XVIII, 1; MARC, X, 35-37 = MATTH., XX, 20-21; LUC, XXII, 24; XXIV, 21; Act., I, 6.

eu de plus grand dans le passé d'Israël. Il est plus que Jonas, plus que Salomon¹. Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes, n'était que son précurseur : il le dépasse de toute la distance qui sépare un simple héraut du prince auquel il prépare les voies².

En fait, Jésus s'arroge des pouvoirs qui l'établissent incontestablement au-dessus des hommes et paraissent comme une participation aux pouvoirs mêmes de Dieu.

Les docteurs de son temps sentaient le besoin d'appuyer leurs dires sur l'autorité d'un maître antique et réputé : Jésus, lui, parle en son nom propre et n'invoque d'autre autorité que lui-même³. Il prend à l'égard de la Loi une attitude inouïe. Il se met en quelque sorte de pair avec le divin Législateur du Sinaï et, de son propre chef, il interprète, il précise, il perfectionne les commandements traditionnels. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens... Et moi je vous dis⁴... »

Le sabbat était pour les Juifs un jour sacré. La tradition pharisaïque avait, par des règles minutieuses, pourvu à sa scrupuleuse observation. Or, Jésus se plaît à agir en maître vis-à-vis du sabbat. Ce jour-là, il guérit des malades et ordonne au paralytique d'emporter son grabat⁵. Ce jour-là, il laisse ses disciples froisser les épis pour en manger le grain⁶. Les pharisiens le lui reprochent. Il leur

1. MATTH., XII, 41, 42 = LUC, XI, 31, 32.

2. MATTH., VI, 9-11 = LUC, VII, 26-28.

3. MARC, I, 22; MATTH., VII, 29; LUC, IV, 32.

4. MATTH., V, 22, 28, 32, 34, 39, 44.

5. MARC, III, 1-6 = MATTH., XII, 9-14 = LUC, VI, 6-11; JEAN, V, 9. Cf. LUC, XIII, 10-17; XIV, 1-6; JEAN, IX, 1-14.

6. MARC, II, 23 = MATTH., XII, 1 = LUC, VI, 1. Ci-dessus, p. 97.

cite l'exemple de la Loi ancienne. Est-ce que les prêtres, de service au temple, ne sont pas autorisés à violer le sabbat ? Or, dit-il en termes qui donnent à réfléchir, « il y a ici plus que le temple¹ ». Et il ajoute, en se désignant lui-même : « Le Fils de l'homme est le maître, même du sabbat². »

Une prétention plus extraordinaire encore est celle de remettre les péchés. Jésus l'a émise une première fois, lors de la guérison du paralytique de Capharnaüm ; et il ne s'est pas contenté de l'émettre, il l'a justifiée en guérissant subitement le malade³. Une scène semblable se passe chez Simon le pharisien. Dans la salle du festin entre une pécheresse, qui arrose de ses larmes et oint de parfums les pieds de Jésus. Et le pharisien de penser en lui-même : « Si cet homme-là était un prophète, il connaîtrait cette femme qui le touche et saurait que c'est une pécheresse. » Jésus devine sa pensée, et, pour toute réponse, déclare à la femme que ses péchés lui sont remis⁴. C'est du même coup affirmer son droit de remettre les péchés, et le prouver, en montrant que le secret de cette conscience coupable ne lui a pas échappé.

Jésus revendique une autorité pareille lorsque, envoyant ses apôtres prêcher l'Evangile à travers la Judée, il leur confère « le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons ». Et ici encore sa prétention est justifiée. Les apôtres s'en allèrent, disent les évangélistes, « et ils chassaient beau-

1. MATTH., XII 5-6.

2. MARC, II, 28 = MATTH., XII, 8 = LUC, VI, 5.

3. MARC, II, 1-12 = MATTH., IX, 1-8 = LUC, V, 17-26. Ci-dessus, p. 85.

4. LUC, VII, 36-50.

coup de démons, et, faisant des onctions d'huile aux malades, ils les guérissaient en grand nombre¹ ».

En s'attribuant une dignité si relevée et des pouvoirs si exorbitants, Jésus se présentait avant tout comme un homme de Dieu incomparable, investi en quelque sorte de la puissance de Dieu et participant de ses privilèges. Il fait plus encore. Il insinue l'idée que sa filiation divine comporte une véritable égalité de nature avec Dieu. « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père, déclare-t-il un jour devant ses disciples. Et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils veut bien le révéler². »

Jésus se déclare donc, comme Fils de Dieu, infiniment distant du reste des hommes et inaccessible aux investigations de l'esprit créé. D'autre part, il se rapproche étroitement de Dieu, jusqu'à établir entre lui, Fils de Dieu, et son Père, une sorte de compénétration intellectuelle réciproque, qui semble accuser une parité de nature et une vraie égalité. Si extraordinaire est la personne de ce Fils de Dieu, si inconcevable est sa qualité essentielle de Fils par rapport au Père, que le Père seul connaît le Fils; seul il sait tout ce qu'est le Fils comme son Fils; l'homme n'en peut rien connaître que par une révélation du Père lui-même³. Et réciproquement, telle est la transcendance de la paternité de Dieu

1. MARC, VI, 7, 13 = MATTH., x, 1, 8 = LUC, IX, 1-2, 6; x, 9, 17; cf. MARC, IX, 37-38; XVI, 17.

2. MATTH., XI, 25-27 = LUC, x, 21-22.

3. Cf. le parallélisme du verset suivant, et MATTH., XVI, 17; I Cor., II, 10.

vis-à-vis de son Fils, que le Fils seul connaît le Père, seul il sait tout ce qu'est le Père comme son Père; de ce mystère encore l'homme ne peut rien savoir que par une révélation directe du Fils.

Impossible de faire ressortir plus sensiblement le caractère unique et surnaturel de sa filiation divine.

*
* *

Cependant le Sauveur ne laisse pas de manifester, d'une façon plus directe, sa qualité proprement dite de Messie.

Satan, lors de la tentation au désert, s'était vanté d'être le maître du monde¹. Or, voici que Jésus chasse victorieusement les démons. Il tend donc à déposséder Satan de son empire. Et, en effet, à plus d'une reprise, les démons, expulsés des possédés, lui reprochent d'être venu pour les tourmenter et les perdre². Mais, observe Jésus parlant aux pharisiens, si Satan est ainsi chassé de son royaume, « c'est donc l'avènement du royaume de Dieu³ ». Si la royauté de Satan s'effondre, c'est que le royaume de Dieu s'élève. Or, qui est celui qui, sur les ruines du royaume de Satan, établit ainsi le royaume de Dieu, sinon le chef attendu de ce royaume, c'est-à-dire le Messie⁴?

Jésus fait une déclaration non moins suggestive aux disciples que Jean-Baptiste lui envoie de sa

1. MATTH., IV, 8-9 = LUC, IV, 5-6. Ci-dessus, p. 69.

2. MARC, I, 24 = LUC, IV, 34; MARC, V, 7 = MATTH., VIII, 27 = LUC, VIII, 28.

3. MARC, III, 23-27 = MATTH., XII, 28 = LUC, XI, 20. Cf. ci-dessus, p. 106.

4. Cf. LUC, X, 18.

prison¹. « Es-tu celui qui doit venir, lui demandent les envoyés, ou est-ce un autre que nous attendons²? » Sans répondre d'une façon expresse qu'il est ce Messie attendu, Jésus le laisse clairement entendre : « Allez, dit-il, et rapportez à Jean ce que vous avez vu et ouï : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres³. » Ce sont précisément les œuvres qu'Isaïe paraissait avoir données comme caractéristiques de l'avènement messianique⁴.

Jésus complète sa déclaration, en s'adressant à la foule, après le départ des envoyés. Jean-Baptiste, fait-il entendre, l'emporte sur les plus grands prophètes, il est le plus grand de tous les fils des hommes. Pourquoi? parce qu'il est le précurseur du Messie. « Il est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon messenger devant toi, pour te préparer le chemin⁵. »

1. Jean-Baptiste fut incarcéré par ordre du tétrarque de Galilée, Hérode Antipas, à qui il reprochait ouvertement d'avoir épousé la femme de son frère Philippe, du vivant de celui-ci. MARC, I, 14; VI, 17-29 = MATTH., IV, 12; XIV, 3-12 = LUC, III, 19-20. L'historien Josèphe, *Ant.*, XVIII, v, 2, rapporte qu'il fut enfermé dans la forteresse de Machéro, à l'est de la mer Morte, sur les confins du désert d'Arabie.

2. MATTH., XI, 2-3 = LUC, VII, 18-20. — Le message confié par Jean-Baptiste à ses disciples n'atteste pas nécessairement de sa part un doute sur la messianité réelle de Jésus, ni même une hésitation causée par l'humilité de sa vie : les deux Synoptiques spécifient qu'il fut occasionné par la renommée même des miracles du Sauveur. On peut fort bien penser que le Précurseur a voulu donner au Maître l'occasion de se manifester, d'une manière décisive, en présence de ses disciples, afin d'établir leur foi : Jésus, en effet, opère divers miracles sous leurs yeux, en appui à la réponse qu'il leur donne. LUC, VII, 21.

3. MATTH., XI, 2-6 = LUC, VII, 18-23.

4. IS., XXXV, 5; LXI, 1.

5. MATTH., XI, 10, 14 = LUC, VII, 27; XVI, 16; cf. MARC, IX, 12 = MATTH., XVII, 12-13.

Mais Jean a été en réalité précurseur de Jésus : n'est-ce pas insinuer que le Messie est Jésus lui-même ?

Enfin, Jésus paraît encore déclarer équivalement sa qualité de Messie, en prenant soin de se désigner habituellement par le titre de *Fils de l'homme*. Ce nom de « fils de l'homme », dans les langues hébraïque et araméenne, signifie directement « l'homme¹ ». Mais ce titre avait été mis par Daniel en relation spéciale avec l'idée du Messie. Dans la magnifique vision décrite par le prophète, un personnage « semblable à un fils de l'homme » vient sur les nuées du ciel, escorté des anges, auprès du trône de Dieu, pour recevoir l'investiture d'une royauté universelle et sans fin². La tradition avait vu dans ce royaume le royaume messianique, et dans ce Fils de l'homme le Messie. L'habitude que Jésus avait de se désigner de la sorte devait donc contribuer à faire poser la question de sa messianité. Le titre avait le double avantage de se rattacher directement aux espérances messianiques, mais aussi d'être d'abord très humble et plutôt mystérieux. Il stimulerait doucement le travail que le Maître voulait accomplir dans les esprits, sans risquer, autant que le titre courant de Messie, de surexciter prématurément l'enthousiasme populaire³.

1. Dans les passages poétiques, le mot paraît amené par les exigences du parallélisme, comme correspondant du mot « homme » et son équivalent. *Nomb.*, xxiii, 19; *JOB*, xvi, 22; xxv, 6; *Ps.* viii, 5; cxlvi, 3; *Is.*, li, 12; lvi, 2; *Eccli.*, xvii, 29, etc. En dehors de tout parallélisme, il est aussi employé comme synonyme de « homme » dans Ezéchiél, autour de 80 fois; dans Daniel, viii, 17.

2 *DAN.*, vii, 13-14.

3. Cf. *JEAN*, i, 51; iii, 13, 14; v, 27; vi, 27, 54, 62; viii, 28; ix, 35; xii, 23, 34. — La déclaration messianique plus expresse, faite à la Samaritaine, *JEAN*, iv, 26, déclaration d'ailleurs amenée

En toutes ces déclarations¹, Jésus a soin de faire surtout ressortir le vrai caractère de la messianité qui est la sienne. Aucune idée de royauté terrestre, aucune entrevue de prospérité matérielle, aucune espérance de gloire ni de bien-être temporel. Sa mission est d'ordre exclusivement moral, son rôle de Messie sera, comme le royaume lui-même, uniquement religieux. Voilà la grande leçon que donne le Sauveur. Il insinue qu'il est le Messie, mais il indique clairement qu'il le sera autrement qu'on ne pense. Par-dessus tout, il se déclare l'envoyé de Dieu et montre qu'il participe de la manière la plus étroite aux privilèges et aux pouvoirs de Dieu².

IV. — *L'action de Jésus sur la foule*

On comprend que les discours et les œuvres extraordinaires de Jésus aient accentué grandement

d'une façon fort délicate et très habile, constitue un cas isolé et tout à fait particulier, qui n'ôte rien à la réserve générale dont le Sauveur fait preuve à l'égard de la foule. A Nicodème, III, 13-14, à l'aveugle-né, IX, 35, Jésus parle seulement du Fils de l'homme, non expressément du Messie. Et ce sont également des entretiens privés et extraordinaires.

1. Ce qui en montre bien l'historicité, c'est la netteté de la foi messianique dont Pierre fera profession, au début même de la troisième année de ministère, à Césarée (ci-après, p. 155). La croyance messianique ne put s'établir fermement dans l'esprit des apôtres qu'après un rude combat entre l'assurance discrète que le Maître donnait de sa mission et le contraste qu'offrait sa conduite avec l'idéal populaire du roi Messie. Mais précisément, si forts étaient les préjugés des disciples, attestés à chaque page des Évangiles, que leur conviction ferme à Césarée ne se comprend pas sans une manifestation antérieure, assez prolongée et assez significative pour être devenue, malgré son caractère réservé et malgré l'opiniâtreté des préjugés à combattre, pleinement démonstrative.

2. A consulter : V. ROSE, *Études sur les Évangiles*, 2^e éd., 1902; P. BATIFFOL, *L'enseignement de Jésus*, 7^e éd., 1910; M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, 4^e éd., 1910.

le renom qui déjà s'est attaché à sa personne. En cette deuxième année, on voit sa réputation se répandre, non seulement à travers la Galilée et la Judée, mais encore dans les régions avoisinantes : l'Idumée au sud, la Pérée à l'est, la Décapole et la Syrie au nord-est, la Phénicie au nord¹.

Dans telle circonstance, sur les bords du lac, l'empressement de la foule oblige le Sauveur à se réfugier dans une barque pour échapper à son étreinte². Une autre fois, à Capharnaüm, le flot populaire envahit la maison où il réside et l'empêche, lui et les siens, de prendre leur repas³. L'affluence de la foule apparaît tout particulièrement lorsque Jésus s'en va ressusciter la fille de Jaïre et qu'en route il se sent touché par la pauvre femme, affligée d'une perte de sang⁴.

Elle est encore plus remarquable, aux approches de la Pâque, quand, de l'autre côté du lac, il opère, en faveur de cinq mille hommes, la multiplication des pains⁵. De retour à la rive occidentale, Jésus parcourt la plaine de Génésareth : partout où il passe, dans les villes et les moindres bourgades, on se presse autour de lui ; on lui apporte les malades sur les places publiques ; on lui demande en grâce de leur laisser toucher, comme a fait l'hémorroïsse⁶, au moins le bord de son manteau⁷.

Quelle idée la foule se faisait-elle de Jésus ?

Les déclarations du Sauveur étaient encore trop

1. MARC, III, 7 ; MATTH., IV, 24 ; LUC, VI, 17.

2. MARC, III, 9.

3. MARC, III, 20.

4. MARC, V, 31 = LUC, VIII, 45. Ci-dessus, p. 128.

5. MARC, VI, 30-44 = MATTH., XIV, 13-21 = LUC, IX, 10-17 ; JEAN, VI, 1-13. Ci-dessus, p. 133.

6. MARC, V, 27 = MATTH., IX, 20 = LUC, VIII, 44.

7. MARC, VI, 53-56 = MATTH., XIV, 34-36.

mystérieuses, les humbles conditions de son ministère formaient un contraste trop marqué avec l'idéal de grandeur rêvé pour le Roi Messie, pour qu'on ait pu, d'une façon un peu assurée, voir en lui le Messie promis. On le regardait généralement comme un grand prophète, suscité par Dieu à l'exemple des prophètes illustres de l'ancienne Loi.

C'est ainsi qu'après la résurrection opérée à Naïm, la foule, frappée d'une crainte religieuse, se met à glorifier Dieu, en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous ; Dieu est intervenu en faveur de son peuple ¹. » Une opinion analogue régnait à Tibériade, à la cour du tétrarque Hérode Antipas, meurtrier de Jean-Baptiste. En apprenant les merveilles accomplies par Jésus, le prince, que hantaient ses remords, crut qu'il s'agissait de Jean-Baptiste ressuscité. Mais les autres disaient : « C'est plutôt un prophète, comme l'un des prophètes. » D'autres se risquaient à avancer : « Ce doit être Elie », celui que la tradition annonçait comme le précurseur du Messie ².

Cependant, en plusieurs circonstances déjà, le saisissement de la foule est tel que, malgré les contradictions, en quelque sorte irréductibles, qui existent entre l'humilité de la personne de Jésus et la gloire attendue du Christ, on se demande si l'extraordinaire thaumaturge n'est pas le Messie. « N'est-ce pas là le Fils de David ? » s'écrient les témoins de la guérison du possédé aveugle et muet ³.

1. LUC, VII, 16. Ci-dessus, p. 130.

2. MARC, VI, 5 = MATTH., XIV, 1-2 = LUC, IX, 7-9. Cf. MARC, VIII, 15, 28 ; MATTH., XVI, 14 ; LUC, IX, 19. — Sur Elie, précurseur du Messie, voir MAL., IV, 5 ; MARC, IX, 10 = MATTH., XVII, 10 ; JEAN, I, 21. Cf. MARC, XV, 35 = MATTH., XXVII, 47, 49.

3. MATTH., XII, 23.

Malheureusement les pharisiens sont là pour arrêter cette manifestation d'une foi naissante. Ils n'ont point désarmé, en effet, et l'opposition qu'ils ont montrée dès le début contre Jésus de Nazareth n'a fait que s'accroître. Nous l'avons constatée dans l'incident des épis froissés : n'ont-ils pas reproché au Sauveur de laisser violer le sabbat par ses disciples¹? Elle s'est montrée encore lors de la guérison de l'homme à la main desséchée : outrés de voir cette guérison opérée un jour de sabbat, les pharisiens complotent avec les Hérodiens² sur les moyens de perdre le Sauveur³.

On comprend leur dépit, quand ils entendent exprimer l'idée que Jésus pourrait bien être le Fils de David, c'est-à-dire le Messie. Ils se hâtent de persuader à la foule que ce faiseur de miracles, violeur du sabbat, n'est qu'un suppôt de Satan⁴.

Néanmoins, après la multiplication des pains, si forte encore est l'impression de la multitude, qu'elle s'écrie en parlant de Jésus : « Il est vraiment le Prophète, celui qui doit venir en ce monde », c'est-à-dire le Messie. Et comme, dans l'idée du peuple, le Messie doit restaurer le trône de David, on s'apprête à l'entraîner à Jérusalem pour le faire roi. Mais Jésus, sachant leur dessein, s'enfuit seul dans la montagne⁵.

1. MARC, II, 24 = MATTH., XII, 2 = LUC, VI, 2. Ci-dessus, p. 139.

2. Partisans des Hérodes, favorables à la domination de cette famille sur la Palestine.

3. MARC, III, 6 = MATTH., XII, 14 = LUC, VI, 7, 11.

4. MATTH., XII, 24.

5. JEAN, VI, 14-15. Ci-dessus, p. 135. — L'incident raconté par saint Jean ne nuit en rien à l'opposition qui se manifeste, dans les Synoptiques, entre la conviction messianique des apôtres, près de Césarée (ci-après, p. 155), et les opinions divergentes de la foule. Il

V. — *Le collège apostolique*

C'est pendant cette deuxième année que se constitue le collège apostolique.

Depuis longtemps, Jésus avait un certain nombre de disciples assidus à son école. Nous avons vu ces disciples le suivre à travers champs, lors de l'incident des épis froissés¹. Ils l'accompagnent aux bords du lac de Génésareth². Ils assistent au discours des Béatitudes et paraissent former comme son cercle plus intime, sur le monticule que le Maître a gravi, la foule se tenant à quelque distance, à leurs pieds³.

Mais, dans cette troupe, Jésus veut se faire un choix plus spécial. Il se retire sur une hauteur, pour passer la nuit en prière. Le jour venu, il con-

est à remarquer, en effet, que cette manifestation de foi populaire se produit dans une circonstance très spéciale, à la suite d'un miracle extraordinaire. D'autre part, la fuite du Sauveur, se déroulant aux tentatives faites pour le proclamer roi, puis les déclarations si déconcertantes de son discours sur le pain de vie (JEAN, VI, 22-67), durent mortifier grandement l'enthousiasme du premier moment et empêcher cette impression si vive de devenir, au sein de la multitude, une croyance durable. L'épisode johannique confirme seulement un fait, qui apparaît d'ailleurs assez clairement dans les premiers Evangiles, savoir que la foule, après quelque révélation plus expressive ou quelque prodige plus éclatant, était toute prête à crier au Messie, sauf à changer aussitôt de sentiment, quand de nouvelles réalités venaient heurter de front ses préjugés.

1. MARG, II, 23 = MATH., XII, 1 = LUC, VI, 1. Ci-dessus, p. 97.

2. MARG, III, 7.

3. MATH., V, 1 = LUC, VI, 17, 20. — Avec les disciples, saint LUC, VIII, 1-3, mentionne, comme accompagnant Jésus dans ses courses galiléennes et pourvoyant aux besoins de la petite communauté, plusieurs femmes, guéries par le Sauveur ou délivrées par lui d'esprits mauvais. Ce sont, en particulier : Marie de Magdala, ou Madeleine; Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode Antipas; Suzanne, et plusieurs autres, restées anonymes. Nous retrouverons les deux premières au sépulcre. LUC, XXIV, 10.

voque ses disciples et, de son propre chef, s'en choisit douze, par égard sans doute au nombre des tribus d'Israël. Et il les appelle ses « apôtres », c'est-à-dire ses envoyés, parce qu'il veut les envoyer en tous lieux prêcher comme lui l'Evangile¹.

Parmi eux nous trouvons les cinq disciples de la première année : Pierre et André son frère, Jacques et Jean, fils de Zébédée, et Matthieu, auxquels il faut joindre Philippe et Barthélemy². Les autres sont : Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Jude son frère, appelé encore Thaddée, Simon le Canaïte ou le Zélote, enfin Judas de Kérioth, celui qui le trahira. Désormais les douze formeront le cercle intime du Maître et l'accompagneront partout.

Jésus ne tarde pas à leur donner une première mission. Il les envoie deux à deux prêcher l'arrivée du royaume de Dieu, non pas encore aux Gentils, ni aux Samaritains, mais seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël³. En même temps, il leur donne le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Les apôtres s'en vont, en effet, prêcher la pénitence comme préparation au royaume, et ils chassent les démons, et ils guérissent de nombreux malades en leur faisant des onctions d'huile. Puis ils reviennent vers le Maître, et lui racontent en détail leur mission. C'est alors que le Sauveur les emmène prendre un peu de repos de l'autre côté du lac⁴.

1. MARC, III, 13-14 = MATTH., x, 2-4 = LUC, vi, 12-13. Cf. *Act.*, i, 13.

2. Voir ci-dessus, p. 89, note 1.

3. MATTH., x, 5. Cette recommandation à ses disciples ne se comprend bien que si l'on y voit une allusion à une mission ultérieure, plus étendue, où n'existera plus la même restriction. Cf. MATTH., xv, 24; MARC, vii, 27. Ci-après, p. 239.

4. MARC, vi, 12-13, 30 = MATTH., xiv, 13 = LUC, ix, 10. Ci-dessus, p. 133.

L'idée que les apôtres se font de leur Maître est un peu semblable à celle que la foule a conçue à son sujet. Ils paraissent subjugués par l'ascendant intellectuel et moral du Sauveur. Ses miracles les saisissent d'une crainte mystérieuse. Ils sentent qu'il y a en lui quelque chose d'extraordinaire et de surhumain.

Lorsque, terrifiés par la tempête qui menace de couler leur barque, ils voient soudain l'ouragan apaisé à son commandement, ils sont remplis d'un religieux effroi et se disent les uns aux autres : « Qui est-il donc pour se faire ainsi obéir du vent et de la mer¹? » C'est un saisissement semblable lorsque, se trouvant embarqués au milieu du lac, ils le voient au milieu de la nuit venir à eux en marchant sur les eaux. Saint Matthieu mentionne que tous tombèrent à ses pieds, en s'écriant : « Vous êtes vraiment fils de Dieu². »

Sans doute n'ont-ils encore qu'une idée générale et bien vague du rapport personnel qui unit leur Maître avec la divinité. Il n'en est pas moins vrai qu'à cet égard leurs vues dépassent notablement celles du vulgaire. Bien plus encore que la foule, ils inclinent à voir, dans l'homme de Dieu extraordinaire et le thaumaturge incomparable, le Messie attendu. Pour s'exprimer nettement à ce sujet, leur foi n'attend qu'une occasion³.

1. MARG, IV, 40 = MATTH., VIII, 27 = LUC, VIII, 25. Ci-dessus, p. 132.

2. MATTH., XIV, 33. Ci-dessus, p. 135.

3. Il est remarquable que, dans le quatrième Evangile, comme dans les trois premiers, Jésus ne déclare jamais ouvertement sa qualité de Christ à ses disciples, mais se contente de la leur montrer indirectement. — La foi messianique des disciples, en saint Jean, est elle-même semblable à celle que suppose la tradition synoptique. Sans doute, dès leur première entrevue avec le

CHAPITRE III

LA TROISIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE

(De la Pâque de l'an 29 aux approches de la Pâque de l'an 30¹)

Jésus déclare expressément sa messianité à ses apôtres.

— Il leur annonce sa passion prochaine et le retard du royaume. — Il les prépare à la mission qui les attend après sa mort.

Le miracle de la multiplication des pains marque la fin de la deuxième année du ministère. Il se passait en effet, aux environs de la Pâque. Saint Jean l'ob-

Maitre, ils expriment l'idée qu'ils ont trouvé le Messie, et leur croyance paraît se référer au témoignage de Jean-Baptiste : JEAN, I, 41, 45. Mais il s'agit seulement d'une foi naissante : ni le témoignage de Jean-Baptiste, ni les manifestations premières de Jésus, ne sont un contrepoids suffisant au scandale que doit créer à leurs préjugés messianiques le caractère que, durant de longs mois, le Sauveur va donner à son ministère. Pour s'exprimer d'aussi bonne heure, la croyance des apôtres n'en a pas moins une longue épreuve à subir avant de s'affermir, de s'enraciner et d'aboutir à l'état de conviction solide dont témoigne saint Pierre à Césarée (ci-après, p. 155). — A l'issue du discours sur le pain de vie, Pierre s'écrie, JEAN, VI, 70 : « Nous croyons et nous savons que vous êtes le Saint de Dieu. » Mais nous sommes justement à la fin de la deuxième année de ministère ; or, si notre épisode ne s'identifie pas au fond avec celui de Césarée, rien n'empêche que, quelques jours avant l'incident solennel que rapportent les premiers Evangiles, le chef des apôtres ait commencé d'exprimer sa foi, en la manière dont témoigne notre document. — La première déclaration franche de la messianité de Jésus apparaît dans la bouche de Marthe, au terme de la dernière année de la vie publique. JEAN, XI, 27.

1. MARC, VII-X.

serve expressément¹. Cette circonstance explique d'ailleurs fort bien l'affluence insolite qui se presse du côté de Capharnaüm. Enfin, le détail indiqué par les divers évangélistes, savoir que Jésus fit asseoir la foule sur le gazon qui était vert et abondant², confirme que nous sommes bien au printemps, non loin de ce mois d'avril où la Pâque juive se célébrait.

Un an est donc passé depuis l'épisode des épis froissés, qui inaugurerait la seconde année de ministère. Un an s'écoulera encore, jusqu'à la Pâque dernière qui verra la mort de Jésus.

Le théâtre du ministère, pendant cette troisième année, est toujours, d'une façon générale, la Galilée. Le Sauveur continue de résider habituellement³ au bord occidental du lac de Génésareth. Nous le retrouvons à Bethsaïde, à Capharnaüm⁴. Cependant il semble étendre son action plus avant, hors de la Galilée. Il multiplie ses excursions vers le nord, jusqu'aux confins de la Phénicie : c'est là qu'il guérit la fille d'une pauvre femme chananéenne⁵. Il demeure aussi plus volontiers au delà du Jourdain, dans la tétrarchie de Philippe, particulièrement aux environs de Césarée, capitale des Etats de ce prince⁶ :

1. JEAN, VI, 4.

2. MARC, VI, 39 = MATTH., XIV, 19 = JEAN, VI, 10. Ci-dessus, p. 134.

3. Saint JEAN, VII, 2 et suiv., raconte un voyage à Jérusalem, à l'occasion de la fête des Tabernacles, qui se célébrait en octobre. Voir ci-après, p. 182.

4. MARC, VIII, 22; MATTH., XVII, 23.

5. MARC, VII, 24-30 = MATTH., XV, 21-28.

6. La ville, appelée d'abord Panéas, en l'honneur du dieu Pan, fut agrandie par Hérode Philippe, qui l'appela Césarée, en l'honneur de César Auguste. On disait généralement : « Césarée de Philippe », pour la distinguer de la grande ville de Césarée en Judée, résidence du procurateur romain. MARC, VIII, 27 = MATTH., XVI, 13.

c'est là qu'a lieu la célèbre profession de foi de saint Pierre, peut-être aussi le remarquable épisode de la transfiguration ¹.

Pendant cette année, Jésus continue d'opérer de nombreux miracles. Parmi ceux qui sont racontés en détail, nous trouvons d'abord des délivrances de possédés, comme celle de la fille de la Chananéenne ² et celle du lunatique au pied du mont de la transfiguration ³. Ce sont ensuite des guérisons de maladies incurables, telles que celles du sourd-muet de la Décapole ⁴, de l'aveugle de Bethsaïde ⁵, des aveugles de Jéricho ⁶, des dix lépreux ⁷. Enfin, un prodige complexe : la transfiguration du Sauveur entre Moïse et Elie qui apparaissent à ses côtés ⁸.

Mais trois choses caractérisent proprement cette dernière année de ministère : Jésus y accentue, à l'égard de ses apôtres, sa manifestation comme Messie ; il la complète, en leur annonçant la Passion prochaine qui fera de lui un Messie souffrant ; enfin il les prépare à la mission qu'il se réserve de leur donner après sa mort.

1. MARC, ix, 1-12 = MATTH., xvii, 1-13 = LUC, ix, 28-36. — Cependant une ancienne tradition place la transfiguration au mont Thabor, au sud-ouest du lac de Tibériade : montagne isolée, haute de 300 mètres, formant un admirable belvédère.

2. MARC, vii, 24-30 = MATTH., xv, 21-28.

3. MARC, ix, 13-28 = MATTH., xvii, 14-20 = LUC, ix, 37-44.

4. MARC, vii, 31-37. — La *Décapole* était une confédération de dix villes jouissant d'une certaine autonomie. Parmi elles, on remarquait : à l'est du Jourdain, Damas, Gêrasa ; à l'ouest, Scythopolis.

5. MARC, viii, 22-26.

6. MARC, x, 46-52 = MATTH., xx, 29-34 = LUC, xviii, 35-43. Cf. MATTH., ix, 27-31.

7. LUC, xvii, 11-19.

8. MARC, ix, 1-12 = MATTH., xvii, 1-13 = LUC, ix, 28-36.

I. — *Le progrès de la manifestation messianique de Jésus*

Un grand travail s'était accompli dans l'esprit des apôtres, au sujet de la messianité de leur Maître, L'heure était venue de frapper un coup décisif. Ce fut à l'occasion d'un voyage vers Césarée de Philippe.

Jésus procède d'une façon extrêmement délicate. Au lieu de révéler en termes exprès qu'il est le Messie espéré, il veut amener ses apôtres à lui déclarer spontanément qu'ils le regardent, en effet, comme tel. Jusqu'ici, il a évité de s'expliquer ouvertement sur ce sujet; il s'est contenté d'insinuer ce qu'il était par ses discours, et de le montrer par ses œuvres. Maintenant ils ont assez vu et entendu, leur conviction doit être faite, et il les invite à la proclamer d'eux-mêmes.

« Quelle opinion a-t-on de moi dans la foule ? » leur demande-t-il. Et les apôtres de répondre que les uns le prennent pour Jean-Baptiste ressuscité, d'autres pour Élie, d'autres pour un des anciens prophètes, Jérémie ou un autre, ressuscité sans doute afin de servir de héraut au Messie¹. « Mais vous, demande alors Jésus, qui dites-vous que je suis ? » Pierre, prenant la parole au nom des Douze, s'écrit avec force : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant². »

Aux yeux de Pierre et des apôtres, Jésus n'est donc pas seulement un prophète, précurseur du Messie. Il est plus que Jérémie, plus qu'Élie, plus que Jean-Baptiste. Il est le Messie lui-même. Et ce n'est pas

1. MARC, VIII, 28 = MATTH., XVI, 14 = LUC, IX, 19. Cf. p. 147.

2. MARC, VIII, 29 : « le Christ » = LUC, IX, 20 : « le Christ de Dieu » = MATTH., XVI, 16 : « le Christ, Fils du Dieu vivant ».

seulement un Messie comme l'attendait le commun des Juifs, un homme choisi de Dieu pour la restauration du trône de David : c'est un Messie divin, un Messie Fils de Dieu¹, bien que sans doute les apôtres n'aient pas encore une idée pleine de tout ce que ce titre implique et du rapport réel qui unit Jésus Messie à la divinité.

« Bienheureux es-tu, Simon fils de Jona, répond le Sauveur à Pierre, car ce n'est pas ce qui est chair et sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux². » Ainsi, Jésus félicite son apôtre de ne s'être point arrêté aux humbles dehors du fils de l'homme, mais d'avoir su reconnaître le Fils de Dieu. Au lieu de juger, comme le vulgaire, selon les apparences, avec les seules lumières d'une raison toujours bien courte, quand il s'agit d'un être composé de chair et de sang, il a su pénétrer sa réelle identité, sa dignité et sa nature vraies, grâce à une lumière intérieure octroyée par le Père céleste lui-même.

C'était confirmer de la façon la plus expresse la

1. La comparaison des trois relations synoptiques montre que saint Pierre a voulu proclamer directement Jésus comme « le Christ ». Mais l'apposition « Fils du Dieu vivant », ajoutée par saint Matthieu, explique et précise très exactement en quel sens il l'a ainsi proclamé. Pierre n'a pas vu seulement en Jésus le Christ homme, dans la pure humanité, mais « le Christ, Fils de Dieu », en rapport étroit avec Dieu. Et c'est, en effet, ainsi que le Sauveur s'est, jusqu'à présent, manifesté. L'apposition : « Fils du Dieu vivant », n'est donc pas un simple synonyme du mot « Christ » : ou du moins elle ne lui est synonyme qu'autant que le mot « Christ » lui-même est supposé renfermer l'idée d'un rapport étroit avec la divinité. Ce n'est pas le terme « Fils de Dieu » qui doit être abaissé au niveau du mot « Christ », entendu dans le sens de Christ tout humain ; c'est le sens du mot « Christ » lui-même qui doit être élevé au niveau supérieur du terme « Fils de Dieu », exprimant une réalité mystérieuse et transcendante.

2. MATTH., XVI, 17. Cf. MATTH., XI, 27; LUC, X, 22; ci-dessus, p. 141.

profession de foi de Simon. C'était déclarer ouvertement que lui, Jésus, était bien en réalité le Messie, Fils du Dieu vivant.

Une scène semblable, mais plus significative encore, se passe, six jours après, lors de la transfiguration. Jésus prend avec lui trois de ses apôtres, privilégiés entre tous, ceux-là mêmes qu'il a admis à la résurrection de la fille de Jaïre, et qu'il prendra encore pour témoins de son agonie à Gethsémani. Ce sont Pierre, Jacques et Jean. Il les conduit seuls, loin de la foule, sur une montagne élevée, le Thabor, ou peut-être une des cimes de l'Hermont, aux environs de Césarée¹.

Là une splendeur extraordinaire le transfigure tout à coup aux yeux de ses disciples. Son visage devient brillant comme le soleil; ses vêtements blancs comme la neige. Les humbles conditions de son humanité semblent s'absorber et disparaître dans l'éclat de la gloire divine. Ce n'est pas tout : à ses côtés apparaissent Moïse et Elie. Les deux représentants de la Loi et des Prophètes semblent lui rendre hommage comme au fondateur de la nouvelle Alliance, au Christ vers lequel converge tout l'Ancien Testament. Enfin, la manifestation s'achève par la voix même du Père céleste qui, de la nuée couvrant la montagne, renouvelle solennellement la proclamation faite sur les bords du Jourdain : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Ecoutez-le². »

Dans toute cette scène, Jésus reste en quelque sorte passif; pas plus que dans la circonstance pré-

1. Voy. ci-dessus, p. 154, note 1.

2. MARC, ix, 1-12 — MATTH., xvii, 1-13 = LUC, ix, 28-36. Cf. ci-dessus, p. 67.

cédente, il ne se révèle lui-même directement. Combien la manifestation est néanmoins convaincante et efficace ! Les apôtres ont vu de leurs yeux un rayon de cette gloire dans laquelle le Christ apparaîtra au jour de son triomphe. Ils ont assisté au témoignage de Moïse et d'Elie. Ils ont entendu la parole explicite du Père céleste. Quelle confirmation pour leur foi¹ !

Désormais leur conviction est assurée. Jésus se contente de l'affermir encore, non seulement par l'ensemble de ses œuvres, mais aussi par ses diverses déclarations. C'est ainsi que dorénavant il leur parle d'une façon plus ouverte de sa venue comme Fils de l'homme à la fin des temps, du royaume auquel il doit présider, et qu'il appelle son royaume. « Tenez-vous prêts, dit-il, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra². » « En vérité, je vous le déclare, quand viendra la régénération³ et que le Fils de l'homme s'assemblera sur son trône glorieux, vous tous qui m'avez suivi vous asseoiront vous-mêmes sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël⁴. » « Siéger à ma droite ou à ma gauche n'est pas réservé à mes favoris, mais aux choisis de mon Père⁵. »

Il ne craint même pas de s'appeler proprement le Messie. « Quiconque vous aura donné un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes du Christ, en vérité, je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense⁶. »

1. Cf. II PIERRE, I, 16-19.

2. LUC, XII, 40.

3. C'est-à-dire le renouvellement du monde, comparé à une nouvelle naissance. Cf. II PIERRE, III, 13; *Apoc.*, XXI, 1-5.

4. MATTH., XIX, 28.

5. MARC, X, 40 = MATTH., XX, 23.

6. MARC, IX, 40.

A l'égard de la multitude, le Sauveur use de plus de réserve. Après la profession de foi de Simon, il recommande instamment à ses apôtres de ne point révéler encore qu'il est le Christ ¹. Même recommandation aux trois disciples témoins de sa transfiguration ². Jusque dans ses miracles, il semble vouloir éviter un trop grand éclat. Pour guérir le sourd-muet de la Décapole, il le tire à part de la foule et recommande aux témoins le silence ³. Et il fait de même, lors de la guérison de l'aveugle de Bethsaïde ⁴.

Néanmoins, à tous ceux qui le suivent Jésus fait entendre un certain nombre de déclarations, qui, sans avoir pour eux la même clarté qu'elles ont désormais pour les Douze, ne laisseront pas de les impressionner et de les amener progressivement à une persuasion plus complète de sa messianité.

Ainsi, peu après la profession de foi de saint Pierre, Jésus rassemble « la foule avec ses disciples ⁵ » et adresse « à tous ⁶ » ces paroles saisissantes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! Qui voudra sauver sa vie, la perdra ; qui perdra la vie à cause de moi et de l'Evangile, la sauvera ⁷. » « Quiconque aura rougi de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, verra le Fils de l'homme rougir de

1. MARC, VIII, 30 = MATTH., XVI, 20.

2. MARC, IX, 8 = MATTH., XVII, 9 = LUC, IX, 36.

3. MARC, VII, 31-37 = MATTH., XV, 29-31.

4. MARC, VIII, 22-36.

5. MARC, VIII, 34.

6. LUC, IX, 23.

7. Cf. LUC, XIV, 25-27 ; MATTH., X, 37-39.

lui, quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges ¹. »

De pareilles déclarations montraient sous un jour incomparable la dignité et le rôle de Jésus. La foule, qui les recueillait, pouvait assurément pressentir sa qualité de Messie, Fils de Dieu.

Il y avait encore là « des gens rassemblés en si grand nombre qu'on s'écrasait » lorsque Jésus représenta ainsi son rôle de Juge à la fin des temps. « Quiconque, je vous l'affirme, se déclarera pour moi devant les hommes, verra le Fils de l'homme se déclarer pour lui devant les anges de Dieu ; mais qui m'aura renié devant les hommes, sera aussi renié devant les anges de Dieu ². »

Un autre jour, le Sauveur traversait villes et villages, s'avançant vers Jérusalem, lorsqu'un homme de la foule lui demanda : « Seigneur, est-ce un petit nombre seulement qui sera sauvé ? » Jésus adresse sa réponse à la foule elle-même. Or, dans cette réponse, il se désigne clairement comme celui qui, à la fin des temps, disposera en maître du royaume et prononcera d'autorité la sentence qui y admettra les justes et en exclura les pécheurs.

« Efforcez-vous, disait-il, d'entrer par la porte étroite, car, je vous le dis, beaucoup chercheront à entrer et n'y parviendront pas. Quand le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, restés dehors, vous vous mettrez à frapper et à crier : « Seigneur, ouvrez-nous ! » Mais il vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes. » Vous essayerez de dire : « Nous avons mangé et bu devant vous, et c'est sur nos places publiques que vous avez ensei-

1. MARC, VIII, 34-38 = MATTH., XVI, 24-28 = LUC, IX, 23-27.

2. LUC, XII, 1, 8-9. Cf. MATTH., X, 32.

gné. » Mais lui, vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. » C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, alors que vous verrez Abraham et Isaac et Jacob et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, et vous-mêmes chassés dehors¹. »

Toutes ces déclarations, et d'autres encore², assurément réservées, mais nullement équivoques, ne pouvaient qu'accentuer, parmi les esprits mieux disposés, la foi que nous avons trouvée naissante durant les années précédentes.

Le quatrième Evangile nous a conservé un compte rendu, pris sur le vif, du travail qui se faisait dans les esprits. « C'est un homme de bien, disaient les uns. Non, reprenaient les autres, mais il trompe le peuple. Et personne, par crainte des Juifs, » c'est-à-dire des chefs religieux, « n'osait se prononcer tout haut pour lui³ ». Cependant, en l'entendant parler, plusieurs s'écriaient : « Il est vraiment le Prophète⁴ ! » D'autres allaient jusqu'à dire plus expressément : « C'est bien lui, le Christ. » « Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que cet homme-là⁵ ? »

Mais surgissait une objection. On croyait le Sauveur originaire de Nazareth, où il avait en effet passé sa jeunesse, et l'on disait : « Est-ce donc de Galilée que vient le Christ ? L'Ecriture ne dit-elle pas qu'il vient de la race de David, et du bourg de Bethléem, où était David⁶ ? »

1. LUC, XIII, 24-29. Cf. MATTH., VII, 21-23.

2. Cf. LUC, XVII, 20-30 ; XVIII, 8.

3. JEAN, VII, 12-13.

4. JEAN, VII, 40.

5. JEAN, VII, 41, 31.

6. JEAN, VII, 41-42. Cf. ci-après, p. 243.

Ainsi, « le peuple était fort divisé à son sujet ¹ ». Néanmoins, les pharisiens ont beau décider que quiconque reconnaîtra Jésus pour le Christ sera chassé de la synagogue, ils ne peuvent empêcher la foule de manifester sa foi au Sauveur. « Si nous le laissons faire, murmurent-ils, tout le monde va croire en lui ² ! »

Les premiers évangélistes ne sont pas sans mentionner eux-mêmes, à diverses reprises, quelque manifestation de cette foi populaire. « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ! » Ainsi l'interpelle la Chananéenne qui lui demande la guérison de sa fille ³. « Fils de David, ayez pitié de nous », s'écrient à leur tour, dès qu'ils l'entendent passer, les aveugles de Jéricho ⁴.

La grande démonstration du jour des Rameaux couronnera bientôt ces manifestations progressives et y mettra le sceau, en révélant au grand jour le travail secrètement opéré dans les esprits pendant cette dernière année de ministère.

II. — *Les annonces de la Passion et du retard du royaume*

Jésus ne se borne pas à accentuer de la sorte la manifestation de sa dignité de Messie : il s'applique à marquer le rôle qui lui est réservé en cette

1. JEAN, VII, 43.

2. JEAN, XI, 48. — C'est seulement, comme dans les Synoptiques, à l'occasion de l'entrée à Jérusalem, que la foi messianique populaire apparaît dans son plein et décisif éclat; et encore notre évangéliste la montre-t-il brusquement déconcertée par la parole sur le Fils de l'homme qui doit être élevé en croix, tandis que le Christ attendu ne doit pas mourir. JEAN, XII, 34.

3. MATTH., XV, 22.

4. MARC, I, 47-48 = MATTH., XX, 30-31 = LUC, XVIII, 38-39.

qualité. A ses apôtres surtout il fait entrevoir sa destinée prochaine de Messie souffrant, et du même coup le retard qui doit être apporté à sa venue comme Messie triomphant.

Déjà, au début de son ministère, le Sauveur avait fait mystérieusement entrevoir la perspective de sa mort. Scandalisés de son assistance aux repas des publicains, les pharisiens et les disciples de Jean-Baptiste lui disaient : « Pourquoi nous autres jeûnons-nous fréquemment, et toi ne fais-tu pas jeûner tes disciples ? » « Les amis de l'époux, leur répondit Jésus, peuvent-ils jeûner, tandis que l'époux est avec eux ? Aussi longtemps qu'ils ont avec eux l'époux, ils ne peuvent jeûner. Mais viendront les jours où l'époux leur sera enlevé : ils jeûneront en ce temps-là ¹. » L'Epoux enlevé à ses compagnons, c'est le Maître qu'une mort violente doit ravir à ses disciples.

Pendant les deux premières années, Jésus ne s'expliquera pas plus clairement sur ce sujet. Rien, en effet, n'était plus opposé aux vues de ses apôtres que la pensée des souffrances du Messie ; rien ne devait plus les déconcerter que la perspective de la Passion et du crucifiement. Avant de leur annoncer formellement ce qui devait être pour eux un si grand scandale, il était nécessaire que leur foi parût établie d'une manière décisive.

C'est chose faite : le Maître peut maintenant préparer les siens au grand événement. L'épreuve redoutable qui va les assaillir sera contre-balancée par l'assurance qu'il est bien le Messie, fondateur du royaume de Dieu.

1. MARC, II, 19-20 = MATTH., IX, 15 = LUC, V, 34-35. Ci-dessus, p. 96.

D'ailleurs le Sauveur n'est pas sans fournir de nouvelles confirmations à leur foi. Il est même remarquable de voir comment désormais il s'applique à mêler les manifestations expresses de sa messianité et les annonces explicites de sa mort. C'est une sorte de compensation qui s'établit entre l'éclat nouveau projeté sur sa messianité et la sombre vision de son crucifiement prochain.

Ainsi en est-il après la profession de foi de saint Pierre. Jésus n'a pas plus tôt sanctionné de son approbation la déclaration de son apôtre qu'il évoque la perspective de sa Passion. « Le Fils de l'homme, dit-il, doit aller à Jérusalem, y endurer de terribles souffrances, être répudié par les autorités religieuses de sa nation, être mis à mort, pour ressusciter après trois jours¹. »

Une telle annonce sonne étrangement aux oreilles des apôtres. Elle heurte leurs préjugés les plus invétérés touchant l'avènement messianique. De fait, saint Pierre s'en montre scandalisé. Lui qui vient de faire un si bel acte de foi à la messianité de Jésus, s'indigne à la pensée d'un Messie souffrant et humilié. « A Dieu ne plaise, Seigneur, lui dit-il en le saisissant vivement : il ne vous arrivera rien de cela² ! » Mais Jésus lui répond, d'un ton sévère, bien propre à graver dans son esprit cette austère leçon : « Arrière, satan (c'est-à-dire tentateur), tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes³. »

Jésus procède de même à la suite de la transfiguration. Comme ils descendaient de la montagne où

1. MARC, VIII, 31-32 = MATTH., XVI, 21 = LUC, IX, 22.

2. MARC, VIII, 32 = MATTH., XVI, 22.

3. MARC, VIII, 33 = MATTH., XVI, 23.

avait eu lieu la vision extraordinaire, il recommande à ses apôtres de garder le silence sur ce qu'ils ont vu, « tant que le Fils de l'homme ne sera pas ressuscité des morts¹ ». Les apôtres retiennent la recommandation du Maître, mais sans comprendre ce qu'il veut dire par cette résurrection d'entre les morts.

Ils songent toujours à l'avènement du royaume de Dieu et, se rappelant que les scribes parlent d'Elie comme devant venir auparavant, ils se hasardent à demander à Jésus ce qu'il faut en penser. Le Sauveur en profite pour appuyer de nouveau sur la vérité de sa messianité et en même temps la certitude de sa mort prochaine. Il est exact, leur dit-il, qu'Elie doit venir, selon qu'il est écrit. De fait, il est déjà venu, mais on n'a pas voulu le reconnaître et on l'a rejeté².

Cet Elie déjà venu dont parle le Maître ne peut être que Jean-Baptiste. Ainsi le comprennent les apôtres³. Mais, si Jean-Baptiste était Elie, lui Jésus auquel il a servi de précurseur est donc le Messie lui-même. Ainsi est confirmée l'idée de sa messianité. En même temps, le Maître insiste sur l'idée de sa Passion prochaine, en faisant entendre que, si Jean-Baptiste a été méconnu et persécuté par les Juifs, il faut aussi que le Fils de l'homme soit rejeté et maltraité par eux, selon qu'il est écrit de lui⁴.

A mesure qu'on approche de la grande semaine, Jésus prend plus fréquemment à tâche de corriger

1. MARC, IX, 8 = MATTH., XVII, 9.

2. MARC, IX, 10-12 = MATTH., XVII, 11.

3. MATTH., XVII, 13. Cf. LUC, I, 17.

4. MARC, IX, 11 = MATTH., XVII, 12.

dans l'esprit des siens l'idée d'un royaume de Dieu arrivant sans encombre. Toutes les circonstances lui sont bonnes pour leur insinuer la leçon du Messie homme de douleurs.

Au retour de l'excursion dans les Etats de Philippe, il s'entretient seul avec ses disciples et reprend le même sujet. « Le Fils de l'homme, répète-t-il, sera livré aux mains des hommes ; ils le mettront à mort ; mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. » Cette insistance inspire aux disciples un pressentiment lugubre, mais encore imprécis. Ils ne comprennent pas au juste la portée de telles annonces. Tout leur paraît à craindre, mais ils n'osent poser au Maître aucune question ¹.

On approche de la dernière Pâque. Le moment est venu de monter à Jérusalem. Jésus revient, avec une nouvelle instance et plus de détails encore, sur le tableau de la Passion qui l'attend. « Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens ; ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils ; il sera moqué, conspué, flagellé, mis à mort ; et le troisième jour il ressuscitera ². » Mais, comme précédemment, les disciples demeurent sans comprendre. La parole de Jésus frappe leurs oreilles, sans que leur intelligence en pénètre le sens réel et précis ³.

Les fils de Zébédée demandent les deux premières places dans son royaume. Il leur répond, en parlant du calice qu'il doit vider et du baptême qu'il lui faut recevoir. Puis, comme pour révéler la raison fon-

1. MARC, IX, 29-31 = MATTH., XVII, 21-22 = LUC, IX, 44-45.

2. MARC, X, 33-34 = MATTH., XX, 17-19 = LUC, XVIII, 31-34.

3. LUC, XVIII, 34.

damentale de cette Passion, préliminaire à l'établissement du royaume : « Le Fils de l'homme, leur dit-il, n'est pas venu pour être servi, mais il est venu pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup¹. »

Enfin, à Béthanie, la veille de son entrée dans la ville sainte, il évoque encore une fois la perspective de sa mort. Marie, sœur de Lazare, répand un vase de parfum sur sa tête et sur ses pieds. Judas s'indigne d'une telle prodigalité. « Laissez-la, répond Jésus; pourquoi la gourmander? Elle a fait à mon égard une bonne œuvre. Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien; mais, moi, vous ne m'aurez pas toujours. Ce que cette femme pouvait faire, elle l'a fait : elle a oint mon corps d'avance pour la sépulture². »

Ces annonces réitérées de la mort prochaine étaient bien de nature à corriger l'illusion des disciples touchant la venue immédiate du royaume glorieux. Ils avaient espéré que Jésus amènerait incontinent le règne messianique dans toute sa gloire : et voici que le Maître parlait de les quitter bientôt en subissant la mort! La venue du royaume était donc remise à plus tard. Cette conclusion, déjà insinuée par les paraboles qui attribuaient au royaume de Dieu une phase de développement et d'accroissement prolongée³, ressortait avec clarté

1. MARC, x, 38, 45 = MATTH., xx, 22, 28.

2. MARC, xiv, 6-8 = MATTH., xxvi, 10-12; JEAN, xii, 7-8. — Cf. JEAN, vi, 52, 71; vii, 20; x, 11, 17; xii, 32.

3. Paraboles de la semence, du grain de sénévé et du levain. Ci-dessus, p. 107.

de toutes les annonces relatives à la prochaine Passion.

Jésus ne laisse pas de déclarer la chose formellement. « L'éclair, dit-il à ses disciples, brille d'une extrémité du ciel à l'autre : tel sera, en son jour, le Fils de l'homme; mais il faut d'abord qu'il subisse de grandes souffrances, et qu'il soit rejeté par cette génération¹. » Une idée semblable est au fond de la parabole des mines, où le Sauveur se représente sous la figure d'un prince qui doit s'en aller en pays lointain pour recevoir l'investiture de son royaume et revenir ensuite².

C'est d'ailleurs à maintes reprises que Jésus parle de la *venue* ou *parousie* du Fils de l'homme. « Le Fils de l'homme, aime-t-il à dire, *viendra* sur les nuées du ciel, dans la gloire de son Père, avec les saints anges³. » Or, un tel langage ne se comprend que si le Sauveur a dans la pensée qu'il doit d'abord quitter les siens, qu'il lui faut aller auprès de son Père prendre possession du royaume, pour revenir au jour du suprême *avent*.

Sans doute, les avertissements du Maître au sujet de sa mort, et ceux qu'il donnera encore pendant la dernière semaine, ne seront pas pleinement efficaces. Les apôtres sont encore trop imbus des préjugés juifs pour se faire si facilement à l'idée des souffrances du Messie. Les annonces de la Passion demeureront pour eux vides de sens et comme

1. LUC, XVII, 20, 24-25; cf. 26-30; XVIII, 8.

2. LUC, XIX, 11-12.

3. MATTH., X, 23; MARC, VIII, 38 = MATTH., XVI, 27 = LUC, IX, 26; XII, 36 ss., 40; XVII, 30. Cf. MARC, XIII, 26 = MATTH., XXIV, 30 = LUC, XXI, 27; MARC, XIV, 62 = MATTH., XXVI, 64 = LUC, XXII, 69; MATTH., XXIV, 37, 44; XXV, 1, 6, 10, 14, 19, 31.

lettre morte. Que les événements se produisent, et on les verra désemparés.

Néanmoins les avertissements donnés ne seront pas inutiles. Ce que Jésus veut avant tout, c'est que le souvenir en revienne à ses disciples au moment opportun. En se rappelant plus tard les paroles du Maître, ils se rendront compte qu'il n'a point été trompé par les événements, qu'il n'a pas omis de les prévenir eux-mêmes. Ce sera pour eux une grande consolation et un puissant réconfort pour leur foi.

III. — *Préparation des apôtres à leur mission*

Jésus sera donc enlevé aux siens par une mort violente, avant de venir se manifester au monde dans sa gloire messianique. Ses disciples lui survivront. Ils continueront d'attendre le royaume promis et de s'y préparer, en vivant selon les règles qu'il leur a tracées.

Mais les disciples ne pourront rester à l'état individuel et isolé. Ils leur faudra un lien social.

Déjà présentement ils forment une société : ne sont-ils pas groupés autour de lui, unis par les mêmes sentiments, partageant les mêmes espérances, vivant de la même vie ? C'est en commun que Jésus les invite à prier : « Vous prierez ainsi : *Notre Père* ¹... » « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, leur dit-il encore, je suis au milieu d'eux ². » Or, le lien qui existe entre eux maintenant devra continuer après sa mort et durer par la nécessité même des choses. Ils resteront en société.

1. MATTH., VI, 9.

2. MATTH., XVIII, 20.

Cette société de ses fidèles, Jésus la désigne déjà par son nom : *l'Eglise*¹, c'est-à-dire « l'assemblée », ou « la communauté ». La signification de ce nom est analogue à celle de « synagogue » ; mais sa nouveauté même présage un changement dans les réalités : le groupe chrétien est destiné à remplacer la communauté juive. C'est une société religieuse nouvelle, dont les membres multiples seront unis entre eux par un lien social spécial. Jésus la compare à un édifice qui repose tout entier sur la même base, à un troupeau dont l'unité est assurée par l'obéissance au même pasteur².

Pour être et demeurer une société vraie, l'Eglise devra naturellement avoir une autorité et une hiérarchie. Pour le moment, Jésus en est le chef unique. Le commandement se concentre dans ses mains. Les apôtres n'apparaissent d'abord que comme son cercle plus intime, ses compagnons habituels et familiers.

Déjà cependant les Douze sont mis à part des disciples. Bien plus, ils sont établis au-dessus d'eux. Associés plus intimement à l'œuvre du Maître, dont ils deviennent les messagers et les coopérateurs, ils semblent participer d'une certaine manière à son autorité.

Après son départ, ils en hériteront pleinement. Ils seront ses remplaçants à l'égard de la communauté chrétienne. A eux il appartiendra de juger les différends entre les frères, de « lier » et de « délier », c'est-à-dire de défendre et de permettre ; et leurs sentences seront ratifiées dans le ciel³. Ils

1. MATTH., XVI, 18 ; XVIII, 17.

2. MATTH., XVI, 18 ; JEAN, XXI, 15 ss.

3. MATTH., XVIII, 18.

seront comparables à des intendants que le père de famille a placés au-dessus de ses serviteurs et qui doivent lui rendre compte de leur administration à son retour¹.

Le collège des apôtres aura lui-même à sa tête un chef, qui remplacera le Maître absent et, en attendant sa venue finale, incarnera pour ainsi dire son autorité suprême. Ce chef déjà désigné est Simon.

Dès leur première entrevue, Jésus a fait connaître qu'il avait sur lui des desseins particuliers, car aussitôt il l'a surnommé *Céphas*, c'est-à-dire « Pierre² ». C'est sous ce titre que désormais Simon est désigné dans le collège apostolique³.

Après sa magnifique profession de foi, à Césarée, Jésus lui révèle la signification profonde du nom qu'il lui a ainsi imposé. « Tu es Pierre, lui dit-il; sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que tu auras délié sur la terre, sera délié dans le ciel⁴. »

De même qu'un édifice repose sur le roc comme sur son fondement, ainsi la société des disciples de Jésus reposera sur Pierre, comme sur son chef; et, établie de la sorte, elle défiera la puissance de la mort, elle demeurera ferme jusqu'à la fin des temps. Fondement de l'Eglise, Pierre sera aussi le suprême intendant du royaume de Dieu. De même que le majordome a pour fonction de surveiller la demeure

1. LUC, XII, 42-48.

2. JEAN, I, 42. En araméen, *Képhas* signifie « roc » ou « pierre ».

3. MARC, III, 16 = MATTH., X, 2 = LUC, VI, 14.

4. MATTH., XVI, 18-19.

royale, de permettre ou d'interdire l'entrée du palais, ainsi Pierre sera chargé d'ouvrir les portes de l'Eglise, et par conséquent du royaume, à ceux qui seront dignes, et de les fermer aux indignes. Le pouvoir de lier et de délier, accordé aux autres apôtres, lui est conféré d'une façon spéciale et souveraine. Tout ce qu'il fera en cet ordre de choses sera ratifié dans les cieux; ses sentences auront force de loi; ses admissions et ses exclusions seront sanctionnées par le Maître même du royaume. Il aura l'autorité principale et absolue, en ce qui regarde le gouvernement de la société chrétienne.

L'autorité de Jésus se communique donc à Simon Pierre et au collège apostolique. S'arrêtera-t-elle à leur personne? Oui, si le royaume final survient de leur vivant. Mais, que le royaume tarde d'arriver, que les apôtres et Pierre viennent à mourir, il faudra bien que l'Eglise subsiste, qu'elle continue de préparer le royaume, qu'elle garde par conséquent un chef et une hiérarchie.

Précisément le Sauveur va bientôt faire entendre que son retour final et la venue du royaume pourront tarder plus longtemps qu'on ne pense. Il est donc dans sa volonté que les apôtres et Pierre aient des successeurs, que l'ordre par lui établi se perpétue, l'Eglise devant se perpétuer elle-même et ne le pouvant que telle qu'elle a été instituée, sauf les modifications que pourront nécessiter les circonstances providentielles. Ainsi les évêques seront successeurs des apôtres, et le pape successeur de saint Pierre. L'organisation du collège apostolique fournit le plan de la hiérarchie qui sera dans l'Eglise; c'en est la première ébauche et comme la réalisation initiale.



Une si grande destinée demande de la part des apôtres des qualités très spéciales. Dès le début de son ministère le Sauveur s'est appliqué à les en instruire.

Lorsqu'il appela à sa suite les premiers d'entre eux, ils étaient sur les bords du lac, occupés de pêche. « Venez après moi, leur dit-il, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes¹. » Ils devaient donc quitter leur métier, et renoncer à leurs occupations matérielles, pour consacrer leur vie à l'Évangile et devenir des convertisseurs d'âmes.

Une autre fois que, traversant la Samarie, ils avaient devant eux les champs de blé, voisins de Sychar, Jésus leur avait parlé d'une moisson mystérieuse qui était arrivée à maturité et attendait des bras : c'était la moisson des âmes ; le Père céleste voulait la mettre en ses greniers ; eux, en seraient les moissonneurs².

Le Sermon sur la montagne a mis devant leurs yeux une perspective analogue. Dans la pensée du Maître, les apôtres doivent être des modèles et des docteurs à l'égard des fidèles. Ils savent que les pharisiens se targuent d'une justice plus parfaite que celle du commun des hommes : or, leur propre justice doit l'emporter et de beaucoup sur la justice des pharisiens. Pourquoi ? Parce qu'ils seront chargés d'enseigner aux autres la perfection chrétienne³.

La fonction du sel est d'assainir les substances et de les préserver de la corruption : ainsi devront-

1. MARC, I, 17 = MATTH., IV, 19 = LUC, V, 10.

2. JEAN, IV, 38.

3. MATTH., V, 20.

ils sanctifier la masse des fidèles et la garder dans la pureté. « Vous êtes, leur dit Jésus, le sel de la terre ¹. »

Le rôle du flambeau est d'éclairer la maison : ainsi devront-ils donner la lumière à la société entière des fidèles. « Vous êtes la lumière du monde ². » Pour cela, il est nécessaire qu'ils paraissent au milieu des hommes et fassent éclater au grand jour leur sainteté : « la lumière ne se met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier ³. » Pour cela surtout, ils devront maintenir l'éclat de leur justice bien intégrе : c'est d'eux que le corps des fidèles attend sa lumière; ils sont l'œil de ce corps; s'ils étaient dans les ténèbres, que deviendraient les ténèbres mêmes qu'ils sont chargés d'éclairer ⁴?

Parce qu'il voulait faire de ses apôtres les docteurs de son Eglise, le Maître s'est attaché à les instruire d'une façon particulière. Il n'a pas cessé de les avoir à côté de lui, en parlant à la foule; et souvent il les a pris à part, soit pour leur expliquer les sentences énigmatiques adressées à la multitude, soit pour leur donner des instructions spéciales, plus complètes et mieux appropriées ⁵.

Mais voici que, non content de les instruire, le Sauveur veut les former directement aux vertus de leur état.

Naguère il les ménageait, les jugeant encore trop faibles pour porter la perfection évangélique.

1. MATTH., v, 13.

2. MATTH., v, 14.

3. MATTH., v, 15.

4. MATTH., vi, 22; LUC, xi, 34.

5. MARC, iv, 11 = MATTH., xiii, 11 = LUC, viii, 10; MARC, iv, 34 = MATTH., xiii, 36; MARC, vii, 17 ss. = MATTH., xv, 15 ss.

« Personne, disait-il dans une comparaison familière et saisissante, ne coud une pièce d'étoffe neuve à un habit usé; sinon le morceau neuf emporte du drap vieux, et le trou s'agrandit. On ne met pas non plus du vin nouveau dans des outres vieilles; autrement le vin fait rompre les outres, et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais le vin nouveau doit se mettre dans des outres neuves. Et ainsi les deux sont conservés. De même celui qui boit du vin vieux, ne se presse pas de demander du nouveau, car il trouve le vieux meilleur¹. »

Le temps est maintenant venu de corriger leurs défauts et de façonner leurs âmes aux vertus. Ils sont lents à comprendre, plus lents encore à croire, remplis de pensées terrestres et de défiance : le Maître ne perd aucune occasion de le leur reprocher. C'est lors de la tempête qui menace de couler leur barque, lors de l'hésitation de Pierre à marcher à sa rencontre sur le lac, à propos du démoniaque qu'ils ne peuvent réussir à guérir, de leur méprise touchant sa recommandation de se méfier du levain des pharisiens. « Hommes de peu de foi », leur répète-t-il, « pourquoi craignez-vous ? » « Ne croyez-vous pas encore ? » « Où donc est votre foi² ? »

Ils se montrent durs à l'égard de ceux qui leur résistent; Jacques et Jean voudraient faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains qui refusent de les recevoir³; ils traitent en ennemi l'homme qui chasse les démons au nom du Christ, mais ne marche pas à la suite du Maître avec eux⁴; ils écartent

1. MARC, II, 21-22 = MATTH., IX, 16-17 = LUC, V, 36-39.

2. MARC, IV, 40; VIII, 14-21; MATTH., VIII, 26; XVI, 8; LUC, VIII, 25.

3. LUC, IX, 54.

4. MARC, IX, 37 = LUC, IX, 49.

les petits enfants qui essayent d'approcher du Sauveur¹. Jésus les reprend vivement et les instruit à la condescendance, à la douceur, à la bonté : « Vous ne savez donc pas de quel esprit vous êtes² ? » « Laissez venir à moi les petits enfants³ ; » « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous⁴ ; » « Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre, mais pour sauver⁵. »

Ils sont encore pleins d'orgueil et d'ambition humaine. Ils se jalourent entre eux et se disputent pour savoir qui aura la première place dans le royaume⁶ ; les premiers appelés prétendent avoir le pas sur les tard venus et obtenir une récompense proportionnée à la plus grande durée de leur labeur⁷ ; les fils de Zébédée, conduits par leur mère, vont jusqu'à demander d'être placés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche⁸. Le Maître ne se lasse pas de les inviter à l'humilité, à la charité réciproque, au désintéressement parfait relativement à la récompense future, pour laquelle il faut s'en remettre à Dieu. « Celui qui veut être le premier (dans le royaume), leur dit-il, doit se faire le dernier et le serviteur de tous⁹. » « Vous savez comment les rois des nations les dominant, et comment les grands

1. MARC, x, 13 = MATTH., xix, 13 = LUC, xviii, 15.

2. LUC, ix, 55.

3. MARC, x, 14 = MATTH., xix, 14 = LUC, xviii, 16.

4. MARC, ix, 39 = LUC, ix, 50.

5. LUC, ix, 56.

6. MARC, ix, 33 = MATTH., xviii, 1 = LUC, ix, 46. Cf. LUC, xxii, 24.

7. MATTH., xx, 1-16, rapproché du contexte : MARC, x, 28-31 = MATTH., xix, 27-30 = LUC, xviii, 28-30.

8. MARC, x, 35-37 = MATTH., xx, 20-21.

9. MARC, ix, 34 = MATTH., xviii, 3-4 = LUC, ix, 48 ; MARC, x, 15 = MATTH., xix, 14 = LUC, xviii, 16-17.

exercent sur elles leur pouvoir. Il n'en sera pas de même parmi vous ; mais quiconque voudra être plus grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur, et celui qui voudra être le premier sera le serviteur de tous¹. » « Vous avez tout quitté pour me suivre : vous en serez récompensés au centuple. Mais il y aura des premiers qui seront les derniers, et des derniers qui seront les premiers². » « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous devions³. »

Il est une leçon plus austère que Jésus réserve à ses apôtres. Il veut en faire les coopérateurs efficaces de son œuvre : or, à cet effet, il prétend les associer à sa pauvreté intégrale et à son renoncement absolu. Comme leur Maître, ils devront pratiquer le dénuement et le sacrifice de toutes choses. C'est par là, en effet, qu'ils acquerront la pleine liberté pour prêcher l'Évangile, en même temps qu'une influence irrésistible sur les âmes et sur le monde.

Dès la première fois qu'il les envoie en mission, Jésus leur demande de n'emporter avec eux ni besace, ni provisions de bouche, ni argent dans la ceinture, ni tunique de rechange, mais de compter sur l'hospitalité et la charité dues au ministre de l'Évangile⁴. A eux et à ses disciples missionnaires convient à la lettre cette sentence : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être

1. MARC, x, 42-44 = MATTH., xx, 25-27 ; LUC, xxii, 25-26

2. MARC, x, 31 = MATTH., xix, 30 ; xx, 1-16.

3. LUC, xvii, 10.

4. MARC, vi, 8-11 = MATTH., x, 9-15 = LUC, ix, 3-4. Cf. LUC, x, 4-8.

mon disciple¹. » Pour eux spécialement est la recommandation de vendre ses biens, d'en donner le produit aux pauvres, de se faire ainsi dans le ciel un trésor, qui n'ait à craindre ni la rouille ni les voleurs².

Aussi, comme un scribe, désireux d'être admis au nombre de ses disciples proprement dits, se déclarait prêt à le suivre partout, Jésus lui fit entrevoir à quoi il devait s'attendre : « Les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête³. » C'est parce qu'il voulait s'attacher le jeune homme riche et en faire aussi un de ses disciples assidus, qu'il lui proposa le même renoncement, pour lui donner la même liberté : « Il ne te manque qu'une chose : Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, pour avoir ton trésor dans les cieux, et viens te mettre à ma suite⁴. »

Jésus va jusqu'à demander à ses apôtres le renoncement à la famille. Les premiers appelés ont dû quitter aussitôt leurs filets et leur père⁵. « Qui aime son père et sa mère plus que moi, déclare le Sauveur, n'est pas digne de moi⁶. » Pour prétendre marcher à sa suite, il faut couper court à toute préoccupation temporelle, car « qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas digne du royaume des cieux⁷. » C'est aux apôtres en particulier qu'est adressée cette magnifique promesse :

1. LUC, XIV, 33.

2. LUC, XII, 33-34.

3. MATTH., VIII, 20 = LUC, IX, 58.

4. MARC, X, 21 = MATTH., XIX, 21 = LUC, XVIII, 22.

5. MARC, I, 20 = MATTH., IV, 22 = LUC, V, 11. Ci-dessus, p. 39.

6. MATTH., X, 37.

7. LUC, IX, 62 ; cf. 59-60 = MATTH., VIII, 21-22.

« En vérité je vous le dis, il n'est personne qui ne quitte sa maison, ou ses frères, ses sœurs, ou son père, sa mère, ses fils et ses champs, pour moi et pour l'Evangile, et qui ne reçoive le centuple en ce monde-ci, ... et dans le siècle futur la vie éternelle¹. »

Enfin le sacrifice des biens terrestres et celui de la famille doivent se compléter par le sacrifice d'eux-mêmes. A l'exemple du Maître, il faut qu'ils soient prêts à la persécution, à la souffrance, et même à la mort. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. C'est assez pour le disciple d'être comme son maître, et au serviteur comme son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Béelzebub², à combien plus forte raison ceux de sa maison³. »

Aussi se voient-ils adressées spécialement ces recommandations extraordinaires : « Moi, je vous dis de ne pas résister au mal : mais, si l'on vous frappe sur la joue droite, tendez encore la gauche ; à qui veut chicaner et enlever votre tunique, abandonnez-aussi votre manteau ; si l'on vous impose une corvée de mille pas, faites-en encore deux mille⁴. »

A eux aussi ces consolantes paroles : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux serez-vous, quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront, diront toute sorte de mal contre vous, faussement, à cause de moi. Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que

1. MARC, x, 29-30 = MATTH., xix, 29 = LUC, xviii, 29-30.

2. MARC, iii, 22 = MATTH., ix, 34 = LUC, xi, 15 ; MATTH., xii, 24. Les pharisiens ont accusé Jésus de chasser les démons par Béelzebub, prince des démons. Ci-dessus, p. 142, 148.

3. MATTH., x, 24-25.

4. MATTH., v, 39-41 = LUC, vi, 29

grande est votre récompense dans le ciel¹. » « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme². » « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, porte sa croix et me suive. Qui aura voulu sauver sa vie, la perdra ; qui l'aura perdue pour moi et pour l'Évangile, l'aura sauvée³. »

C'est ainsi que le Sauveur préparait ses apôtres à continuer son œuvre, en les formant aux vertus qui donneraient succès à leur mission. Le travail accompli en ce sens était désormais considérable : la grande semaine allait y apporter la dernière main.

1. MATTH., v, 10-12 = LUC, vi, 22-23.

2. MATTH., x, 26-28.

3. MARC, viii, 34-35 = MATTH., xvi, 24-25 = LUC, ix, 23-24.

CHAPITRE IV

LA DERNIÈRE SEMAINE ET LA PASSION

(2-6 avril de l'an 30)¹

L'entrée triomphale à Jérusalem et le projet de mort. — Achèvement de la manifestation de Jésus, comme Messie et Fils de Dieu Rédempteur. — Révélation définitive touchant l'avenir du royaume. — Suprême instruction aux apôtres.

La vie publique de Jésus devait se terminer à Jérusalem.

Le Sauveur n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour visiter la ville sainte. A l'occasion des grandes fêtes religieuses et surtout de la Pâque, les Juifs pieux s'y rendaient, de tous les points de la Palestine et des contrées avoisinantes. Jésus n'avait pu s'exempter de ce devoir au cours des trois années de son ministère.

Par le fait, saint Jean mentionne expressément quatre voyages de Jésus à la capitale, avant la visite suprême. Le premier eut lieu quelque temps après le baptême et la première apparition à Cana, antérieurement au ministère galiléen raconté par les Synoptiques : ce fut pour la Pâque qui ouvrit la première année pleine de sa vie publique². Un second fut occasionné par ce que le quatrième évangéliste

1. MARG, XI, 1 ss. = MATTH., XXI, 1 ss. = LUC, XIX, 20 ss.; Jean, XII, 12 ss.

2. JEAN, II, 13. Voir ci-dessus, p. 70, note 2.

appelle « la fête des Juifs » et qui est sans doute la grande fête de la Pâque, probablement celle qui marqua le début de la seconde année de ministère¹. Saint Jean ne précise pas si le Sauveur revint à la ville sainte, pour la Pâque qui suivit immédiatement la multiplication des pains et inaugura la troisième année de sa carrière publique². Mais il mentionne un nouveau voyage à Jérusalem au milieu de cette dernière année : ce fut à l'occasion de la fête des Tabernacles, laquelle se célébrait en octobre³.

1. JEAN, v, 1. Voir ci-dessus, p. 98, note 3.

2. JEAN, vi, 4.

3. JEAN, viii, 2, 10. — La fête des Tabernacles, ou des Tentes, était, avec la Pâque et la Pentecôte, une des grandes solennités religieuses. Elle avait été instituée pour conserver le souvenir des pérégrinations d'Israël dans le désert, avant son installation dans la Terre promise. On la passait tout entière sous des cabanes de feuillages dressées dans les rues, sur les places publiques, sur les terrasses des maisons, afin d'imiter les ancêtres qui avaient vécu près de quarante ans sous la tente. Elle se célébrait, le 7^e mois, nommé *Tischri*, pendant huit jours, du 15 au 22 : ce qui correspondait aux premiers jours d'octobre; probablement du 11 au 18 octobre de l'an 29.

A l'occasion de cette fête, Jésus se montre à Jérusalem. La foule discute sur sa messianité, et l'on saisit sur le vif le travail qui se fait dans les esprits à son sujet (vii, 11-52; ci-dessus, p. 161). Le Sauveur pardonne à la femme adultère (vii, 53-viii, 11). Il discourt dans la Trésorerie du temple, c'est-à-dire près des trons, placés en face des portes qui introduisaient dans le parvis des femmes, et destinés à recevoir les offrandes (viii, 20; cf. MARC, xii, 41-43 = LUC, xxi, 1). En sortant du temple (viii, 59-ix, 1), il rencontre un homme aveugle de naissance : c'est, en effet, près des portes du temple que se tenaient les mendiants (cf. *Act.*, iii, 2). Il guérit l'aveugle-né en lui enduisant les yeux de boue et en l'envoyant se laver à la fontaine de Siloé (ix, 7), aujourd'hui *Aïn Silouan*, à 500 mètres environ au sud de la muraille actuelle de la ville. Enfin, il fait entendre la magnifique parabole allégorique du bon pasteur (x, 1-18), peut-être en passant auprès de la Porte des brebis, ou du troupeau, qui se trouvait non loin du temple (ci-dessus, p. 98, note 3).

Ces divers voyages n'avaient été que de courtes interruptions du ministère galiléen, et l'on comprend que les trois premiers Évangiles ne se soient pas attardés à les raconter. Mais le moment est venu où la Judée doit prendre la place de la Galilée et devenir le théâtre principal de l'action du Sauveur. Là, il mettra le sceau à son œuvre, achèvera sa manifestation messianique et consommera la préparation du royaume par ses révélations finales et par sa mort.

Si l'on s'en rapporte au quatrième Évangile, c'est aux approches de la fête de la Dédicace¹, laquelle se célébrait les derniers jours de décembre, donc trois ou quatre mois avant la Pâque finale, que Jésus quitta définitivement la Galilée pour se diriger vers la Judée.

La route que prit le Sauveur contournait les frontières de la Samarie, afin d'éviter la traversée de cette province², et s'engageait directement à l'est, vers le Jourdain; elle longeait le fleuve, en se dirigeant

1. JEAN, x, 22. — La *Dédicace* était une fête instituée par Judas Machabée, l'an 164 avant J.-C., en souvenir de la purification qui fut faite du temple, après la profanation sacrilège d'Antiochus Epiphane (I *Mach.*, i, 20-60; iv, 36-59; II *Mach.*, x, 1-8). Cette fête durait huit jours, à partir du 25 *cisleo*, ce qui correspondait aux derniers jours de décembre. Ce devait être les 20-27 décembre de l'an 29.

2. MARC, x, 1 = MATH., xix, 1. Cf. LUC, ix, 51; XIII, 22, 31; xvii, 11. — Lorsque les Galiléens se rendaient à Jérusalem, pour les fêtes, ils évitaient généralement de traverser la Samarie. Une antipathie profonde existait, en effet, entre Juifs et Samaritains, sur le terrain religieux. Au VII^e siècle av. J.-C., Samarie fut saccagée et les habitants du royaume d'Israël emmenés en Assyrie. Ils furent remplacés par des colons assyriens. A leur retour, les Israélites se mêlèrent à ces colons étrangers : avec le mélange des races se fit le mélange des religions. Aussi furent-ils regardés comme des infidèles par les Juifs proprement dits, qui se fixèrent surtout dans le royaume de Juda, au sud de la Samarie. Les Juifs refusèrent leur concours pour la reconstruction du temple de Jérusalem. Les Samaritains s'en bâtirent un chez

vers le sud; arrivée à la latitude de Jérusalem, elle revenait vers l'ouest, passait à Jéricho, et s'avancait sur la capitale, en traversant le village de Béthanie et la colline des Oliviers.

La fête de la Dédicace étant arrivée, Jésus fait une première apparition à Jérusalem¹; mais l'hostilité des Juifs l'oblige à revenir promptement de l'autre côté du Jourdain, dans la Pérée². C'est là qu'il apprend la maladie et, bientôt après, la mort de Lazare. Il s'en vient à Béthanie³, opère la résur-

reux, sur le mont Garizim, et interdirent pratiquement le passage de leur pays aux Juifs du Nord qui se rendaient à la capitale et au temple pour les fêtes. LUC, ix, 52-53; xvii, 11; JEAN, iv, 9. Cf. MATTH., x, 5; LUC, x, 33; xvii, 16; JEAN, viii, 48; Act., i, 8; viii, 1-14, etc. Cf. ci-dessus, p. 36, 110.

1. Saint Luc paraît avoir juxtaposé des récits de plusieurs voyages à Jérusalem, distincts les uns des autres : LUC, ix, 51-xiii, 21; xiii, 22-xvii, 10; xvii, 11-xix, 29. Certains détails du premier groupe de récits semblent indiquer que Jésus se trouve déjà sur la route de Jéricho à Jérusalem (x, 30), à Béthanie (x, 38; cf. JEAN, xi, 1), non loin de la capitale (xi, 37; xiii, 4). On est donc autorisé à penser que, entre le départ de Galilée, mentionné en LUC, ix, 51, et la suprême étape de Jéricho à Jérusalem, racontée seulement en LUC, xviii, 31, 35; xix, 1, Jésus est déjà venu à la capitale juive par la même voie qu'il devait suivre les derniers jours, probablement à l'occasion de la fête de la Dédicace, signalée par le quatrième Evangile. JEAN, x, 22-39.

Saint Jean montre, à cette occasion, Jésus discourant dans le temple. A cause du « mauvais temps », dit-il, il « se promenait sous le portique de Salomon ». C'était un vaste abri établi le long de la grande enceinte du temple, du côté de l'est, faisant face au Cédron et au mont des Oliviers. (Cf. ci-dessus, p. 75, note 1.) Le portique, long de 225 mètres, se composait de trois rangées de colonnes, formant deux allées. Sa largeur totale était de 13 m. 50. Les colonnes, hautes de 11 m. 25, étaient d'un seul bloc de marbre blanc. Le sol était couvert d'une sorte de mosaïque, aux pierres de différentes couleurs. Le plafond était en bois de cèdre sculpté.

2. JEAN, x, 22-40.

3. Béthanie, à 2 kil. 1/2 à l'est de Jérusalem, de l'autre côté du mont des Oliviers. Voir ci-dessus, p. 37. C'est aujourd'hui le village de *El-Azarîyé*, dont le nom est dérivé de celui de Lazare.

rection sensationnelle de son ami, mort depuis quatre jours, déjà embaumé et mis dans le tombeau¹. Sitôt après, il retourne dans la région dé-

1. JEAN, xi, 1-54. La résurrection de Lazare n'est racontée que par saint Jean, mais avec des caractères d'historicité pleinement rassurants. Les personnages sont nettement individualisés. Lazare, le miraculé, est présenté comme le frère des deux sœurs, Marthe et Marie, que fait connaître par ailleurs saint LUC, x, 38-42; Marie elle-même est identifiée à cette femme dont parlent saint MARC, xiv, 3 et saint MATTHIEU, xxvi, 7, qui oignent le Sauveur dans un repas quelques jours avant sa mort. Dans le récit johannique, Marthe et Marie présentent le même caractère que dans l'épisode de saint Luc : en particulier, Marthe y figure comme l'aînée de la famille et la maîtresse de maison; il n'y a pas cependant imitation littéraire, car le rôle de l'intimité plus grande avec le Maître, qui appartient à Marie dans l'épisode de saint Luc, est donné à Marthe dans le récit de saint Jean; et c'est encore à Marthe que ce dernier récit attribue la magnifique profession de foi au Christ Fils de Dieu (xi, 23, 27), alors que pourtant l'attention de l'évangéliste paraissait se porter d'abord; de préférence, sur Marie (xi, 1). — La famille est censée habiter Béthanie, localité dont la position par rapport à Jérusalem est exactement précisée (xi, 18). Ce renseignement répond aux indications discrètes du récit de saint Luc. Ce dernier récit, en effet, est engagé dans une série d'épisodes qui supposent le Sauveur aux environs de Jérusalem, assez longtemps avant la Pâque finale. (Ci-dessus, p. 184, note 1.) Il donne tout à fait à penser que l'habitation des deux sœurs se trouvait non loin de la capitale sur cette route de Jérusalem à Jéricho, à laquelle le Maître vient immédiatement de faire allusion, dans la parabole du bon samaritain : Luc, x, 30. Cela s'accorde justement avec l'emplacement de Béthanie.

Sans doute, le silence des Synoptiques sur la résurrection de Lazare est étonnant; mais il n'est pas absolument inexplicable. La simple comparaison des trois premiers Évangiles montre avec évidence que tous les trois sont incomplets et contiennent des lacunes considérables. Ils ont pu omettre le miracle de Béthanie, comme ils ont omis nombre d'autres faits importants. Ce miracle n'est guère plus grand en soi que plusieurs de ceux qu'ils rapportent; ce qui en fait surtout le relief, c'est que l'évangéliste le raconte avec beaucoup plus de détails, tandis que ses devanciers procèdent généralement par traits sobres et concis. Les premiers historiens n'étaient pas tenus de le reproduire, comme s'il eût été indispensable à l'explication de la Passion du Sauveur : ce qui a déterminé le projet de mort des pharisiens,

serte qui avoisine le Jourdain, à Ephraïm, où il séjourne avec ses disciples¹.

Cependant, le mois de mars est venu. Il faut songer à la Pâque qui est proche. Déjà les Juifs se rendent en grand nombre à la capitale. Jésus s'y dirige lui-même avec ses disciples². Il arrive à Jéricho et y guérit deux aveugles³. A Béthanie, il accepte à souper chez Simon le Lépreux : Lazare est parmi les convives ; Marie, sœur de Lazare, oint ses pieds d'un parfum précieux⁴.

Le lendemain a lieu la solennelle entrée à Jérusalem.

I. — *L'entrée à Jérusalem et le dessein de mort contre Jésus*

C'était cinq jours avant la Pâque, le 2 avril de l'an 30⁵. Les abords de la capitale regorgeaient de Juifs étrangers, venus de tous côtés pour prendre part aux fêtes pascales⁶. Dans cette foule court tout

ce n'est pas tant ce miracle en particulier que l'enthousiasme populaire qu'il a porté à son comble et qui s'est manifesté si sensiblement par l'entrée triomphale à Jérusalem. Cf. M. LEPIN, *La Valeur historique du quatrième Evangile*, t. I, 1910.

1. JEAN, XI, 54. Ephraïm est identifié par quelques auteurs avec la petite ville d'Ephraïm, mentionnée par Josèphe, en Samarie, à environ 30 kil. au nord de Jérusalem. D'autres la placent en Judée, plus près de Jérusalem et à l'est, non loin du désert de Juda, qui s'étendait le long du bord occidental de la mer Morte jusque vers Jéricho, au nord.

2. MARC, x, 32 = MATTH., xx, 17 = LUC, xviii, 31 ; JEAN, xi, 55.

3. MARC, x, 46 = MATTH., xx, 29 = LUC, xviii, 35 ; XIX, 1.

4. MARC, xiv, 3 = MATTH., xxvi, 6 ; JEAN, xii, 1.

5. Date approximative. Voir ci-dessus, p. 63, note 1.

6. Jérusalem devait présenter alors, vue surtout du mont des Oliviers (de 800 mètres de hauteur, dominant l'esplanade du temple de 70 m. environ), un coup d'œil splendide, avec ses hauts murs d'enceinte, flanqués de bastions et garnis de soixante tours, ses nombreux palais et tous ses autres monuments. Deux édifices

à coup le bruit que « le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée », arrive de Béthanie et, par la route qui gravit le mont des Oliviers et franchit la vallée du Cédron, s'apprête à faire son entrée dans Jérusalem. Aussitôt tous se précipitent pour le voir et l'acclamer.

Plusieurs sans doute se sont déjà trouvés en contact avec le Maître. Ils ont entendu ses discours, ils ont vu ses miracles. Peut-être même y en a-t-il qui, l'année précédente, ont bénéficié du grand miracle de la multiplication des pains. En tout cas, la renommée de ses prédications et de ses prodiges est parvenue aux oreilles de tous. Un prodige plus éclatant que les autres, accompli tout récemment, à deux kilomètres de Jérusalem, a achevé de porter à son comble l'émotion de la foule : c'est la résurrection de Lazare à Béthanie. Les propres témoins de ce miracle, des Juifs de Jérusalem, sont là pour l'attester¹.

L'enthousiasme général est soulevé si puissamment que, malgré l'opposition des pharisiens, mal-

gigantesques dominaient la cité : le temple et le palais d'Hérode; Nous avons déjà parlé du temple : ci-dessus, p. 75, note 1. Le palais d'Hérode, bâti en marbre blanc, avec de vastes salles pourvu de jardins, de bassins, d'aqueducs, était également magnifique. La population ordinaire était d'une centaine de mille habitants. Elle augmentait considérablement à l'occasion des fêtes : on a parlé, pour ces circonstances, de 2 à 3 millions; il est certain qu'on y affluait de toutes parts et que les tentes garnissaient les faubourgs et les environs. — A l'heure actuelle, Jérusalem a encore 60.000 âmes. Malgré ses rues étroites et tortueuses, elle offre encore un aspect imposant. Mais ses édifices anciens ne sont plus; le palais d'Hérode a disparu; le temple a été remplacé par la mosquée d'Omar. De son antique splendeur il reste bien peu de chose. Toute sa gloire est, pour ainsi dire, dans ses ruines et dans ses souvenirs.

1. JEAN, XII, 17-18.

gré l'attitude menaçante des autorités religieuses, la foule fait au Sauveur, en pleine ville sainte, une réception triomphale, comme au Messie envoyé de Dieu.

C'est, en effet, une ovation expressément messianique qui accueille le Sauveur. On voit en lui le restaurateur du trône de David, celui qui doit établir et présider le royaume de Dieu attendu, et on le traite à la façon des princes et des rois. On jonche sa route de feuillage, arraché aux arbres, oliviers et palmiers, qui bordent le chemin; on quitte même son manteau pour le mettre, en guise de tapis, sous ses pieds.

En même temps, l'air retentit d'acclamations expressives des espérances populaires : « Hosannah au fils de David ! » c'est-à-dire au Messie¹. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël² ! La bienvenue soit au royaume de David, notre père³ ! » La royauté messianique de Jésus ne pouvait être plus formellement proclamée.

C'est justement cette explosion de l'enthousiasme populaire qui porte au paroxysme la haine des ennemis du Sauveur. Nous les avons vus, dès le début de son ministère, froissés de le voir agir hors de leur dépendance, irrités de l'entendre condamner leur hypocrisie et leur particularisme étroit.

1. MATTH., XXI, 9. — *Hosannah* vient de l'hébreu *Hoshia-nâ*, ou *Hoshah-nâ* (PL. LXXXVI, 2; CXVIII, 25), qui signifie : *Sauve !* C'est un salut en forme de prière, analogue à notre *Vivat !* ou *Vive !* Les Juifs le répétaient des milliers de fois, à la fête des Tabernacles, en agitant des palmes et en faisant une procession autour de l'autel des holocaustes.

2. MARG, XI, 10 = MATTH., XXI, 9 = LUC, XIX, 38; JEAN, XII, 13.

3. MARG, XI, 10.

Ils l'ont accusé de blasphème; ils lui ont reproché de faire bonne chère avec ses disciples; ils ont prétendu attribuer ses miracles à une connivence avec Béełzebub¹. Leur fureur est à son comble, quand ils voient la foule se déclarer pour le prophète de Nazareth, malgré tous leurs efforts². Ils l'ont traité de suppôt de Satan : et le voilà publiquement acclamé comme le Messie ! Quelle amère ironie !

Leur dépit est tel, qu'ils décident d'en finir avec lui. Depuis longtemps ils ont songé à s'en défaire³. Jusqu'ici ils ont différé leur dessein. Le progrès de son ascendant sur la foule, manifesté à l'entrée triomphale et dans les événements qui suivent, les décide sans plus de retard à l'exécuter⁴.

Mais comment procéder ? Il ne faut pas songer à l'arrêter de force en présence de la foule : elle est trop éprise de lui ; la mesure risquerait d'échouer, en provoquant peut-être un soulèvement populaire. On essaiera donc de lui tendre des pièges, en le questionnant sur quelques points de doctrine embarrassants. Qui sait s'il ne sera pas amené à faire des déclarations compromettantes, qui pourront servir de chefs d'accusation contre lui ?

C'est ainsi qu'un groupe de pharisiens, farouches

1. Ci-dessus, p. 179, note 2.

2. JEAN, XII, 19. Cf. MARC, XI, 18 = MATTH., XXI, 15 = LUC, XIX, 47. — L'expulsion des vendeurs du temple est relatée ici par les Synoptiques, en tête de l'unique manifestation qu'ils racontent de Jésus à Jérusalem. En réalité, l'incident s'est passé dans un voyage antérieur, lors de la Pâque qui a marqué la première année de son ministère. JEAN, II, 13-25; ci-dessus, p. 70, note 2. Ce qui a porté au paroxysme la haine des pharisiens, ce n'est pas tant cette expulsion des vendeurs que l'explosion d'enthousiasme populaire manifesté dans la réception triomphale.

3. MARC, III, 6 = MATTH., XII, 14 = LUC, VI, 11; JEAN, V, 18 VIII, 30, 32; VIII, 59; XI, 47-53, 56.

4. MARC, XI, 18 = LUC, XIX, 47.

partisans de l'indépendance nationale, s'unissant pour la circonstance à des Hérodiens, partisans, au contraire, du gouvernement établi par les Romains¹, interrogent Jésus sur la légitimité de l'impôt. « Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César²? » Si le Sauveur répond non, les Hérodiens se hâteront de le dénoncer au gouverneur comme rebelle et séditieux; s'il dit oui, les pharisiens le décrieront auprès du peuple comme approuvant la domination païenne dont le Messie doit précisément le délivrer.

On sait la réponse admirable par laquelle Jésus déjoue les embûches de ses interrogateurs. « A quelle effigie est cette pièce de monnaie? » leur demande-t-il. — « A celle de César. » — « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu³. »

D'autres questions sont posées au Sauveur. A chaque fois, ses adversaires sont confondus⁴. Puisqu'on ne peut le prendre en défaut dans ses paroles, il faudra donc en venir à l'arrêter de vive force. On assemble le sanhédrin. C'était le grand Conseil des Juifs,

1. Cf. ci-dessus, p. 148, note 2.

2. Rome exigeait un impôt des pays soumis. Il n'y avait pas longtemps qu'on avait commencé de l'exiger des Juifs. Rien n'était plus impopulaire. Payer l'impôt était reconnaître qu'on n'était plus le peuple élu et libre, mais qu'Israël était passé sous le joug de l'étranger et du païen.

3. MARC, XII, 13-17 = MATTH., XXII, 15-22 = LUC, XX, 20-27.

4. MARC, XII, 18-27, 28-34 = MATTH., XXII, 22-33, 34-40 = LUC, XX, 27-40. — Aux pharisiens s'unissent, pour la circonstance, les *sadducéens*. C'étaient des gens ordinairement riches, haut placés, et aimant la vie aisée. A l'encontre des pharisiens (ci-dessus, p. 92), ils trouvaient du bon dans la civilisation étrangère et s'en accommodaient. Ils avaient fini par tomber dans une sorte de scepticisme moral et d'indifférentisme religieux. Ils allaient jusqu'à nier la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme. D'où la question ironique qu'ils posent au Sauveur. Cf. *Act.*, XXIII, 6-8.

composé de soixante-dix membres, chefs des prêtres, scribes et anciens du peuple, présidé par Caïphe, le grand-prêtre en exercice¹. L'arrestation du Nazaréen est décidée.

Toutefois, afin de ne pas surexciter la foule, rassemblée à l'occasion de la Pâque, et dans laquelle sont en nombre les Galiléens et autres partisans de Jésus, on convient de n'exécuter la décision qu'une fois la fête passée².

1. Le grand Sanhédrin, qui siégeait à Jérusalem, était une sorte d'assemblée ou de sénat juif, s'occupant des affaires intérieures et religieuses, sous le contrôle des procureurs romains. Le président en était le grand-prêtre, ou chef du collège sacerdotal. Depuis un siècle ou deux, la charge du pontificat suprême était devenue une sorte de marchandise mise à l'encan. Le grand-prêtre était désigné par le gouvernement, qui choisissait le plus offrant. Il était censé nommé à vie, mais, la charge étant devenue vénale, on trouvait profit à le déposer et à lui donner un remplaçant. Josèphe compte 28 grands-prêtres depuis l'avènement d'Hérode le Grand (37 av. J.-C.) jusqu'à la destruction de Jérusalem (70 ap. J.-C.). Ils étaient tous pris dans deux ou trois mêmes familles. Huit membres de la famille d'Anne, ou Hanan, furent grands-prêtres tour à tour. Durant la vie publique de Jésus, le grand-prêtre de droit, aux yeux des Juifs, était Anne, nommé l'an 6 ap. J.-C. et déposé l'an 15. LUC, III, 2; ACT., IV, 6. C'est devant lui que comparut « d'abord » le Sauveur. JEAN, XVIII, 13. Le grand-prêtre de fait, aux yeux des Romains, était son gendre Caïphe, qui avait été nommé en l'an 18 et garda sa charge jusqu'à l'an 36. LUC, III, 2; MATTH., XXVI, 3, 57; JEAN, XI, 49; XVIII, 13, 24; ACT., IV, 6.

Les chefs des prêtres détenaient l'autorité principale dans le sanhédrin. Ils figurent avant les anciens et les scribes. Souvent ils sont nommés à part, comme représentant, à eux seuls, le grand Conseil. MARC, XIV, 10 = MATTH., XXVI, 14; MARC, XV, 10; LUC, XXIII, 4, cf. 30; XXIV, 20; MATTH., XXVIII, 11; JEAN, XVIII, 35; XIX, 6, 15, 21. L'opposition subie par le Sauveur revient donc à la double complicité du parti pharisien et des chefs des prêtres, ayant en mains l'autorité religieuse du sanhédrin. MARC, XI, 18 = MATTH., XXI, 15 = LUC, XIX, 47; MARC, XIV, 1 = LUC, XXII, 2; XXIII, 10; MARC, XV, 31; MATTH., XXI, 45; LUC, XX, 19; MATTH., XXVII, 62; JEAN, VII, 32, 45; XI, 47, 57; XVIII, 3.

2. MARC, XIV, 1-2 = MATTH., XXVI, 3 = LUC, XXII, 1-3.

La proposition inattendue d'un disciple du Maître vient brusquer les événements. Judas, l'un des Douze, était, dans le collège apostolique, chargé de la bourse où l'on puisait, soit pour subvenir à l'entretien de la petite troupe, soit pour distribuer des aumônes aux pauvres. Or Judas aimait l'argent, et il avait pris l'habitude de voler dans la bourse qui lui était confiée¹.

Tout récemment encore, au repas de Béthanie, il avait protesté contre la prodigalité de cette femme qui gaspillait un parfum de grand prix en le versant sur les pieds de Jésus. « Pourquoi, murmurait-il, ne l'a-t-on pas vendu trois cents deniers? On en aurait donné le prix aux pauvres. » Mais ce n'est pas aux pauvres que Judas se souciait de remettre cet argent : il songeait bien plutôt à se l'approprier².

Dépité, semble-t-il, par la réponse de Jésus et poussé par son avarice, Judas vient trouver les princes des prêtres, la veille de la Pâque. Il offre de livrer son Maître, moyennant une somme que l'on fixe à trente sicles d'argent, une centaine de francs de notre monnaie³.

La proposition est acceptée et le traître cherche le moyen de livrer Jésus. Il agira à l'écart de la foule. Il sait que le Sauveur quitte la ville chaque soir, pour se retirer dans le clos de Gethsémani, situé de l'autre côté de la vallée du Cédron, sur les

1. JEAN, XII, 6; XIII, 29.

2. MARC, XIV, 4 = MATTH., XXVI, 8; JEAN, XII, 4. Le lien historique qui existe entre l'épisode de Béthanie et la résolution prise par Judas a dû amener les Synoptiques à relater l'épisode, au moment où ils parlent du dessein du traître, deux jours avant la Pâque (MARC, XIV, 1, 10 = MATTH., XXVI, 2, 14), alors qu'il eut réellement lieu six jours avant (JEAN, XII, 1).

3. MARC, XIV, 10-11 = MATTH., XXVI, 14-16 = LUC, XXII, 3-6.

pentes du mont des Oliviers ¹. Dès le soir du jeudi, il met son projet à exécution. Ce soir-là, le Sauveur mangeait la Pâque ² avec ses disciples dans un cé-

1. *Gethsémani* veut dire : « pressoir pour l'huile ». Ce devait être un petit champ d'oliviers, pourvu d'un pressoir : installation rustique comme la Palestine en compte encore en grand nombre. Aujourd'hui, le jardin est clos d'un mur carré irrégulier, mesurant 70 pas en long et en large. On y remarque huit vieux oliviers, fendus par l'âge et entourés d'une maçonnerie. Ils dateraient, pense-t-on, du temps même de Jésus. — *Cédron* signifie : « noir » ; nom dû probablement aux eaux boueuses du torrent. Il s'agit, en effet, d'un simple torrent d'hiver. Aujourd'hui la vallée, appelée *Ouadi Sitti Maryam*, « vallée de Sainte-Marie », est à peu près toujours à sec.

2. La Pâque se célébrait, chez les Juifs, le 15 du premier mois de l'année, ou de nisan. Le 15 nisan tombait cette année-là un vendredi ; mais, comme les autres jours juifs (voir ci-dessus, p. 93, n. 2), ce 15 nisan commençait la veille, à la première heure de la nuit, donc le jeudi soir. Tous les détails des Synoptiques montrent que, ce jeudi soir, on devait célébrer la Pâque, et que Jésus la célébra en même temps que les Juifs. MARC, xiv, 12-17, 26 = MATTH., xxvi, 17-20, 30 = LUC, xxii, 7-15. Le lendemain, vendredi, était bien le jour de la solennité. MARC, xv, 6 = MATTH., xxvii, 15 = LUC, xxiii, 17. — Les détails du quatrième Évangile s'accordent avec ces données synoptiques. Le jeudi soir, les apôtres croient que Judas sort du cénacle, pour acheter des provisions ou distribuer des aumônes à l'occasion de la fête (JEAN, xiii, 29) : cela ne se conçoit bien que si la fête commence ce soir-là, et non le lendemain soir. Le vendredi, Pilate offre de gracier Jésus (JEAN, xviii, 39), comme si on était bien au jour solennel de la Pâque. L'expression : « Préparation de la Pâque », appliquée au vendredi (JEAN, xix, 14), ne signifie certainement pas la veille de la Pâque, mais la Préparation du sabbat, ou vendredi, coïncidant avec la Pâque. Cf. MARC, xv, 42 ; MATTH., xxvii, 62 ; LUC, xxiii, 54 ; JEAN, xix, 31, 42 ; xx, 1. Enfin l'expression : « avant la fête de la Pâque », appliquée au jeudi (JEAN, xiii, 1) se comprend sans difficulté si la Pâque commence seulement le jeudi soir pour occuper tout le lendemain. Sans doute, les pharisiens refusent d'entrer au prétoire, le vendredi, pour ne pas se souiller et pouvoir manger la Pâque (JEAN, xviii, 28) : mais cela ne prouve pas que la manducation de la Pâque devait commencer légalement ce vendredi soir ; cela peut signifier seulement qu'eux-mêmes avaient été empêchés de manger la Pâque à temps, par le souci de l'arrestation de Jésus et de son procès.

nacle de la ville : Judas sort de la cène avant les autres et s'en va avertir les princes des prêtres¹.

Il leur demande une troupe armée, qui lui serve en cas de résistance de la part des amis de Jésus. On lui donne une bande d'huissiers du sanhédrin ou agents de police du temple, armés de bâtons et munis de torches².

Mais comme, malgré tout, l'arrestation risque de provoquer des troubles, on ne veut pas l'opérer à l'insu de l'autorité romaine. Il sera d'ailleurs nécessaire de recourir à cette autorité, pour exécuter le dessein de mort, déjà formé dans les esprits. Les sanhédristes demandent donc à Pilate et en obtiennent un détachement de la cohorte de six cents hommes, qui, de Césarée, venait à Jérusalem au temps des fêtes, pour y maintenir l'ordre, et était casernée près du temple, dans la forteresse Antonia. Commandés par le chef de la cohorte ou tribun, les soldats romains sont armés de leurs épées et munis de lanternes³.

Sur le signal donné par le traître, les soldats s'emparent de Jésus. On l'emmène, d'abord chez Anne, grand-prêtre déposé par Rome, mais toujours revêtu de la dignité pontificale, aux yeux des Juifs⁴ ; puis, au palais de Caïphe, son gendre, le grand-prêtre en exercice, où sont assemblés en séance de nuit tous les membres du sanhédrin⁵.

Nous verrons qu'ils auront vite fait de trouver un motif de condamnation contre le Sauveur, et que

1. MARC, XIV, 10 = MATTH., XXVI, 14 = LUC, XXII, 4.

2. MARC, XIV, 43-52 = MATTH., XXVI, 47-56 = LUC, XXII, 47-55.

3. JEAN, XVIII, 2-3, 12.

4. JEAN, XVIII, 13. Voir ci-dessus, p. 191, note 1.

5. MARC, XIV, 53-64 = MATTH., XXVI, 57-66 = LUC, XXII, 54, 66-71.

tout leur effort sera ensuite d'obtenir du procureur romain la prompte exécution de leur arrêt.

II. — *L'achèvement de la manifestation de Jésus comme Messie, Fils de Dieu et Rédempteur*

En ces jours suprêmes, Jésus met le sceau à ses manifestations antérieures et à l'œuvre qui a rempli sa vie.

Jusqu'ici il s'est contenté de révéler sa qualité de Messie à ses apôtres : maintenant il la déclare ouvertement à la foule, il la proclame solennellement devant ses juges, et il achève d'en montrer le caractère extraordinaire, en découvrant d'une façon plus explicite la signification de son titre de Fils de Dieu.

Lors de son entrée dans la capitale juive, la foule l'a porté en triomphe et acclamé comme le Roi Messie. Jésus l'a laissée faire. Lui qui naguère se dérobait si soigneusement aux tentatives de ce genre, lui qui a si constamment évité de faire une déclaration publique de sa qualité de Messie, se prête maintenant à l'ovation populaire.

Il sait, en effet, que son heure est proche : les chefs de la nation s'apprêtent à le livrer au pouvoir romain ; la foule, qui semble si sympathique, va bientôt réclamer son crucifiement. C'est la Passion qui est là, avec son cortège d'ignominies ; c'est sa mort en croix, qui semblera marquer l'effondrement du rêve messianique. Il peut bien se prêter aux ovations jusqu'ici esquivées. Et spontanément il accepte cette glorification éphémère, comme une protestation anticipée contre le scandale des prochains événements.

Des pharisiens l'invitent à arrêter les acclamations de ses disciples. « Si ceux-là se taisent, répond-il, les pierres elles-mêmes crieront ¹. » Des enfants le saluent, dans la cour du temple, par le cri : « Hosanna au fils de David ! » « Entends-tu ce qu'ils crient ? » lui demandent les pharisiens scandalisés. Et le Sauveur de répondre : « Vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit : C'est de la bouche des enfants et des nourrissons que tu as tiré ta louange ². »

Non content de proclamer de la sorte sa messianité, le Sauveur s'exprime, plus nettement qu'il n'a jamais fait, sur sa filiation divine. Aux pharisiens et aux chefs des prêtres il fait entendre la parabole des méchants vignerons. Dieu, sous les traits d'un riche père de famille, envoie à sa vigne, qui représente Israël, des serviteurs chargés d'en recueillir les fruits, et qui ne sont autres que les prophètes. Les serviteurs sont successivement mal reçus, accablés de coups, quelques-uns même mis à mort. Le Maître de la vigne se décide à envoyer enfin « son propre Fils », « son Fils bien-aimé », son « héritier ». Les vignerons le mettent à mort comme les serviteurs. En châtiment de ce crime, leur ville sera saccagée et détruite, et la vigne livrée à d'autres colons, qui en rendront les fruits au temps voulu ³.

Par ce fils du Maître de la vigne, qui succède aux prophètes, et doit être rejeté par son peuple, Jésus se désigne très clairement lui-même. Il est donc le Fils de Dieu. Et quel Fils de Dieu ! Entre lui et les anciens prophètes, il y a une différence essentielle.

1. LUC, XIX, 39-40.

2. MATTH., XXI, 15-16.

3. MARC, XII, 1-12 = MATTH., XXI, 33-46 = LUC, XX, 9-19.

Il dépasse les plus illustres de toute la distance qu'il y a entre le fils du père de famille et de simples serviteurs. Eux ne sont que serviteurs de Dieu; Lui est le Fils de Dieu, unique et bien-aimé¹.

La même idée ressort de l'entretien que le Sauveur a, peu après, avec les pharisiens sur le Christ, fils d'un plus grand que David. « Que pensez-vous du Christ? leur demande-t-il. De qui est-il fils? — De David. — Mais comment se fait-il que David, sous l'influence de l'Esprit-Saint, l'appelle Seigneur: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds*. Si David lui-même l'appelle ainsi Seigneur, comment peut-il être son fils²? »

Jésus ne disconvient pas qu'il soit fils de David: il l'a lui-même proclamé équivalement en diverses circonstances; il a guéri les malades qui lui donnaient cette appellation³; il a approuvé la foule qui l'acclamait sous ce titre⁴; et, en effet, sa généalogie le rattachait au grand roi d'Israël⁵. Mais, en s'appuyant sur l'autorité même de David, regardé comme l'auteur inspiré du psaume, il veut faire sentir qu'il est plus qu'un simple fils de David. Pour David même, le Christ est « Seigneur », et il doit siéger à la droite de l'Eternel, partageant sa puissance et sa gloire. Et pourquoi un tel privilège? C'est précisément parce qu'il est le Fils, non pas simplement de

1. Cf. *Hébr.*, I, 1 ss.

2. *MARC.*, XII, 35-37 = *MATTH.*, XXII, 41-46 = *LUC.*, XX, 41-44. Cf. *Ps.* cx, 1.

3. *MATTH.*, IX, 27; XV, 22; *MARC.*, X, 47-48 = *MATTH.*, XX, 30-31 = *LUC.*, XVIII, 38-39. Ci-dessus, p. 162, cf. 147.

4. *MATTH.*, XXI, 9, 15. Ci-dessus, p. 188.

5. *MATTH.*, I, 1-17; *LUC.*, III, 23-31. Cf. *Rom.*, I, 3; II, *Tim.*, II, 3; *Apoc.*, V, 5; *XXII*, 16.

David, comme on se contente de le dire, mais de Dieu lui-même, et que cette divine filiation lui convient dans un sens aussi propre et aussi réel que la première.

En soulevant ainsi le voile qui recouvre son origine divine, Jésus donne l'explication profonde des pouvoirs surhumains qu'il a revendiqués au cours de son ministère, et montre le vrai sens du titre de Fils de Dieu qu'il a reçu à diverses reprises et qu'il s'est lui-même attribué¹. Il n'est pas seulement un Messie homme, adopté par Dieu comme son Fils et admis libéralement à la communication de ses privilèges : il est le Fils de Dieu proprement dit, et, bien qu'uni à l'humanité, il participe à la nature divine de son Père.

C'est dans le même sens que le Sauveur va confesser, à la fois, sa messianité et sa filiation divine, devant le sanhédrin juif.

Ses juges, solennellement assemblés, ne songent point à lui reprocher d'avoir troublé l'ordre public : le grief de rébellion sera bon à alléguer devant Pilate ; mais ce ne sera que pour la forme. Ils savent bien que le Sauveur n'a prétendu à aucune entreprise contre les pouvoirs établis ; il n'a rien de commun avec leurs agitateurs politiques ordinaires. Et d'ailleurs, s'il avait émis de telles prétentions, elles auraient trop bien répondu à leurs

1. MARC, I, 11 = MATTH., III, 17 = LUC, III, 22 ; MARC, IX, 6 = MATTH., XVII, 5 = LUC, IX, 35 ; MATTH., IV, 3, 6 = LUC, IV, 3, 9 ; MARC, V, 7 = MATTH., VIII, 29 = LUC, VIII, 28 ; IV, 41 ; MARC, III, 12 ; MATTH., XIV, 33 ; XVI, 16 ; MATTH., XI, 26 = LUC, X, 22 ; JEAN, V, 17-28 ; VI, 40 · VIII, 16-19, 28 ss ; X, 29-38 ; XI, 4, 27. Ci-dessus, pp. 67, 69, 141, 151, 155, 157.

propres désirs pour qu'ils aient eu la pensée de le dénoncer au pouvoir romain.

Le vrai motif de leur haine — toute leur attitude à travers le ministère de Jésus en témoigne — est que ce Galiléen obscur et ignorant s'est donné une mission religieuse extraordinaire. Il a revendiqué des pouvoirs et des privilèges surhumains ; il s'est présenté en homme de Dieu, participant de la puissance même de Dieu ; il a prétendu réaliser les oracles messianiques dans ce qu'ils ont de plus transcendant. Et cela, au mépris des autorités nationales, établies à Jérusalem ; bien plus, en prenant à tâche de les décrier et de compromettre leur prestige en toute occasion. Voilà leur grief personnel contre le Sauveur. Il est d'ordre essentiellement religieux. De là cette séance solennelle où Jésus est sommé, devant le grand Conseil, de répondre de ses prétentions.

« Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu¹. » A cette sommation du grand-prêtre, Jésus, qui s'était tu jusque là, répond : « Tu l'as dit. » Et pour renforcer son aveu, il ajoute, en faisant allusion à la célèbre vision de Daniel² : « Désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu puissant, et venant sur les nuées du ciel³. »

Le Sauveur ne pouvait plus explicitement déclarer sa messianité, et du même coup le caractère extraordinaire de sa filiation divine. Il est le Messie, mais le Messie Fils de Dieu, assis à la droite de Dieu et participant de la puissance personnelle de Dieu.

1. MARC, XIV, 61 = MATTH., XXVI, 63 = LUC, XXII, 66, 70.

2. DAN., VII, 13. Voir ci-dessus, p. 144.

3. MARC, XIV, 62 = MATTH., XXVI, 64 = LUC, XXII, 69-70.

C'est bien ainsi que le comprennent Caïphe et les sanhédrites. « Il a blasphémé, s'écrie le grand-prêtre en déchirant son habit; qu'avons-nous besoin d'autres témoins? Vous venez d'entendre le blasphème vous-mêmes. » Et tous les juges d'approuver : « Il mérite la mort¹. »

Or, dire : « Je suis le Christ », n'était pas blasphémer. Dire : « Je suis le Fils de Dieu », ne l'aurait pas été davantage, si ce titre avait été regardé comme l'équivalent du premier et n'avait signifié qu'une filiation toute métaphorique. Si donc, au jugement des sanhédrites, Jésus a prononcé sacrilègement le nom de Dieu et insulté à sa majesté, c'est qu'il s'est dit le Fils de Dieu au sens propre. La relation de saint Luc le fait clairement entendre. D'après cet évangéliste, le grand-prêtre commence par demander à Jésus s'il est bien le Christ. Après avoir ouï la réponse affirmative, où le Sauveur revendique le droit d'être assis un jour à la droite de Dieu, il lui pose cette question nouvelle : « Es-tu donc le Fils de Dieu²? » Or ce changement d'expression ne s'explique bien, que si la réponse de Jésus vient de préciser sa qualité de Christ dans le sens d'une intime relation avec Dieu, que si, en s'avouant le Christ, il s'est du même coup implicitement proclamé le Fils de Dieu, en égalité de nature avec Dieu.

Devant Pilate, Jésus n'avoue pas moins fermement sa dignité. La qualité de roi des Juifs est plus compréhensible à un Romain que l'idée juive de

1. MARC, XIV, 63-64 = MATTH., XXVI, 65-66 = LUC, XXII, 71. — A consulter : G. CHAUVIN, *Le procès de J.-C* (collection *Science et Religion*), 1901; A. LÉMANN, *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre J.-C.*, 1876.

2. LUC, XXII, 66-71.

Messie : c'est comme prétendu roi des Juifs que les sanhédrites le traduisent à son tribunal. Sur ce titre porte, en effet, l'interrogatoire principal du gouverneur. « Es-tu le roi des Juifs ? — Tu l'as dit. Je le suis ¹. » Et c'est aussi pour ce motif exprès que le Sauveur est condamné. Sur la planchette de bois, qui, au sommet de la croix, portera inscrite sa sentence officielle, on lira : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ². »

Toutefois, ce motif de condamnation est plus apparent que réel. S'il se justifie au point de vue du juge romain, il répond moins bien à l'intention du grand Conseil juif. Le sanhédrin a condamné Jésus comme Fils de Dieu, plus encore que comme Messie; et ce motif n'a pas laissé d'être allégué devant Pilate lui-même. « Nous avons une loi, lui disent les sanhédrites, et selon notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu le Fils de Dieu ³. » C'est donc moins pour l'aveu de sa messianité que pour sa prétention à la filiation divine que Jésus a été livré à la mort.

Ainsi s'achève au grand jour, devant la foule et en face de ses juges, la manifestation personnelle du Sauveur.



Mais Jésus ne s'en tient pas là. Il achève aussi de montrer le rôle providentiel de sa mort, en se déclara-

1. MARC, xv, 2 = MATTH., xxvii, 11 = LUC, xxiii, 3; JEAN, xviii, 33-37. Cf. MARC, xv, 9, 12, 13 = MATTH., xxvii, 29; JEAN, xviii, 39; xix, 3, 14-15.

2. MARC, xv, 26 = MATTH., xxvii, 37 = LUC, xxiii, 38; JEAN, xix, 19-22.

3. JEAN, xix, 7; cf. v, 18; x, 3.

rant, d'une manière plus explicite qu'il n'a encore fait jusqu'ici, le Messie souffrant et rédempteur.

Toutes les occasions lui servent à amener l'entretien sur cette perspective de sa prochaine destinée. S'adressant aux pharisiens, il leur montre les mauvais vigneron, non contents d'avoir maltraité et massacré les serviteurs envoyés par le maître de la vigne, mettant à mort son fils unique lui-même, député en dernier lieu. Par là est clairement figuré le meurtre que le peuple juif va commettre sur la personne du Christ, Fils de Dieu, après un accueil semblable fait d'abord aux prophètes¹.

Le moment précis et les circonstances exactes du drame douloureux sont connus du Sauveur. « Vous savez, dit-il à ses apôtres dès le mardi saint, que la Pâque doit avoir lieu dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié². » Le jeudi soir venu, où devait se célébrer le repas pascal, il multiplie les allusions aux événements qui se préparent. « En vérité, je vous le déclare, l'un de vous me trahira, de ceux qui mangent ici avec moi³. » Et, s'adressant à Judas, en lui présentant le pain trempé : « Ce que tu as à faire, fais-le vite⁴ ! »

Jésus est si conscient de sa mort prochaine qu'il la représente à l'avance sous les yeux de ses disciples, en leur montrant son corps dans le pain qu'il rompt et qu'il leur donne, son sang dans le vin qui est dans le calice et qu'il leur distribue. « Prenez et

1. MARC, XII, 1-11 = MATTH., XXI, 33-44 = LUC, XX, 9-18. — Ci-dessus, p. 196.

2. MATTH., XXVI, 2.

3. MARC, XIV, 18-21 = MATTH., XXVI, 21-25 = LUC, XXII, 21-23; JEAN, XIII, 18-26.

4. JEAN, XIII, 27.

mangez : ceci est mon corps. Prenez et buvez : ceci est mon sang qui va être répandu ¹. »

L'hymne d'action de grâces récitée, on quitte le Cénacle pour se retirer, comme les jours précédents, au pied du mont des Oliviers. Jésus prédit aux siens l'épreuve qui les attend. « Tous, leur dit-il, vous serez scandalisés à mon sujet, cette nuit même, car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées²; mais, quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée³. » Pierre proteste que jamais il ne l'abandonnera. Le Sauveur lui répond : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq n'ait chanté deux fois, toi, tu m'auras renié trois fois⁴. »

L'épisode de l'agonie au jardin de Gethsémani montre bien l'assurance qu'a le Sauveur de sa mort imminente. Toute sa nature humaine se révolte à la pensée du supplice et de la mort qui l'attendent le lendemain. Son angoisse est telle qu'elle tire de ses membres une sueur de sang, et qu'elle se traduit par cette prière émotionnante à son Père : « Père, tout vous est possible : éloignez ce calice de moi. Néanmoins, que votre volonté se fasse, non la mienne⁵ ! »

Jésus a donc prévu avec une pleine certitude sa destinée douloureuse et les circonstances précises de sa mort. Il n'a cependant rien fait pour s'y dérober.

1. MARC, XIV, 22-25 = MATTH., XXVI, 26-29 = LUC, XXII, 15-20.

2. ZACH., XIII, 7.

3. MARC, XIV, 26-28 = MATTH., XXVI, 30-32.

4. MARC, XIV, 30 = MATTH., XXVI, 34 = LUC, XXII, 34; JEAN, XIV, 38.

5. MARC, XIV, 36 = MATTH., XXVI, 39 = LUC, XXII, 42, 44; cf. JEAN, XII, 27; XVIII, 11.

Il est venu à Jérusalem, en sachant ce qui l'y attendait. Il s'y est tenu à la portée de ses ennemis. Il a laissé à Judas une entière liberté de le trahir. Cela oblige à croire qu'il a vu en sa mort l'accomplissement d'un dessein providentiel, qu'il l'a acceptée et voulue librement dans cette intention.

C'est bien ce que marquent aussi sa dignité au milieu de ses souffrances, le silence impressionnant qu'il oppose aux insultes de ses ennemis, sa patience sous les coups des bourreaux, la majesté souveraine dont il fait preuve durant toute sa Passion et jusque dans la mort.

Par le fait, Jésus présente expressément sa mort douloureuse comme la condition qui assurera l'avenir de son œuvre. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et n'y meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ¹. » « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ². »

En d'autres circonstances, il montre dans le sacrifice de sa vie la rançon destinée à racheter les hommes et à leur obtenir le royaume : « Le Fils de l'homme, déclarait-il aux fils de Zébédée, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup ³. »

Enfin, c'est la grande instruction qu'il donne encore à ses apôtres au soir de la dernière Cène : le pain qu'il leur présente n'est pas seulement son corps, mais son corps donné pour eux ; le vin contenu dans le calice n'est pas seulement son sang.

1. JEAN, XII, 24-25.

2. JEAN, XII, 32.

3. MARC, X, 45 = MATTH., XX, 28 ; cf. LUC, XXII, 27 ; JEAN, XIII, 1-17. Ci-dessus, p. 166.

mais son sang répandu en rémission des péchés pour un grand nombre¹, et dans le calice il faut voir le calice d'une nouvelle alliance².

III. — *La révélation définitive touchant l'avenir du royaume*

Jésus va donc, comme rédempteur des hommes et pour leur obtenir le royaume de Dieu, subir la mort. Le royaume viendra seulement après, et il faudra continuer de s'y préparer.

Déjà le Sauveur l'avait insinué à ses apôtres; mais, en ces derniers jours, il complète ses instructions à cet égard par une déclaration importante. C'est que le peuple juif, en châtiment de sa conduite à l'égard du Christ, ne sera plus, comme peuple, l'héritier du royaume qui lui était d'abord destiné³. Il est déchu des anciennes promesses. Il cessera d'être la nation privilégiée de Dieu. Un peuple nouveau, formé de toutes les nations de l'univers, c'est-à-dire l'Eglise universelle, prendra sa place.

Telle est la leçon exprimée dans la parabole des mauvais vignerons. « Que fera, demande Jésus, le maître de la vigne à l'égard des vignerons » qui ont mis à mort son fils? « Il les perdra eux-mêmes et louera sa vigne à d'autres, qui lui en rendent les fruits au temps voulu. » Ainsi, ajoute-t-il en s'adressant aux pharisiens, « le royaume de Dieu vous sera

1. Ce terme n'est pas employé par rapport à un nombre moindre qui serait exclu de ce bienfait. Il souligne seulement le grand nombre — en réalité la totalité — de ceux pour qui le sang rédempteur est offert.

2. MARC, XIV, 22-25 = MATTH., XXVI, 26-29 = LUC, XXII, 15-20; I Cor., XI, 23-25. — Cf. JEAN, I, 29, 36; VI, 52; X, 11, 17; XII, 7, 32.

3. MATTH., X, 5; XV, 24; cf. MARC, VII, 27.

enlevé et donné à une nation qui le fera fructifier¹. »

Une leçon semblable est contenue dans la parabole du festin. Un roi veut célébrer les noces de son fils : il prépare un grand festin et envoie ses serviteurs faire les invitations. Les invités refusent de venir et maltraitent, massacrent même ses envoyés. Que fera le roi ? Il châtiara sévèrement ces invités indignes et fera convoquer à leur place des gens qui aient plus d'égard pour ses bienfaits. Ainsi Dieu punira-t-il les Juifs rebelles et les remplacera-t-il au festin du royaume par les Gentils².

En vérité, disait naguère le Sauveur, à l'occasion de la foi exprimée par le centurion romain de Capharnaüm, « il en viendra un grand nombre, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, pour s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume seront jetés dehors, dans les ténèbres³. »

Le divin Maître entre dans des détails particuliers touchant ce châtiment qui menace la nation juive. Ainsi, dans la parabole des noces royales : parlant de la juste indignation du roi qui voit ses invitations méprisées, il le montre envoyant ses armées contre les rebelles, pour les passer au fil de l'épée et livrer leur ville aux flammes⁴. C'est précisément le châtiment qui attend les Juifs et Jérusalem.

L'un des jours qui suivirent son entrée dans la ville sainte, le Sauveur sortait du temple, par la

1. MARC, XII, 9 — MATTH., XXI, 41-43 = LUC, XX, 16. Cf. p. 196.

2. MATTH., XXII, 1-14 ; LUC, XIV, 15-24.

3. MATTH., VIII, 11 ; LUC, XIII, 29

4. MATTH., XXII, 7

porte conduisant au mont des Oliviers, lorsque ses disciples lui firent admirer la grandeur et la beauté de l'édifice. « Voyez, disaient-ils, ces blocs gigantesques, et la magnificence de ces constructions ! » « En vérité, répondit Jésus, de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre, qui ne soit détruite¹. » Et, expliquant sa pensée : « Quand vous verrez Jérusalem cernée de campements, sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient dans les montagnes ! Ceux qui sont au milieu de la ville, qu'ils s'en éloignent ! Ceux qui seront dans les campagnes, qu'ils se gardent d'y entrer ! Car ce sont des jours de vengeance que ceux-là, pour l'accomplissement de tout ce qui est écrit. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent, en ces jours-là : car une grande angoisse sera sur la terre, et la colère sur ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive, et seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des Gentils soit accompli². »

Et Jésus précise le moment de ce châtiment redoutable. C'est sur la génération présente que le fléau de Dieu tombera. C'est de cette génération ingrate, qui a répudié le Christ et qui va persécuter ses disciples, que sera tirée la vengeance de tous les crimes passés d'Israël³. « En vérité », déclare-t-il aux pharisiens, en annonçant la punition qui les menace, « toutes ces choses surviendront à cette génération-ci⁴. » « En vérité », répète-t-il à

1. MARC, XIII, 1-2 = MATTH., XXIV, 1-2 = LUC, XXI, 5-6.

2. LUC, XVI, 20-24. Cf. LUC, XIII, 34-35 ; XIX, 41-44 ; XXIII, 28-31.

3. MATTH., XXIII, 33-39 ; LUC, XI, 50-51 ; XIII, 34-35.

4. MATTH., XXIII, 36 ; cf. LUC, XI, 51.

ses apôtres, après sa prédiction de la ruine du temple et de Jérusalem, « cette génération ne finira pas, que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront : mes paroles ne passeront point¹. »



De la ruine de Jérusalem le Sauveur rapproche l'idée de la grande catastrophe qui marquera la fin du monde et inaugurera définitivement le royaume de Dieu. Le lien qui unit ces deux événements est si étroit que tels et tels discours du Sauveur paraissent viser l'un et l'autre à la fois.

C'est qu'en effet la catastrophe palestinienne est comme un symbole précurseur et une garantie effective de ce qui se passera à la fin des temps. Le Christ va châtier la nation juive infidèle et inaugurer, en quelque sorte, à son égard ses pouvoirs de grand justicier : ainsi viendra-t-il au dernier jour pour juger tous les hommes et détruire le monde coupable. La destruction de la ville sainte et de son temple va marquer la répudiation définitive de la synagogue et, en quelque sorte, le véritable point de départ de l'Eglise, en tant que maîtresse du monde et conquérante de l'univers : ainsi la catastrophe suprême marquera-t-elle la fin du monde présent et inaugurera-t-elle le royaume de Dieu en sa phase glorieuse et éternelle².

Jésus a précisé que la ruine de Jérusalem s'accomplirait avant la fin de la génération actuelle : il ne spécifie pas la date de son dernier avènement.

1. MARC, XIII, 30-31 = MATTH., XXIV, 34-35 = LUC, XXI, 32-33.

2. MARC, XIII, 29 = MATTH., XXIV, 33 = LUC, XXI, 31, 28 ; MATTH., X, 23 ; MARC, IX, 1 = MATTH., XVI, 28 = LUC, IX, 27 ; JEAN, XXI, 22.

Parfois, sans doute, il s'exprime comme si cet avènement final devait coïncider avec la catastrophe juive, ou la suivre de près¹. Ainsi, dans le discours sur la ruine du temple, laisse-t-il ses auditeurs sous l'impression que l'événement palestinien et la venue suprême du Fils de l'homme se trouveront dans un prolongement immédiat².

Mais ailleurs il a soin d'avertir que l'époque de son avènement doit rester inconnue : « De ce jour et de l'heure, personne ne sait rien, pas même les

1. Il ne s'agit pas d'une arrivée du royaume de Dieu immédiate, devant se produire du vivant de Jésus et au cours de son présent ministère. Le Maître a bien parlé du royaume comme s'il était proche : MARC, I, 15 = MATTH., IV, 17 ; x, 7 ; LUC, x, 9, 11 ; JEAN, v, 25-29 ; jamais il n'a précisé que ce royaume fût imminent et qu'il arriverait de son vivant. Au contraire, il a clairement annoncé, et à une foule de reprises, sa propre disparition du milieu des siens par la mort (ci-dessus, pp. 162-167, 201-204) ; il a chargé ses apôtres de continuer son œuvre ; il leur a prédit les persécutions, et même la mort violente, qui les attendaient (ci-dessus, pp. 179-180 ; et ci-après, pp. 214-216) ; enfin, toutes les annonces relatives à la répudiation du peuple juif et à la vocation des Gentils (pp. 205-208), comme celles qui se rapportent à la venue du Fils de l'homme (p. 168) et au retard qu'elle doit subir (pp. 211-212), montrent avec évidence que le Sauveur n'entrevoyait pas la réalisation du royaume dans un avenir immédiat. Si donc, à un moment donné, Jésus a repris la parole de Jean-Baptiste : « Le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence ! » (MARC, I, 14-15 ; MATTH., IV, 17 ; cf. MATTH., III, 2-7, 10 = LUC, III, 7-9 ; ci-dessus, p. 64 et 78), si, en donnant leur première mission à ses apôtres, il leur a dit encore : « Allez prêcher que le royaume des cieux est proche » (MATTH., x, 7 ; LUC, x, 9, 11), cette proximité doit s'entendre dans un sens tout relatif. Il ne peut s'agir que du royaume de Dieu anticipé, par la réalisation de la vie évangélique dans les âmes, ou l'établissement de la société chrétienne dans le monde. Cf. ci-dessus, p. 106-108.

2. MARC, XIII, 24-30 = MATTH., XXIV, 29-34 = LUC, XVI, 25-32. — Cf. MATTH., x, 23 : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre ; en vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas suivi toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme viendra » ; MARC, IX, 1 = MATTH., XVI, 28 = LUC, IX, 27 : « En vérité, je vous le dis, de ceux qui sont ici présents plusieurs

anges du ciel, mais seulement le Père¹. » D'autres déclarations, et en grand nombre, montrent que le royaume de Dieu ne doit, en réalité, venir qu'après une période de préparation prolongée.

C'est ce qui ressortait déjà de plusieurs paraboles, exposées naguère. De même que le grain de blé, jeté en terre, s'y enracine et croît d'une manière insensible, ainsi la vie chrétienne doit faire petit à petit son chemin dans les cœurs, la prédication évangélique doit s'étendre lentement et progressivement dans le monde². La minuscule graine de sénevé finit par devenir un véritable arbuste, capable d'abriter les oiseaux du ciel; la parcelle de levain envahit peu à peu toute la pâte; le champ ensemençé se couvre à la longue d'épis, qui grandissent au jour le jour, mélangés d'ivraie, jusqu'à la moisson : ainsi encore la société évangélique, ou le royaume de Dieu en sa phase de préparation, doit croître patiemment et se développer graduellement, jusqu'à ce qu'arrive sa consommation suprême³.

D'autres paraboles, récemment prononcées, sont plus explicites. La société évangélique qui réalisera ici-bas le royaume de Dieu doit être constituée principalement par les Gentils et comprendre toutes les nations. Or, si l'on entend bien la pensée du Maître, c'est après la répudiation complète et le

ne goûteront pas la mort sans avoir vu le royaume de Dieu venir avec puissance »; JEAN, XXI, 22-23 : « Si je veux que celui-là (le disciple bien-aimé) demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. »

1. MARC, XIII, 32 = MATTH., XXIV, 36.

2. Cf. ci-dessus, p. 107

3. *Ibid.*

châtiment définitif du peuple juif que s'opérera véritablement l'accession des Gentils à l'Evangile.

Ainsi, dans la parabole du festin des noces, les premiers invités qui, pour avoir refusé de venir, se voient exterminés par les armées du roi, après que leur ville a été livrée aux flammes, représentent évidemment les Juifs, châtiés dans la ruine de Jérusalem. Or, les invitations aux gens de rencontre, qui figurent les non-Juifs, paraissent faire suite à la punition des premiers invités¹. N'est-ce pas l'indice que l'accession en masse des Gentils doit venir après la grande catastrophe, qui marquera la répudiation définitive de l'antique peuple de Dieu?

Parcille est la parabole des méchants vigneron, où la vigne du royaume de Dieu n'est donnée à un « autre peuple » qu'après avoir été enlevée aux premiers vigneron, devenus infidèles². Là encore semble bien insinué qu'entre le châtiment des Juifs et la venue finale du royaume doit se placer une période de temps considérable, pendant laquelle la plénitude des Gentils pourra venir prendre place au sein de l'Eglise chrétienne³.

Ces indications fournies par les paraboles sont d'ailleurs confirmées par nombre d'autres déclarations. Avant la venue du Fils de l'homme, dit Jésus, « l'Evangile sera prêché à tout l'univers⁴. » Il faut que la semence du royaume soit jetée dans « le monde » entier⁵. Ses disciples doivent être « la

1. MATTH., XXII, 7-10; cf. LUC, XIV, 21-24. Ci-dessus, p. 206.

2. MARC, XII, 9 = MATTH., XXI, 41 — LUC, XX, 16. Cf. p. 196.

3. ROM., XI, 25. Cf. LUC, XXI, 24.

4. MARC, XIII, 10 = MATTH., XXIV, 14; cf. LUC, XXI, 24; MARC, XIV, 9 = MATTH., XXVI, 13.

5. MATTH., XIII, 38.

lumière du monde » et « le sel de la terre ¹ ». C'est des quatre points de l'horizon, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, que la multitude viendra pour s'asseoir à la table du royaume ². « Allez, dira-t-il bientôt à ses apôtres, enseignez toutes les nations ³. » « Prêchez l'Évangile à toute créature ⁴. » « Portez mon témoignage jusqu'aux extrémités de l'univers ⁵. »

Enfin, le Sauveur fait cette déclaration expresse, que sa venue suprême pourra tarder plus qu'on ne pense, et qu'il importe de se tenir toujours prêt.

Autour de lui, on exprimait l'espoir que le royaume de Dieu se manifesterait sur-le-champ. Il a répondu par la parabole des mines : un prince s'en va chercher l'investiture royale dans un pays lointain avant de revenir pour faire rendre leurs comptes à ses serviteurs ⁶. La même idée est reprise dans la parabole des talents : c'est pour un grand voyage que le maître quitte ses serviteurs, auxquels les talents sont confiés, et il ne sera de retour qu'au bout d'un long temps ⁷. Ainsi encore, dans la parabole des dix vierges : l'époux, dont les jeunes filles attendent la venue, tarde d'arriver; il ne se présente qu'au milieu de la nuit, quand, lasses de veiller, elles se sont laissées aller au sommeil ⁸. Enfin, dans une comparaison non moins expressive,

1. MATTH., v, 13, 14. Ci-dessus, p. 173-174.

2. MATTH., viii, 11; LUC, xiii, 29. Ci-dessus, p. 206.

3. MATTH., xxviii, 19.

4. MARC, xvi, 15.

5. Act., i, 8; cf. LUC, xxiv, 47-48.

6. LUC, xix, 11-28. Ci-dessus, p. 168.

7. MATTH., xxv, 14, 19.

8. MATTH., xxv, 5, 6.

le maître de maison, qui a confié à son intendant la garde de sa demeure, prolonge son absence et ne survient qu'au moment où on ne l'attend plus¹.

IV. — *La suprême instruction aux apôtres*

Le royaume tardera donc à venir, et les apôtres auront à continuer l'œuvre de leur Maître. En ces suprêmes instants, le Sauveur redouble d'efforts pour achever de les préparer à cette mission.

C'est presque tout l'objet des magnifiques discours après la Cène. Jésus vient de célébrer avec les Douze le repas pascal : il a évoqué la perspective de sa mort, de la façon la plus impressionnante, en présentant son corps et son sang dans le pain et le vin qu'il tenait entre ses mains. Judas est sorti pour son œuvre de trahison ; le Maître est seul avec ses apôtres fidèles : il épanche son cœur avec eux dans un entretien incomparablement intime, où il leur livre sa dernière pensée et comme son testament.

Il commence par leur rappeler la prédilection spéciale qui les a fait choisir. « Comme mon Père m'a aimé, leur dit-il, moi aussi je vous ai aimés. » « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître. Je vous ai appelés mes amis, parce que, tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai manifesté. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai placés pour que vous alliez et portiez du fruit, et que votre fruit demeure². »

1. MATTH., xxiv, 48, 50 ; cf. LUC, xii, 36-40, 45 ; xviii, 8. — A consulter : V. ROSE, *Etudes sur les Evangiles*, 2^e éd. ; P. BATIFFOL, *L'enseignement de Jésus*, 6^e éd. ; LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, 4^e éd.

2. JEAN, xv, 15-16.

En retour, le Maître leur demande de l'aimer lui-même, de rester fidèles à ses recommandations, un d'esprit avec lui. « Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et demeure dans son amour¹. » « Demeurez en moi, et moi en vous. Le sarment ne peut porter fruit de lui-même, s'il ne demeure au cep : vous, non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne; vous, les branches : qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte un fruit abondant, car sans moi vous ne pouvez rien². »

Unis à leur Maître, il faut encore que les disciples restent unis entre eux. « C'est un commandement nouveau que je vous donne, leur dit-il : Aimez-vous les uns les autres ! Comme je vous ai aimés, aimez-vous entre vous ! A ce signe tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement³. » « Voilà ce que je vous commande : aimez-vous les uns les autres⁴ ! »

L'heure est bien choisie pour parler de la mission que bientôt ils devront remplir. Jésus s'attache à la leur présenter comme une mission de dévouement et de sacrifice. Naguère il leur faisait entendre qu'à son exemple ils devaient se considérer comme les serviteurs des autres⁵ : au début de la dernière Cène, il renouvelle cette instruction d'une manière saisissante.

Le Sauveur se lève de table, quitte son manteau,

1. JEAN, XV, 9-10.

2. JEAN, XV, 4-5.

3. JEAN, XIII, 34-35.

4. JEAN, XV, 17.

5. MARC, IX, 34; I, 43-45 = MATH., XX, 26-28. Cf. p. 176.

se ceint d'un linge et, versant de l'eau dans un bassin, se met à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer du linge dont il est ceint. Puis, il leur commente ainsi ce qu'il vient de faire : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, afin que, comme j'ai fait, ainsi vous fassiez vous-mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus que son maître, ni l'apôtre plus que celui qui l'a envoyé. Si vous savez cela, bienheureux serez-vous de le mettre en pratique¹. »

Le lavement des pieds était le symbole du service de charité que Jésus allait accomplir à l'égard des hommes par sa Passion rédemptrice : en prescrivant aux apôtres de l'imiter, il ne pouvait leur marquer plus expressément qu'à son exemple ils devaient se faire les serviteurs de l'Eglise, jusqu'au dévouement le plus absolu, jusqu'au sacrifice le plus entier.

Aussi leur fait-il entrevoir pour l'avenir une destinée de souffrances et de persécutions. « Souvenez-vous de ma parole, leur dit-il : le serviteur n'est pas au-dessus de son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi². » « Ils vous mettront hors les synagogues, et l'heure vient où quiconque vous tuera, croira rendre hommage à Dieu³. »

En revanche, il les assure du secours efficace et permanent de son Esprit. Cet Esprit-Saint sera la lumière qui éclairera leurs intelligences pour leur

1. JEAN, XIII, 13-17; cf. LUC, XXII, 26-27.

2. JEAN, XV, 20. Cf. ci-dessus, p. 179.

3. JEAN, XVI, 2.

mission d'enseignement; ce sera aussi la force qui soutiendra leurs volontés dans les épreuves qui les attendent. « Je prierai le Père, leur dit-il, et il vous donnera un autre Paraclet¹, afin qu'il demeure avec vous à jamais, l'Esprit de vérité². » « L'Esprit-Saint, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous suggèrera tout ce que je vous aurai dit³. » « Lorsque sera venu le Paraclet, que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, c'est lui qui rendra témoignage de moi; et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que depuis le commencement vous êtes avec moi⁴. »

Après le travail viendra d'ailleurs la récompense. S'ils partagent ici-bas la destinée souffrante du Christ, ils partageront un jour sa gloire dans le royaume de Dieu. « Je ne vous laisserai pas orphelins, leur déclare-t-il; je viendrai à vous... En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous⁵. » « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, tandis que le monde se réjouira; vous, vous serez dans la tristesse. Mais votre tristesse se changera en joie... Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et votre joie, personne ne vous l'enlèvera⁶. » « Dans le monde, vous serez dans l'angoisse; mais, ayez confiance : j'ai vaincu le monde⁷. »

Enfin, s'adressant dans une prière tout intime à son

1. Le terme grec *Paraclētos* désigne un auxiliaire, un défenseur, un tuteur ou protecteur.

2. JEAN, XIV, 16-17.

3. JEAN, XIV, 26.

4. JEAN, XV, 26-27.

5. JEAN, XIV, 18-19.

6. JEAN, XVI, 20-22.

7. JEAN, XVI, 33.

Père : « Père, dit-il, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés : qu'ils soient un comme nous !... Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai envoyés, moi aussi, dans le monde... Ce n'est pas seulement pour eux que je te prie, mais pour ceux aussi qui croiront en moi par leur parole. Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous ; afin que le monde sache que tu m'as envoyé. La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée à eux-mêmes ; afin qu'ils soient un, comme nous aussi sommes un... Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que, où je serai, ils soient aussi avec moi ; afin qu'ils voient la gloire que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la création du monde... Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit également en eux, et moi en eux¹. »

1. JEAN, XVII, 1-26.

CHAPITRE V

LA RÉSURRECTION ET L'ÉGLISE

La foi à la Résurrection. — La réalité de la Résurrection.
— Les conséquences de la Résurrection.

1. — *La foi à la Résurrection*

Jésus a donc achevé son œuvre. Il s'est manifesté comme le Messie, Fils de Dieu ; il a annoncé la venue du royaume et instruit ses disciples des moyens de s'y préparer ; il a pourvu à l'avenir de son Église, et assuré son expansion dans le monde.

Mais voici que la mort — et quelle mort ! — vient mettre brusquement fin à son ministère.

Les autorités juives l'ont livré au pouvoir romain, comme un séditieux qui prétendait au titre de roi, au mépris de la puissance de César¹. Pilate a trouvé que Jésus n'avait rien d'un perturbateur de l'ordre public. Pour relâcher le prévenu, il a proposé de le gracier à l'occasion de la Pâque, selon la coutume.

1. La résidence du procureur romain s'appelait le *Prétoire*. Il devait être tout à côté du temple, à la forteresse Antonia, rebâtie par Hérode, et qui servait de caserne aux soldats, amenés de Césarée à Jérusalem, au moment des fêtes. — Devant le prétoire était un pavé en mosaïque, formant éminence et dominant toute la place : là était établi le tribunal où le procureur siégeait, quand il avait à prononcer quelque sentence judiciaire. On l'appelait le *Lithostrotos*, « pavé en mosaïque », ou *Gabbatha*, « hauteur ». JEAN, XIX, 13.

Mais les chefs religieux ont persuadé au peuple de réclamer plutôt la mise en liberté de Barabbas, un brigand arrêté pour meurtre, en demandant que Jésus soit crucifié¹. De leur côté, ils ont mis tout en œuvre pour intimider le gouverneur, jusqu'à lui dire que, s'il renvoyait l'accusé, il se montrerait l'ennemi des intérêts romains. Ces menaces ont eu raison des dernières résistances de Pilate².

A neuf heures du matin³, ce vendredi de la Pâque⁴, Jésus est livré aux soldats. On dresse une croix sur le monticule du Golgotha, ou Calvaire⁵, qui est près des portes de la ville. Là il est cloué, entre deux larrons. A trois heures du soir, il rend le dernier soupir⁶.

Quelle chose déconcertante pour les disciples, qu'un Messie, l'Él de Dieu, ainsi renié par les chefs de sa nation, couvert d'opprobres par la soldatesque romaine, condamné au supplice honteux de la croix et expirant entre deux scélérats ! Leur foi pourra-t-elle survivre à un démenti si accablant ?

Dès le début, elle semble avoir sombré sans espé-

1. MARC, xv, 6-14 = MATTH., xxvii, 15-23 = LUC, xxiii, 13-23; JEAN, xviii, 39-40.

2. JEAN, xix, 1-16. Pilate rend sa sentence, « environ à la sixième heure », xix, 14. L'évangéliste doit employer ici, comme ailleurs dans son Évangile, la manière de compter des Romains, qui devait être plus usitée en Asie Mineure, où il écrit. Il s'agit donc de 6 heures du matin.

3. MARC, xv, 25. Les Juifs comptaient les heures à partir du lever du soleil. Leur « troisième heure » équivalait à notre neuvième heure du matin.

4. JEAN, xix, 14. Voir ci-dessus, p. 193, note 2.

5. C'est-à-dire, « Lieu du Crâne » ; peut-être à cause de la forme de la montagne.

6. MARC, xv, 33-37 = MATTH., xxvii, 45-50 = LUC, xxiii, 44-46; JEAN, xix, 28-30.

rance. Au moment de l'arrestation de leur Maître, ils se sont enfuis, comme des brebis se dispersent, une fois le pasteur frappé¹. Près du tribunal de Pilate, ils ont entendu les cris de mort de la foule; autour du Calvaire, les railleries insolentes des chefs des prêtres et des pharisiens². L'affreuse mort sur le gibet, l'ensevelissement du cadavre sous la pierre du tombeau, achèvent de les désespérer. Ils se cachent, par crainte de ces pharisiens, dont la haine s'est assouvie si victorieusement sur le Sauveur³.

Sans doute, ils ne peuvent oublier le Maître disparu. Ils conservent le souvenir de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a été pour eux. Peut-être même lui gardent-ils, au fond du cœur, un reste de confiance, avec leur affection. Mais que peuvent ce souvenir d'un passé évanoui, cette affection confiante pour un Maître disparu, en face de la réalité qui corrige si brutalement leurs illusions? Selon toute apparence, les disciples sont paralysés d'une manière irrévocable, et la cause de l'Évangile est irrémédiablement perdue.

Or, par un phénomène unique dans l'histoire, c'est justement à cette heure où l'œuvre de Jésus paraît le plus près de sa ruine, qu'elle est le plus assurée du succès. Le drame du Calvaire semblait avoir tout renversé : l'édifice va, au contraire, se consolider d'une façon définitive.

Voici, en effet, qu'un changement subit et radical s'opère dans l'âme des apôtres. Eux que nous avons vus désespérés par les derniers événements, devien-

1. MARC, XIV, 27, 50 = MATTH., XXVI, 31, 56.

2. MARC, XV, 11-14, 29-32 = MATTH., XXVII, 20-23, 39-44 = LUC, XXIII, 21-23, 35-37; JEAN, XVIII, 40; XIX, 7, 12, 15.

3. JEAN, XX, 19.

ment tout à coup intrépides et audacieux. Ce Jésus, rejeté par les chefs religieux de la nation, condamné par le pouvoir romain, garrotté par les soldats, honni par la populace, cloué comme un malfaiteur sur un gibet infamant, voici qu'ils le proclament hardiment le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde.

Ils le prêchent, non pas seulement en Galilée, mais en Judée, en pleine ville de Jérusalem, en face des pharisiens haineux et irrités. Et leur parole sera écoutée, leur témoignage sera pris en considération : ils réussiront à grouper autour d'eux une multitude de Juifs, à qui ils feront partager leur foi et leur amour pour le Christ crucifié. Ils s'en iront, en dehors même de la Palestine, à travers l'empire romain, jusqu'à Rome, étendre et propager le mouvement chrétien. Et ainsi s'inaugurera, par les propres témoins du Christ, ce merveilleux fait de la conquête du monde par l'Évangile, qui s'identifie avec l'histoire de la civilisation moderne.

Comment s'opère un si complet revirement des choses ? Par quelle cause extraordinaire les apôtres ont-ils pu ainsi se ressaisir, ou plutôt être ainsi transformés, remplis d'une foi et d'un courage qu'ils ne connaissaient pas, même du vivant de Jésus, et cela au moment où tout était pour les désespérer d'une façon définitive ? L'explication de cette transformation merveilleuse est dans la croyance des apôtres à la résurrection du Sauveur.

Les apôtres ont cru leur Maître ressuscité : voilà le fait capital dans l'histoire des origines chrétiennes. Sans la croyance à la résurrection, le drame sanglant du Calvaire n'eût pas seulement marqué le terme de la vie du Christ ; c'eût été le dernier mot

de son entreprise et de son œuvre. Seule, la foi au Christ ressuscité a pu sauver ce qui paraissait perdu sans retour. Elle est indispensable à l'explication de la naissance de l'Eglise.

Ce fait nécessaire est d'ailleurs attesté par les documents les plus dignes de foi. Sur les croyances de l'Eglise des premiers jours, nous sommes renseignés, en particulier, par les Epîtres de saint Paul, écrites dans les vingt ou trente ans qui suivirent la mort de Jésus, donc du vivant de ses disciples et témoins immédiats. Or, d'après saint Paul, toute la vie de l'Eglise, à cette époque primitive, repose sur la croyance que le Christ Jésus est ressuscité, qu'il est éternellement vivant à la droite de Dieu, d'où il viendra un jour, dans sa gloire, pour juger les vivants et les morts¹.

II. — *La réalité de la Résurrection*

La croyance des apôtres à la résurrection de Jésus est donc un fait aussi certain que la mort du Sauveur et la conversion du monde par ses disciples. Mais comment expliquer cette croyance elle-même?

Les Evangiles lui assignent deux causes; et ces deux causes sont attestées de telle façon en nos documents, elles rendent si parfaitement compte du fait en question, qu'on doit les tenir pour historiquement certaines. C'est, d'une part, la découverte du tombeau vide, et, de l'autre, les apparitions du Christ ressuscité.

1. I *Thess.*, I, 10; IV, 13-16; I *Cor.*, XV, 4, 12, 20; II *Cor.*, IV, 14; V, 15; *Col.*, III, 1-4; *Rom.*, I, 4; VI, 4; VIII, 11, 29, 34; XI, 9; etc.

D'abord la découverte du tombeau vide. Jésus vient d'expirer le vendredi de la Pâque, à trois heures de l'après-midi. Bientôt, c'est-à-dire à la nuit tombante, d'après l'usage juif¹, commencera le sabbat, auquel tout travail est interdit. Il faut donc se hâter, si l'on veut ensevelir le Sauveur avant la fin du jour. Deux notables juifs, Joseph d'Arimathie et Nicodème², tous deux partisans de Jésus, mais en secret, réclament le corps à Pilate, l'obtiennent, opèrent hâtivement l'embaumement avec un mélange de myrrhe et d'aloès, et, comme le temps presse, déposent le cadavre dans un sépulcre que Joseph a fait creuser dans le roc, non loin du Calvaire, et dont une pierre énorme sert à fermer l'entrée³.

Plusieurs femmes, gagnées à la cause de Jésus, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et de Joseph, et Salomé ont assisté de loin à l'ensevelissement fait par les deux notables⁴. Elles jugent l'em-

1. Voir ci-dessus, p. 93, note 2.

2. MARC, xv, 43 = MATTH., xxvii, 57 = LUC, xxiii, 51; JEAN, xix, 38-39. — Joseph était d'Arimathie, près de Lydda, sur la route de Jérusalem à Joppé. Nicodème est un nom grec; mais l'usage de noms propres grecs était fréquent alors chez les Juifs palestiniens (Comp. *André, Philippe*, etc.). Le Talmud connaît, un Nicodème, contemporain de la ruine de Jérusalem, dont le nom juif était *Buni*, et qui aurait été disciple de Jésus: ce doit être le personnage dont parle le quatrième Evangile.

3. MARC, xv, 46 = MATTH., xxvii, 60 = LUC, xxiii, 53; JEAN, xix, 41. — Saint Paul fait allusion à la sépulture du Sauveur, comme à un fait bien connu, dont on peut parler couramment: *I Cor.*, xv, 4; *Col.*, ii, 12; *Rom.*, vi, 4; x, 7; *Eph.*, iv, 9; *Act.* xiii, 29.

4. MARC, xv, 40, 47 = MATTH., xxvii, 56, 61 = LUC, xxiii, 49, 55-56; cf. MARC, xvi, 1 = MATTH., xxviii, 1 = LUC, xxiv, 1, 10; JEAN, xx, 1. Voir ci-dessus, p. 149, note 3. — Salomé doit être la mère des apôtres Jacques et Jean, car, tandis qu'elle figure sous son nom exprès dans saint MARC, xv, 40, saint Matthieu dit simplement: « la mère des fils de Zébédée » (xxvii,

baumement trop sommaire. Dans le dessein de le compléter, elles se rendent, sitôt après le sabbat, à l'aube du dimanche, vers le tombeau. A leur grande surprise, la pierre qui le fermait est enlevée¹.

Marie-Madeleine s'empresse d'aller avertir les apôtres. Pierre et Jean accourent, pénètrent dans le sépulcre et n'y trouvent, en effet, que les linges ayant servi à l'embaumement : les bandelettes sont d'un côté ; le suaire, qui enveloppait la tête, est roulé de l'autre. Le corps du Sauveur a disparu².

56. Quant à Marie, mère de Jacques et de Joseph, ce doit être l'épouse de Cléophas, frère de saint Joseph, donc la belle-sœur de la très sainte Vierge. En effet, saint JEAN, XIX, 25, la nomme « Marie de Cléophas » (sans doute femme de Cléophas), « sœur » (ou belle-sœur) « de la mère de Jésus ». Ses fils, Jacques et Joseph, étaient donc cousins du Sauveur. Et, en effet, les évangélistes, venant à parler des « frères de Jésus » — chez les Juifs, le mot « frère » signifiait souvent « parent rapproché » et convenait à des cousins — mentionnent nommément Jacques et Joseph, avec Simon et Jude. MARC, VI, 3; MATTH., XIII, 55. D'autre part, Hégésippe, historien du II^e siècle, rapporte qu'à la mort de Jacques, évêque de Jérusalem, on lui donna pour successeur Simon, qui était, lui aussi, « cousin » du Sauveur, étant fils de Cléophas, « le frère de Joseph ». EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, XI.

1. MARC, XVI, 4 = MATTH., XXVIII, 2 = LUC, XXIV, 2; JEAN, XX, 1. — Saint Jean ne mentionne que Marie-Madeleine, parce qu'elle est le personnage principal. Il lui prête d'ailleurs des paroles (« Nous ne savons... ») qui font clairement allusion à des compagnes. — On peut supposer que les femmes sont venues de grand matin au tombeau et ont trouvé la pierre déjà roulée (MATTH., XXVIII, 2, ne doit pas être nécessairement entendu comme si l'apparition de l'ange, roulant la pierre, s'était produite après leur arrivée) : elles entrent dans le sépulcre, se rendent compte de la disparition du corps; Madeleine s'en va trouver les apôtres; pendant ce temps, ses compagnes, restées pour surveiller le tombeau et pour interroger ceux qui surviendraient, ont la vision de l'ange assis sur la pierre. — C'est par un lien artificiel, semble-t-il, que saint LUC, XXIV, 12, 24, rattache la démarche des disciples au message des femmes, après l'apparition des anges.

2. JEAN, XX, 2-10; LUC, XXIV, 12. — Saint Luc semble placer la visite des disciples après un message de toutes les femmes, à la suite de la vision des anges; cf. XXIV, 9-10. Mais cette façon

Comment a-t-il disparu ? Les apôtres ne songent pas encore à la résurrection de leur Maître. Cependant ils comprennent bien qu'il ne peut s'agir d'un enlèvement banal du corps. Ils ont l'intuition qu'il s'est passé au sépulcre quelque chose d'extraordinaire. La découverte du tombeau vide les prépare à croire à la résurrection.

Ce qui détermine, à proprement parler, leur croyance, ce sont leurs visions du Christ glorieux.

Au témoignage des Évangiles, Jésus commence de se manifester aux siens dès le surlendemain de sa mort, et dans la ville même de Jérusalem¹. Il

de présenter les choses semble purement logique : l'auteur aura négligé de distinguer la démarche faite par Madeleine de celle des autres femmes. Peut-être y aura-t-il eu une double visite de disciples au tombeau : l'une, où figure Pierre, après la démarche de Madeleine ; l'autre, où paraissent plusieurs disciples, après la démarche des femmes, à la suite de l'apparition angélique.

La découverte du tombeau vide, le surlendemain de la mort, est un fait si historique qu'il se retrouve au fond de la tradition dès les premiers jours de l'Eglise. Saint Paul rappelle, comme un fait connu de tous, que la résurrection a eu lieu « le troisième jour ». *Act.*, x, 40 ; *xiii*, 30 ; *I Cor.*, xv, 4. Cf. *MARC*, viii, 31 ; x, 34 ; xv, 29 ; *MATTH.*, xii, 40 ; xvi, 21 ; xvii, 22 ; xx, 19 ; xxvii, 63 ; *LUC*, ix, 22 ; xviii, 33 ; xxiv, 7, 21, 46 ; *JEAN*, ii, 19.

1. Une comparaison attentive de nos documents montre que nous avons affaire à des récits fragmentaires, à des traditions partielles ou parallèles, qui se placent à tel ou tel point de vue, envisagent telle ou telle série d'incidents, sans avoir la prétention de reproduire la suite rigoureuse et intégrale des faits. Les comptes rendus semblent en partie gouvernés par un procédé didactique, qui comporte des groupements et des tassements de faits, choisis dans une série réelle assez complexe. Quand il s'agit de témoignages de cette sorte, il faut se garder d'exiger un accord visible, une soudure parfaite, une connexion nettement constatable. Il suffit qu'on puisse les harmoniser d'une manière suffisamment plausible et qu'on ait à bon droit confiance à la sincérité et à la bonne information de leurs auteurs.

Jésus a bien dit aux siens, avant son arrestation : « Quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » *MARC*, xiv, 28 ==

apparaît d'abord à Marie-Madeleine et aux pieuses femmes venues avec elle au tombeau ¹. Celles-ci vont rapporter aux apôtres ce qu'elles ont vu ; mais les apôtres traitent leurs visions de rêveries et refusent de les croire ².

Deux disciples, qui de Jérusalem se rendaient au petit village d'Emmaüs, distant de soixante stades (environ dix kilomètres), sont favorisés à leur tour d'une apparition du Sauveur et viennent en faire le récit aux Onze ³. Justement, dans l'entrefaite, ceux-ci ont appris de Simon Pierre que lui aussi a vu le Seigneur ⁴.

MATTH., xxvi, 32. Et l'ange aux saintes femmes : « Allez dire aux disciples : Il est ressuscité et vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez. » MARC, xvi, 7 = MATTH., xxviii, 7. Mais il n'y a pas à s'étonner que les apôtres aient refusé d'abord de croire à ces annonces ; cf. MARC, xvi, 8, 11, 13-14. Jésus aura donc voulu se manifester à Jérusalem même. Les disciples seront allés en Galilée, après ces apparitions du Sauveur. Ils seront revenus à la ville sainte, pour y être favorisés des apparitions dernières et être témoins de l'ascension.

1. MARC, xvi, 9 ; MATTH., xxviii, 9-10 ; JEAN, xx, 11-18. — Après le départ de Marie-Madeleine, les autres femmes, qu'elle a laissées près du sépulcre (cf. ci-dessus p. 224, note 1), ont reçu l'apparition des anges, avec le message à porter aux Onze. MARC, xvi, 5-7 = MATTH., xxviii, 5-7 = LUC, xxiv, 3-8. Elles se sont enfuies d'abord, toutes troublées, sans rien dire à personne, MARC, xvi, 8 ; puis sont venues trouver les apôtres, MATTH., xxviii, 8 = LUC, xxiv, 9-10, qui ont refusé d'ajouter foi à leur parole, LUC, xxiv, 11. (C'est, semble-t-il, après avoir quitté les disciples incrédules, que les femmes ont, en route, l'apparition, non plus d'anges, mais de Jésus lui-même, qui leur réitère l'ordre à porter aux siens, MATTH., xxviii, 9-10). Dans l'entrefaite, Madeleine, revenue au tombeau et demeurée seule après le départ de Pierre et du disciple bien-aimé, a à son tour la vision des deux anges, puis celle de Jésus, JEAN, xx, 11-17. Sur l'ordre du Sauveur, elle va en instruire les disciples, JEAN, xx, 18 ; MARC, xvi, 10, qui se montrent encore incrédules à ce nouveau témoignage.

2. MARC, xvi, 11 ; cf. LUC, xxiv, 11, 22.

3. LUC, xxiv, 13-35 ; MARC, xvi, 12-13.

4. LUC, xxiv, 34.

Cependant, ils hésitent encore à croire, lorsque tout à coup Jésus se rend présent au milieu d'eux, dans le cénacle où ils sont rassemblés ¹. « La paix soit avec vous, leur dit-il; c'est moi, n'ayez crainte! » Et comme, malgré tout, les apôtres sont effrayés et craignent d'avoir affaire à un fantôme : « Regardez, ajoute-t-il, mes mains et mes pieds; c'est bien moi. Touchez et voyez : un esprit n'a pas chair et os, comme vous voyez que j'ai ². »

Huit jours après, les apôtres se trouvent de nouveau rassemblés ; avec eux est Thomas, qui n'avait pas assisté à l'apparition précédente et avait déclaré, qu'à moins de voir et toucher lui-même les plaies de son Maître, il ne croirait pas. Jésus se montre encore une fois au milieu des siens, et, s'adressant à Thomas : « Mets ton doigt ici, lui dit-il, et vois mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Et l'apôtre, naguère sceptique, de s'écrier maintenant : « Mon Seigneur et mon Dieu ³! »

Les visions de Jérusalem ne sont pas les seules : d'autres ont lieu en Galilée. Les apôtres s'y sont rendus, après quelques jours, à la demande du Maître. Là Jésus se montre encore à eux à diverses reprises ; en particulier, sur les bords du lac de Génésareth où plusieurs étaient occupés à pé-

1. Noter la gradation : Madeleine annonce d'abord aux disciples que le tombeau a été trouvé vide : ils viennent le constater et ne songent pas encore à la résurrection. Les femmes leur parlent d'apparitions angéliques : ils n'y croient pas. Madeleine leur apprend que le Sauveur lui est personnellement apparu : ils demeurent incrédules. Deux disciples, revenant d'Emmaüs, leur disent la même chose : ils s'obstinent à ne pas croire. C'est alors que Jésus se montre à eux directement.

2. LUC, XXIV, 36-43; MARC, XVI, 14; JEAN, XX, 19-23.

3. JEAN, XX, 24-29.

cher¹, puis sur une montagne où il leur avait donné rendez-vous².

Aux approches de la Pentecôte, les apôtres reviennent à Jérusalem. Le Maître leur apparaît une dernière fois. Sur le mont des Oliviers où ils se sont réunis, il leur fait ses adieux, leur recommande de rester dans la ville, pour y attendre la venue du Saint-Esprit, et, après leur avoir rappelé qu'ils seront ses témoins jusqu'aux extrémités du monde, il s'élève tout à coup de terre et, devant leurs regards étonnés, disparaît bientôt, porté sur une nuée, dans les cieux³.

Tel est le témoignage des Evangiles. Ce témoignage est confirmé, dans sa portée essentielle, par ce que saint Paul écrivait lui-même, vers 55-58, aux fidèles de Corinthe : « Frères, je vous fais connaître l'Evangile que je vous ai annoncé, que vous avez d'ailleurs bien accueilli, auquel vous êtes demeuré fidèles, et par lequel vous avez été sauvés, si vous tenez ferme à la parole que je vous ai évangélisée ; sinon, vous auriez cru jusqu'ici en vain. Car je vous ai transmis à vous, en premier lieu, ce que j'ai reçu moi-même, savoir que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures, qu'il a été vu de Céphas⁴, puis des Douze ; ensuite il a été vu de plus de cinq cents frères ensemble, dont la plupart vivent encore aujourd'hui, et dont quelques-uns sont morts ; ensuite il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres ; enfin, en

1. JEAN, XXI, 1-23.

2. MATTH., XXVIII, 16-20.

3. LUC, XXIV, 50-53 ; *Act.*, I, 4-11.

4. Cf. LUC, XXIV, 34.

dernier lieu, il s'est montré à moi, comme à l'avorton. Je suis, en effet, le moindre des apôtres, moi qui ne suis pas même digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu¹. »

Ainsi, moins de trente ans après la mort de Jésus, du vivant de ses propres témoins, saint Paul pouvait présenter publiquement, comme une croyance traditionnelle de l'Eglise, que le Christ, peu après sa mort, était apparu, soit à tels de ses apôtres, comme Pierre et Jacques, soit au collège apostolique réuni, soit à un groupe de plus de cinq cents disciples, dont la plupart étaient encore vivants. On ne peut mettre en doute qu'une tradition ainsi alléguée ne repose sur des faits avérés².

Les disciples de Jésus ont donc cru, dans un grand nombre de circonstances, voir le Maître leur apparaître. Ce fait s'impose à l'historien, non seulement par la nécessité de trouver une explication satisfaisante à la foi des apôtres, reconnue incontestable, mais encore par l'autorité des documents qui l'attestent.



Peut-on maintenant supposer que les apôtres ont cru avoir des apparitions de Jésus, sans que le Sauveur leur soit apparu en réalité ? Cela reviendrait à penser qu'ils ont été victimes d'une illusion. Leurs

1. I Cor., xv, 1-9.

2. Plusieurs des apparitions que mentionne saint Paul ont leur parallèle dans saint Luc. Or, dans cet Evangile, elles sont justement présentées comme ayant eu lieu à Jérusalem : ainsi, la première apparition, à Simon (cf. Luc, xxiv, 34) ; la deuxième, aux Onze (cf. Luc, xxiv, 36-43 ; Marc, xvi, 14 ; Jean, xx, 19-23). Il semble donc bien que, dans la propre génération des apôtres et témoins du Sauveur, les premières apparitions du Christ ressuscité étaient rapportées à la ville même de Jérusalem.

visions prétendues auraient été l'effet d'un trouble de leur imagination, ou d'une erreur de leurs sens, provoquée par quelque rencontre fortuite.

Mais, pour qu'une telle hypothèse fût concevable, il faudrait que l'état d'âme des apôtres eût été favorable à ce travail d'esprit. Or, il n'en est rien. Ils songeaient si peu à voir le Christ leur apparaître, qu'ils traitent de rêverie le récit qu'on leur fait des premières apparitions, qu'ils sont effrayés lorsque Jésus se rend présent à eux-mêmes, qu'ils le prennent pour un fantôme, et ne se décident à croire que forcés par l'évidence et après avoir constaté, d'une façon sensible, la vérité de son corps ressuscité. L'état de dépression et d'abattement où les avaient jetés les événements du Calvaire était on ne peut plus impropre à la formation de visions subjectives.

Si, à l'extrême rigueur, l'hallucination pouvait se concevoir chez tel ou tel d'entre les disciples, longtemps après la Passion, loin des lieux qui en ont été le théâtre, il semble impossible de la supposer raisonnablement chez un si grand nombre, chez ceux-là mêmes qui ont vu le Christ sur son gibet, quelques heures seulement après le spectacle qui les a si fort déconcertés, tout à côté des lieux qui leur rappellent si vivement l'implacable réalité.

Comment croire qu'à Jérusalem même, deux jours après la passion, non seulement Marie-Madeleine, mais encore Pierre, Jacques, les pèlerins d'Emmaüs, les onze apôtres réunis dans le Cénacle, bientôt après les cinq cents frères assemblés, aient été tous le jouet de leurs sens ou de leur imagination? Cela ne se conçoit pas d'une façon raisonnable.

Dans les circonstances données, les visions des apôtres ne s'expliquent bien que par la réalité des

apparitions de Jésus. Seules, des apparitions objectives, dûment constatées et vérifiées, ainsi que le marquent les Evangiles¹, ont été capables de transformer les apôtres de la manière que nous savons et de leur donner la foi absolue et intrépide dont témoigne l'histoire.

Une fois la croyance des apôtres déterminée par les apparitions du Sauveur, le fait du tombeau trouvé vide, qui a d'abord préparé leurs esprits à croire, se présente désormais à leur souvenir comme une confirmation sensible de la réalité de ces apparitions, et par conséquent une garantie positive de la résurrection elle-même.

Pour les Juifs, à qui ils prêchent le Christ ressuscité, la découverte du tombeau vide est même la preuve par excellence qui appuie l'autorité de leur parole. Ils prétendent avoir vu de leurs yeux leur Maître revenu à la vie. Impossible, sans doute, de n'être pas saisi par une telle annonce. Des témoins, transformés d'une façon si subite, paraissent au-dessus du soupçon. L'accent de leurs discours, la nouveauté de leur zèle, tout prouve leur sincérité. Leur seul témoignage est déjà fait pour inspirer confiance. Mais aurait-il suffi à convertir leurs auditeurs? Cela est fort douteux,

A si peu de distance du prétoire où Jésus a été condamné, du Calvaire où on l'a vu crucifié, les apôtres auraient bien difficilement réussi à persuader quelques Juifs, et il semble que jamais ils ne seraient arrivés à en convaincre un si grand nombre, s'il n'y avait eu le fait du tombeau trouvé vide

1. MARC, XVI, 14; MATTH., XXVIII, 17- 8, LUC, XXIV, 37-43; JEAN, XX, 20, 25-29; XXI, 12-13.

pour appuyer leur dire et fournir une garantie sensible en faveur de leur témoignage.

On savait, en effet, où et par qui le cadavre de Jésus avait été enseveli. Joseph d'Arimathie et Nicodème étaient des personnages connus; le lieu du sépulcre était aux portes mêmes de Jérusalem. Ce qu'on savait également bien, c'est que le cadavre, enseveli le vendredi soir, avait disparu le dimanche matin. Tel était le témoignage de ceux qui avaient constaté la chose, et rien n'était plus facile que de le contrôler. Or comment expliquer cette disparition?

Le cadavre n'avait pas été enlevé par les Juifs : ils n'auraient pas manqué de l'objecter du premier coup aux prédicateurs du Christressuscité. Seraient-ce les apôtres qui l'auraient fait disparaître? Ils avaient été trop déprimés par le drame du Calvaire, pour tenter, sitôt après l'événement et si près des autorités juives, un coup de main aussi hardi¹. Tout d'ailleurs, dans leur caractère et dans leur conduite, protestait contre une pareille imposture.

Il fallait donc en venir à penser que la disparition du corps était due à une intervention mystérieuse et surnaturelle. Jésus était sorti du sépulcre par la puissance même de Dieu. C'était là une preuve palpable, accessible à tous, de l'objectivité des apparitions dont les apôtres prétendaient avoir été fa-

1. D'après la relation de saint Matthieu, les princes des prêtres et les pharisiens obtiennent de Pilate de faire garder le sépulcre, comme ils l'entendent, après avoir scellé la pierre qui en ferme l'entrée, MATTH., XXVII, 62-66. Après la résurrection, ils paient les gardes pour dire que les disciples sont venus enlever le corps pendant qu'ils dormaient, XXVIII, 4, 11-15. Telle est la version qui avait cours parmi les Juifs au moment où écrivait le premier évangéliste, XXVIII, 15. La calomnie n'est pas seulement évidente : elle est absurde et maladroite,

vorisés, et de la réalité de la résurrection elle-même qu'ils prêchaient avec une conviction si assurée.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce qui était ainsi une preuve pour les Juifs, l'est également pour nous? Si les contemporains, intéressés à contredire les apôtres, n'ont pu trouver au vide du sépulcre une explication naturelle plausible, c'est qu'il n'était pas susceptible d'en recevoir une. La constatation de l'état du tombeau s'unit aux visions répétées des disciples pour nous garantir la réalité de la résurrection corporelle de Jésus¹.

III. — *Les conséquences de la Résurrection*

Jésus n'est pas demeuré la proie de la mort; il a repris au tombeau une nouvelle et éternelle vie : voilà le grand fait qui couvre et absorbe les humiliations du Calvaire. Le démenti infligé à ses prétentions n'a été que passager et apparent. Le scandale de la croix est évanoui. La foi des apôtres est pour jamais rétablie et assurée.

A vrai dire, la simple parole du Maître avait dû suffire à convaincre les siens. Comment l'auraient-ils suspectée?

Ses discours et ses actes ne respiraient que franchise et droiture. Sans cesse, il avait recommandé l'accord entre l'extérieur et l'intérieur, la correspondance de la conduite avec les sentiments de l'âme;

1. A consulter : V. ROSE, *Etudes sur les Evangiles*, 1902; C. CHAUVIN, *J.-C. est-il ressuscité?* (collection *Science et Religion*), 3^e éd., 1905; P. LADEUZE, *La résurrection du Christ*, 1909; E. MANGENOT, *La résurrection de J.-C.*, 1910; E. JACQUIER et BOURCHANY, *La résurrection de J.-C. et les Miracles évangéliques*, 1910; LEPIN, *Christologie*, 1908; *Les théories de M. Loisy*, 4^e éd., 1910; *La valeur historique du quatrième Evangile*, 1910.

en d'autres termes, la sincérité parfaite, fondée sur ce principe que, si les hommes voient seulement les apparences, Dieu scrute le fond des cœurs. Il voulait même que tout serment fût banni, comme superflu, des discours de ses disciples ¹. Or, pouvait-on douter qu'il eût pratiqué le premier ce qu'il recommandait si fort aux autres ?

Jamais d'ailleurs un imposteur n'aurait mis, à se déclarer le Messie, la délicatesse, la discrétion, dont il avait toujours fait preuve. On ne l'aurait pas vu éviter avec un si grand soin de tourner à son profit les entraînements de la foule. Il n'aurait pas soutenu ses prétentions jusque devant la mort.

À défaut d'imposture, pouvait-on le suspecter d'illusion ? Mais, pour s'imaginer à tort qu'il était le Messie, Fils de Dieu, chargé de préparer la venue du royaume céleste et de le présider un jour, comme juge de tous les hommes, il aurait fallu au Sauveur un orgueil incroyable et une sorte d'illuminisme religieux allant jusqu'à la démence. Or, comment concilier cela avec l'humilité, la droiture de sens, l'admirable pondération, qu'on n'avait cessé d'admirer en lui ?

On l'avait entendu blamer en termes sévères l'ostentation des pharisiens, recommander au contraire à ses disciples la modestie, la basse opinion de soi-même, l'oubli de soi ². On l'avait vu repousser les honneurs, éviter les manifestations indiscrètes, se dérober quand la foule voulait le porter sur le pavois ³. D'autre part, tout, dans ses discours et dans ses démarches, accusait, avec la lucidité de l'intelli-

1. MATTH., v, 37.

2. MATTH., vi, 1 ss. ; XVIII, 3 ; XX, 26-28 ; LUC, XVII, 10, etc.

3. JEAN, vi, 15. Ci-dessus, p. 148.

gence et l'incomparable élévation de l'esprit, une sagesse, une mesure, une maîtrise de soi, qui en imposaient même à ses ennemis.

Cette humilité sincère nel'aurait-elle pas préservé d'un excès d'orgueil aussi insupportable que de se croire le Messie de Dieu, chef et juge de l'humanité? Ce tempérament moral si bien équilibré n'était-il pas incompatible avec une exaltation d'esprit aussi extravagante que celle qu'il aurait fallu supposer?

Jésus n'a pas voulu tromper, et il ne s'est pas illusionné lui-même. Les apôtres n'en ont jamais douté. Les événements de la Passion ont bien déconcerté leur foi : ils ne l'ont pas détruite; et maintenant que les ombres du Calvaire sont dissipées, leur confiance au Maître reprend toute sa force. Le souvenir de ses miracles leur revient avec une vivacité nouvelle, comme une confirmation toujours sensible de sa parole; et le fait de la résurrection est là pour les persuader d'une façon définitive.

Jésus s'est prétendu le Messie : il l'est donc en réalité. Il l'était. Messie caché et souffrant, dans l'humilité de son ministère et dans les épreuves de sa Passion. Il l'est, Messie glorieux et triomphant, dans le sein de son Père, en possession de la gloire avec laquelle il reviendra un jour pour juger les vivants et les morts et établir finalement le royaume de Dieu.¹²

Ce royaume, il l'a promis : la résurrection qui l'établit dans la gloire est un garant de sa promesse. Le royaume de Dieu sera réalisé. Un jour viendra, où le Christ ressuscitera ses disciples avec lui, et leur donnera part à sa félicité. C'est la grande espérance chrétienne. Le disciple du Christ est citoyen

du royaume des cieux : il doit tendre sans cesse vers ce royaume, s'y préparer par les moyens que le Maître a enseignés, c'est-à-dire en mettant en pratique son Evangile, l'amour de Dieu, la charité envers le prochain, le détachement à l'égard du monde qui passe, l'attente et le désir du siècle futur.

Jésus a laissé ses disciples sous l'impression que sa venue avec le royaume était proche¹. Ce n'est pas sans raison. Cette impression fera la force de l'Eglise primitive². Les disciples vivront les yeux levés au ciel, veillant pour ne pas être surpris par l'arrivée du Seigneur, réglant leur conduite d'après la crainte de son jugement, se pénétrant, au fond de l'âme, de la vie évangélique préparatoire au royaume. Et c'est l'intensité même de leur espérance qui fera leur héroïsme dans la sainteté, leur générosité dans le sacrifice, leur zèle à répandre partout la vie nouvelle selon l'Evangile.

Survienne la grande ruine de Jérusalem et du temple (en 70) : quel accord merveilleux entre l'événement et les prédictions du Sauveur³ ! L'accomplissement si frappant de sa parole en ce point rassurerait encore, s'il en était besoin, sur la certitude de sa promesse touchant le royaume futur. Si le Fils de l'homme tarde à venir, c'est sans doute que

1. MARC, I, 15 = MATTH., IV, 17; X, 7, 23; LUC, X, 9, 11; MARC, IX, 1 — MATTH., XVI, 28 = LUC, IX, 27; MARC, XIII, 26-30 = MATTH., XXIV, 30-34 = LUC, XXI, 27-33; JEAN, V, 25-29; XIV, 3, 18; XVI, 16, 22; XXI, 22-23. Voir ci-dessus, p. 209.

2. I *Thess.*, IV, 15-17; I *Cor.*, VII, 29-31; XV, 51-53; XVI, 22; II *Cor.*, V, 1-10; *Rom.*, XIII, 11-14; *Philip.*, IV, 6; *Hébr.*, X, 37; etc.; I PIERRE, I, 5 ss.; IV, 7; II PIERRE, III, 1-12; JACQUES, V, 7-9; I JEAN, II, 18, 28; IV, 1-3; II JEAN, 7; *Apoc.*, XXII, 6-7, 10, 12, 20.

3. Voir ci-dessus, p. 206 ss. : MARC, XIII, 1-4, 30 = MATTH., XXIV, 1-3, 34 = LUC, XXI, 5-7, 32; MATTH., XXIII, 36-38.

le Maître n'a pas rattaché, aussi étroitement qu'il semblait, son apparition finale à la catastrophe juive. Le drame palestinien n'est peut-être qu'un prélude symbolique et une garantie préliminaire du grand drame de la fin des temps ¹.

Le royaume a beau tarder, plus qu'on ne pensait : il viendra néanmoins. Cette espérance ne saurait faillir. Le ciel et la terre passeront : la parole du Christ ne passera point ². Il faudra donc continuer de l'attendre et de s'y préparer. Le royaume promis reste à l'horizon. Le disciple du Christ gardera les yeux fixés sur ce but. L'incertitude de la dernière heure lui sera un motif constant de vigilance ; la certitude du jugement final, un motif de crainte salutaire ; l'assurance du royaume, une consolation aux maux de la vie présente et un stimulant toujours efficace dans la voie de la sainteté.



Ainsi affermis dans leur foi, les apôtres continuent donc l'œuvre de Jésus. Ils se font, selon sa demande, les propagateurs de son Evangile. Ils prêchent le royaume, et ils prêchent Jésus lui-même, comme le Christ Seigneur, établi dans la gloire de Dieu.

C'est à la Pentecôte, cinquante jours après Pâques, que les apôtres inaugurent leur prédication. En montant au ciel, en effet, Jésus leur a donné l'ordre de se retirer à Jérusalem dans le Cénacle, pour s'y préparer à la venue de son Esprit. La Pentecôte arrive, l'Esprit-Saint descend sur les apôtres assemblés ³.

1. Voir ci-dessus, p. 208.

2. MARC, XIII, 31 = MATTH., XXIV, 35 = LUC, XXI, 31.

3. LUC, XXIV, 49 ; Act., I, 4-5 ; II, 1-4.

Aussitôt ils se sentent des hommes nouveaux. Eux, naguère si timides, sont maintenant pleins de courage. Eux, si ignorants et si grossiers, deviennent éloquents et persuasifs. Pauvres Galiléens méprisés, les voilà qui prêchent le crucifié du Calvaire, à la face des autorités établies, des princes des prêtres et des scribes pharisiens. Ce jour-là même, environ trois mille Juifs se convertissent à leur parole¹.

Le sanhédrin les fait comparaître à sa barre et leur enjoint avec menaces de cesser toute propagande en faveur du Nazaréen. « Il nous est impossible, répondent Pierre et Jean, de ne pas dire ce que nous avons vu ou entendu. Jugez vous-mêmes s'il vaut mieux vous obéir qu'à Dieu². » Ils continuent donc de prêcher le Christ. Des miracles éclatants viennent ajouter à l'efficacité de leur parole. Les Juifs se convertissent en grand nombre.

Pleins de colère, les chefs religieux les font jeter en prison, et de nouveau leur demandent raison de leur obstination. « C'est notre devoir, répondent Pierre et les apôtres, d'obéir à Dieu, de préférence aux hommes³. » On les bat de verges, en renouvelant interdictions et menaces. Rien n'y fait. Ils se retirent, joyeux d'avoir souffert pour le nom de Jésus, et continuent de passer leurs journées à prêcher, dans le temple et dans les maisons particulières⁴.

Cependant les pharisiens et les princes des prêtres deviennent plus menaçants. Une persécution violente sévit sur la communauté chrétienne de Jérusalem. Le diacre Étienne est lapidé. Hommes et

1. *Act.*, II, 41.

2. *Act.*, IV, 5, 7, 18-20.

3. *Act.*, V, 17, 27, 29.

4. *Act.*, V, 40-42.

femmes sont emprisonnés. Les fidèles sont contraints de se disperser dans les régions voisines¹. Mais Dieu fait servir la persécution même à l'expansion de son Eglise.

L'Evangile est prêché en Samarie². Il est porté jusqu'en Phénicie, en Chypre, à Antioche. Une importante communauté se groupe en cette dernière ville, et là se prend l'habitude de donner aux disciples du Christ le nom de « chrétiens³ ». D'autre part, l'hostilité des Juifs dirigeants et diverses circonstances providentielles amènent les apôtres à ne plus s'adresser directement aux fils de la synagogue, mais à se tourner au contraire de préférence vers les Gentils.

Déjà, à maintes reprises, le Sauveur avait fait entrevoir que l'Evangile serait prêché, en dehors même du peuple juif⁴, et, après sa résurrection, il avait déclaré aux siens qu'il les envoyait à toutes les nations de la terre⁵.

1. *Act.*, VIII, 1 ss. ; IX, 2.

2. *Act.*, VIII, 4-25.

3. *Act.*, XI, 19-26.

4. Voyez ci-dessus, p. 205 ss. — Jésus avait montré une bienveillance particulière aux Samaritains, JEAN, IV, 5-42 ; LUC, IX, 52-56 ; X, 33-37 ; XVII, 11-19 ; au centurion de Capharnaüm, MATTH., VIII, 10-12 ; à la chananéenne, MARC, VII, 27-28 = MATTH., XV, 24-26 ; aux Grecs qui venaient à lui, par l'intermédiaire de Philippe et d'André, JEAN, XII, 20-22. En déclarant que lui-même était venu seulement pour Israël et qu'il fallait laisser d'abord les enfants se rassasier, MARC, VII, 27, il faisait entrevoir un temps où d'autres que lui seraient envoyés hors d'Israël, et d'autres que les Juifs seraient admis au festin du royaume. De même, sa recommandation première aux apôtres, de borner leur évangélisation aux brebis perdues de la maison d'Israël, MATTH., X, 5 (ci-dessus, p. 150), supposait une mission ultérieure moins restreinte, qu'il leur manifesterait au temps voulu, par de nouvelles et définitives directions.

5. MARC, XVI, 15 ; MATTH., XXVIII, 19 ; LUC, XXIV, 47 ; *Act.*, I, 8.

Mais les préjugés du particularisme juif étaient si tenaces que les disciples n'avaient pu se décider encore à rompre le cadre étroit de la synagogue. A l'occasion de la conversion du centurion Corneille, à Césarée, une vision céleste, suivie d'une manifestation miraculeuse de l'Esprit-Saint, détermine Pierre et les autres apôtres à surmonter enfin leurs répugnances et à se conformer sans plus tarder à l'invitation du Maître¹.

Un auxiliaire inattendu vient les aider dans cette mission. Le pharisien Saul avait poussé la rage contre le nom chrétien jusqu'à aller rechercher à Damas ceux qui se seraient convertis, pour les emmener prisonniers à Jérusalem. Or, sur la route même de Damas, il a été tout à coup renversé, transformé par une apparition surnaturelle, et est revenu à Jérusalem en prêchant à son tour le Christ Jésus. Saul est devenu l'apôtre Paul².

Et voici qu'un ordre du ciel enjoint au nouvel apôtre d'aller porter, lui tout spécialement, l'Evangile aux païens. Saint Paul obéit, après avoir vu sa prédication repoussée d'abord par les Juifs³. Il parcourt en missionnaire l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce, l'Italie. Il s'en va porter le nom du Christ jusqu'à Rome, la capitale de l'empire⁴, où, avec Pierre, il scelle bientôt sa prédication de son sang (vers 67)⁵.

1. *Act.*, x, 1-31, 18.

2. *Act.*, ix, 1-22; xxii, 3-21; I *Cor.*, xv, 8; II *Cor.*, xii, 2.

3. *Act.*, xiii, 2, 46-52.

4. *Act.*, xiii-xxviii.

5. Le martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome est un fait historique reposant sur des témoignages indiscutables. Il est attesté dès la fin du II^e siècle par les témoins les mieux renseignés : le prêtre romain Caïus (dans EUSÈBE, *Hist. ecl.*, II, xxv); Tertullien, *Adv. Marcionem*, IV, v; *De praescriptionibus*, xxxvi,



L'Eglise chrétienne a envahi l'empire romain. Or, à cette vaste société, il faut une organisation. Déjà, au cours de son ministère, Jésus en a posé les bases, en conférant à ses apôtres une autorité spéciale, et en établissant Simon Pierre chef du collège apostolique et de son Eglise ¹. Après sa résurrection, le Maître a confirmé son œuvre. Aux apôtres a été donné le pouvoir de remettre les péchés aux fidèles ², avec la mission de les instruire et de les baptiser ³. Simon Pierre a reçu le privilège unique d'être le pasteur suprême du troupeau, des agneaux et des brebis ⁴.

Sous la poussée des circonstances providentielles, et sous l'action permanente du Christ qui ne cesse d'assister l'Eglise de son Esprit, la hiérarchie inaugurée par le Maître se précise et se développe. Les apôtres établissent, dans les diverses chrétientés, des chefs, qui reçoivent déjà, et porteront bientôt

Adv. gnosticos Scorpiae; saint Irénée, *Contra Haereses*, III, 1, III; Denys de Corinthe (dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, II, xxv, 8). Au début du II^e siècle, saint Ignace d'Antioche, écrivant aux Romains, y fait allusion, *Ad Rom.*, iv, 3. Et de même, le pape saint Clément, à la fin du I^{er}, *I Clem. ad Corinth.*, v, vi. Enfin, que saint Pierre soit venu à Rome, aussi bien que saint Paul, c'est ce qui résulte de sa I^{re} épître, datée de Rome même, sous le pseudonyme de Babylone, *I PIERRE*, v, 13.

A consulter : C. FOUARD, *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, 8^e éd.; *Saint Paul, ses missions*, 8^e éd.; *Saint Paul, ses dernières années*, 6^e éd.; *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique*, 1904; LE CAMUS, *L'œuvre des apôtres*, 1905

1. MATTH., xvi, 18-19. Ci-dessus, p. 171. — Aux approches de la Passion, le Sauveur a prié tout spécialement pour que la foi de Simon ne défaille point, parce qu'il a mission de confirmer celle de ses frères. LUC, xxii, 32.

2. JEAN, xx, 23.

3. MARC, xvi, 15-16; MATTH., xxviii, 18-20.

4. JEAN, xxi, 15-17.

exclusivement, le nom de *presbytres* ou *prêtres*, c'est-à-dire « anciens¹ ». A la tête de chaque grande Eglise ils placent un intendant ou administrateur général : c'est le chef du collège des prêtres, auquel sera bientôt réservé le titre d'*évêque*, ou « surveillant² ». Ce seront, à proprement parler, leurs successeurs. Les remplaçants de Pierre sur le siège épiscopal de Rome hériteront eux-mêmes de sa qualité de prince des évêques et deviendront après lui les chefs de l'Eglise universelle³.

Ainsi, la société chrétienne s'étendra, mais en gardant son unité. Ce sera un vaste corps, dont tous les membres demeureront étroitement unis au chef ; un immense troupeau mystique, dont les brebis

1. *Act.* xi, 30; xiv, 22; xv, 2 ss.; xvi, 4; xx, 17; xx, 18; *Tit.*, i, 5; I *Tim.*, iv, 14; v, 17; I *PIERRE*, v, 1; *JAC.*, v, 14; saint CLÉMENT de Rome, *Ad Cor.*, xliv, 5; xlvii, 6; liv, 2; lvii, 1. — Ces prêtres mis par les apôtres à la tête des Eglises étaient aussi appelés, à cette époque primitive, « évêques ». *Act.*, xx, 28; I *Tim.*, iii, 1 ss.; *Tit.*, i, 5-9; I *PIERRE*, v, 1, 4; cf. ii, 5; saint CLÉMENT de Rome, *Ad Cor.*, xlii, 4-5; xliv, 1; *Didachè*, ou *Doctrine des douze apôtres*, xiv-xv.

2. C'est seulement dans les écrits du II^e siècle que le mot « évêque » prend la signification que nous lui donnons aujourd'hui. Saint IGNACE, *Eph.*, v, vi; *Magn.*, iii, vi; *Trall.*, ii, iii, vi, vii, xii; *Philad.*, ii, iii, iv, vii, viii; *Smyrn.*, vii-ix. Primitivement, comme nous le disions ci-dessus, les titres de « presbytre » et d'« évêque » paraissent avoir été employés indifféremment l'un pour l'autre, pour désigner les chefs d'Eglises. On trouve ces derniers appelés aussi simplement « bigoumènes » ou chefs. *Hébr.*, xiii, 7, 17, 24; cf. I *Thess.*, v, 12; CLÉM. ROM., *Ad Cor.*, i, 3; xxi, 6.

3. Les apôtres exercent collectivement un droit de magistrature et de juridiction sur toutes les Eglises chrétiennes. *Act.*, vi, 2; viii, 1, 14; xi, 1; xv, 2, 4, 6; xv, 22-31; xvi, 4; *JAC.*, i, 1; *Apoc.*, ii, iii. Mais dans le collège apostolique Pierre jouit d'une situation hors de pair : il garde le premier rang que le Maître lui a donné et paraît comme chef. *Act.*, i, 13, 15; ii, 14, 37; iii, 1, 3, 4, 6, 11, 12; iv, 8, 13, 19; v, 3, 8, 15, 29; viii, 14, 19; ix, 32-41; x, 5-48; xi, 2-18; xii, 5-17; xv, 6; ix, 5; *Gal.*, i, 18; ii, 7, 11, 14;

resteront soumises à la conduite des légitimes pasteurs, sous l'autorité suprême du Pasteur souverain qui représente Jésus-Christ¹.

*
* * *

Dans l'Eglise ainsi organisée, la vie doctrinale s'épanouit. Par l'effet de la réflexion et du travail théologique, à la lumière de l'expérience et à celle de l'Esprit de Dieu, les grands dogmes se précisent et s'explicitent.

La première prédication des apôtres n'avait guère porté que sur la vie publique du Sauveur, surtout sur sa Passion rédemptrice et sa glorieuse résurrection. Mais bientôt la piété chrétienne s'est intéressée à la période qui a précédé son ministère public; et le secret de sa naissance, jusque là gardé dans l'intimité de cercles restreints, se répand désormais dans l'Eglise. Jésus n'est pas en réalité, comme il a semblé d'abord aux Juifs, le fils du charpentier Joseph, de Nazareth : sa conception a été l'œuvre miraculeuse de l'Esprit de Dieu; il est né de la Vierge Marie, à Bethléem, la cité de David, dans les circonstances que racontent les évangélistes².

I PIERRE, I, 1. Les documents du II^e siècle et de la fin du I^{er} présentent comme un fait reconnu le caractère hiérarchique de l'Eglise et la primauté de l'Eglise de Rome sur les autres Eglises locales, comme centre visible de l'unité catholique. Saint CLÉMENT de Rome, I *Cor.*, VII, 1; XLVII, 6; LVII, 1; LVIII, 2; LIX, 1-4; etc.; saint IGNACE, *Ad Rom.*, inscript.; III, 1; IV, 3; IX, 1; saint IRÉNÉE, *Contra Haeres.*, III, I, II, III, IV.

1. Cf. JEAN, X, 16; XXI, 15-17; *Eph.*, I, 22-23; IV, 4-5, 12, 16; V, 22-23; *Col.*, I, 18, 24; II, 19; I *Cor.*, XII, etc. — A consulter : P. BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, 5^e éd., 1911.

2. MATTH., I, 18-II, 23; LUC, I, 26-II, 39. — Les témoignages de saint Matthieu et de saint Luc sont indépendants l'un de l'autre comme le montrent assez leurs divergences. Ils sont l'un et l'autre bien garantis et se confirment mutuellement.

L'idée de la naissance virginale de Jésus pénètre, en leur entier,

A côté du dogme de la naissance virgine, le dogme de la Rédemption fait partie intégrante des premiers symboles de la foi. Jésus a parlé du sacri-

les récits de saint Matthieu : elle fait le fond de l'épisode du doute de Joseph (MATTH., I, 18-25); on la retrouve dans tout le chapitre II : toujours il est question de « l'enfant avec sa mère », la mère occupant une place à part à côté de lui, en relief par rapport à Joseph, qui apparaît plutôt le protecteur de l'un et de l'autre (II, 11, 13, 14, 20, 21). Or, ces récits ont un cachet judéo-chrétien qui les rattache à la période toute primitive de l'Eglise. Seuls, des chrétiens récemment sortis du judaïsme pouvaient s'intéresser à la question du lieu de naissance du Christ, à sa descendance de David et d'Abraham, à son accomplissement des prophéties anciennes (I, 1-17; II, 4 ss.; I, 22; II, 5, 15, 17, 23). Cette tradition primitive a dû être puisée à bonne source par l'évangéliste, qui n'est autre, nous le savons, que l'apôtre saint Matthieu.

L'idée de la conception miraculeuse du Sauveur n'est pas moins inhérente aux récits de saint Luc. Elle ne se trouve pas seulement exprimée en I, 34-35; elle remplit les deux premiers chapitres : Marie n'est encore que fiancée, quand a lieu la visite de l'ange, I, 27; elle est seule, quand elle s'en va chez sa cousine Elisabeth, I, 39-56; c'est dans « sa maison » qu'elle revient, I, 56; à la présentation de Jésus et à son recouvrement au temple, elle joue le rôle principal, Joseph n'apparaissant qu'au second rang, II, 34-35, 48. Enfin, l'idée est si inséparable de ces récits, qu'elle en constitue l'économie essentielle : le récit de la conception de Jean-Baptiste est évidemment destiné à faire valoir la conception plus extraordinaire encore de Jésus. Or, les récits où s'incarne de la sorte l'idée de la conception virgine, ont visiblement, comme ceux de saint Matthieu, une origine judéo-chrétienne et palestinienne. Le style a une couleur sémitique notablement plus prononcée que dans le reste de l'ouvrage (emploi répété de *et*, *et voici* *et il arriva que*, I, 20, 23, 31, 36, 41, 44, 59, etc.; de *parole*, dans le sens de « chose », I, 37; II, 15, 19, 51). Les détails d'ordre archéologique, les traits de mœurs, les idées, tout accuse le milieu de l'Eglise des premiers jours, I, 6, 8 ss., 32-33, 68-75; II, 22 ss., 25, 37-38. Saint Luc, auteur de l'Evangile, était, d'autre part, on ne peut mieux placé pour s'assurer de l'authenticité de cette tradition. Voy. ci-dessus, p. 34, 49. Certaines réflexions présentées au cours de ses récits (II, 19, 51) donnent à penser que cette tradition repose, d'une manière ou d'une autre, sur le témoignage de la Vierge Marie.

A consulter : V. ROSE, *Etudes sur les Evangiles*, 1902; A. DURAND, *L'enfance de J.-C.*, 1908.

fice de sa vie comme d'une rançon offerte pour les hommes et de l'inauguration d'une nouvelle Alliance¹. Désormais l'Eglise voit en lui le Rédempteur, qui par l'effusion de son sang nous a rachetés de l'esclavage du péché et réconciliés avec Dieu, le Sauveur qui nous a délivrés de la mort spirituelle et nous a mérité l'éternelle vie².

Jésus s'est dit aussi le Fils de Dieu. L'Eglise approfondit la signification de ce titre et s'efforce de définir la personnalité du Sauveur, d'après l'ensemble de sa manifestation. Elle reconnaît que Jésus est véritablement homme, qu'il en a eu les infirmités, qu'il en a gardé l'attitude à l'égard de Dieu³. Néanmoins elle se rend compte qu'il n'est pas simplement homme, mais qu'il est uni étroitement à la divinité. Il s'est déclaré l'égal du Père ; il en a revendiqué les privilèges et les pouvoirs ; il est assis à son côté et partage sa gloire⁴. Il est donc

1. MARC, x, 45 = MATTH., xx, 28; MARC, xiv, 24 = MATTH., xxvi, 28 = LUC, xxii, 19-20; I Cor., xi, 24-25. Ci-dessus, p. 204.

2. Act., iv, 12; x, 43; Rom., iii, 24-25; v, 1-2, 6-21; vi, 1-11, etc. I Cor., xv, 20-28; Gal., i, 4; ii, 20; Eph., i, 7; ii, 13-18; Col., ii, 10-15; Hébr., v, 1-10; ix, 11-28; x, 1-10; Apoc., i, 5; v, 9; etc.

A consulter : J. RIVIÈRE, *Le dogme de la rédemption*, 1905; E. HUGON, *Le mystère de la Rédemption*, 1910.

3. Cf. ci-dessus, p. 52, 54. Jésus nous apparaît, dans les Evangiles, assujéti à nos infirmités, à la fatigue, à la faim, à la soif. MATTH., iv, 2; MARC, ii, 15; iii, 20; xi, 12; iv, 38, etc.; JEAN, iv, 6, 7, 8, 31; x, 22-23; etc. Il éprouve les divers sentiments de l'âme humaine, la pitié, la tendresse, la tristesse, la douleur. MARC, vi, 34; x, 21; LUC, vii, 13; xix, 4; MARC, xiv, 33-34; xv, 37, 46, etc.; JEAN, xi, 5, 11, 33, 35, 36, 38; xii, 27; xiii, 1, 22, etc. Dans ses rapports avec Dieu, il se comporte également comme un homme, et parle de lui-même à la façon d'une créature. MARC, iii, 29; x, 17-18; xiii, 32; xiv, 35-36, 39; xv, 34 et parall., etc.; JEAN, v, 19, 20-30; xiv, 28; xvii, 1, 3; xviii, 11; xx, 17, etc.

4. Nombreux sont les textes des Evangiles, même des seuls synoptiques, qui établissent la divinité de Jésus. Ce sont d'abord les passages où Jésus se nomme « le Fils », à côté du Père, sans

le Fils proprement dit de Dieu, qui a préexisté de toute éternité dans le sein de son Père et s'est fait

autre addition, ou « le Fils de Dieu » par excellence et d'une façon absolue : telles la sentence sur le Père qui seul connaît le Fils et le Fils qui seul connaît le Père, MATTH., XI, 25-27 = LUC, x, 21, 24 (ci-dessus, p. 141); cf. JEAN, x, 14-15 : la parole concernant le Christ Fils d'un plus grand que David, MARC, XII, 35-37 = MATTH., XXII, 41-46 = LUC, XX, 41-44 (ci-dessus, p. 197); la réponse à la profession de foi de Simon Pierre, dans saint MATTH., XVI, 17 (p. 156); la parabole des vignerons meurtriers, MARC, XII, 1-8 = MATTH., XXI, 33-39 = LUC, XX, 9-15 (ci-dessus, p. 196); la déclaration devant Caïphe, MARC, XIV, 53-64 = MATTH., XXVI, 57-66 = LUC, XXII, 54, 66-71 (ci-dessus, p. 199); cf. JEAN, XIX, 7; la formule trinitaire du baptême, MATTH., XXVIII, 19. Ce sont ensuite tous les textes où le Sauveur s'arroge le droit de remettre les péchés, se prétend supérieur au temple, le maître du sabbat, le seigneur des anges, le juge suprême des vivants et des morts (pp. 139, 158, 168). Enfin, les allusions à sa préexistence au sein du Père avant sa venue en ce monde, JEAN, III, 13; VI, 33-63; VIII, 42, 58; XVI, 27-30; XVII, 8; cf. MARC, I, 38; MATTH., IX, 13; LUC, XII, 49; et les déclarations sur son unité avec le Père, JEAN, V, 17-18; x, 30-38; XIV, 7; XX, 28. Ces textes si nombreux, qui s'éclairent mutuellement et se complètent, supposent en Jésus autre chose que l'humanité pure, une participation réelle à la divinité.

Ils ne sont nullement contredits par les précédents, mais en restreignent la portée et les précisent. Quand Jésus dit au jeune homme : « Pourquoi m'appeler bon ? Personne n'est bon que Dieu seul » (MARC, x, 18), il veut insinuer que, méritant le titre de « bon », il ne le mérite pas seulement en tant qu'homme, mais bien proprement en tant que Dieu. Quand il déclare que personne ne connaît le jour du jugement, « ni les anges, ni le Fils, mais seulement le Père » (MARC, XIII, 32), il veut faire ressortir que cette connaissance est inaccessible à un esprit créé et ne convient même pas au Fils de Dieu dans son humanité. Celui qui, à Gethsemani, dit à Dieu : « Père, que votre volonté se fasse, non la mienne ! » (MARC, XIV, 36), et qui sur la croix jette ce cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (MARC, xv, 34), c'est encore le Fils de Dieu dans sa nature humaine, et, comme tel, ayant sa volonté et son être propres, distincts de la volonté et de l'Être de Dieu. La même raison explique certaines déclarations contenues dans le quatrième Évangile : JEAN, XVII, 3; XX, 17.

A consulter : V. ROSE, *Études sur les Évangiles*, 1902; P. BATIFFOL, *L'enseignement de Jésus*, 1906; MAILHET, *Jésus Fils de Dieu d'après les Évangiles*, 1906; LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, 1910.

chair dans le temps. C'est, en un mot, l'Homme-Dieu ¹.

Parallèlement, se fait un travail de réflexion et d'illumination sur la personne de cet Esprit-Saint dont Jésus a entretenu ses disciples et qui depuis s'est manifesté à eux d'une manière si sensible. Le

1. Telle est la traduction exacte des deux séries de textes évangéliques, qui doivent s'harmoniser et se compléter l'une l'autre. On la trouve exprimée pratiquement dans la croyance de l'Eglise dès le temps des apôtres, comme le montrent les écrits de saint Paul et de saint Jean.

Dans ses grandes Epîtres, publiées entre les années 48 et 59, saint Paul présente constamment Jésus comme le Fils de Dieu, d'abord préexistant au ciel et participant de la nature divine (*Philip.*, II, 7; *II Cor.*, V, 19; *Col.*, II, 9; *Rom.*, IX, 5; cf. *Hébr.*, II, 14; V, 7; X, 5), puis fait homme sur la terre pour servir de médiateur entre Dieu et les hommes (*Rom.*, I, 3; VIII, 3, 32; *Gal.*, IV, 4-6; *II Cor.*, VIII, 9; cf. *Rom.*, X, 6; *Eph.*, IV, 9). Archétype et but de l'univers, le Christ est né avant toute créature; en lui toutes choses ont été créées au ciel et sur la terre; par lui et en vue de lui tout a été fait; il était avant toutes choses et toutes choses reposent sur lui (*Col.*, I, 15-17; *I Cor.*, VIII, 6; cf. *Hébr.*, I, 2, 10; II, 10). — Cette doctrine, saint Paul la présente à des Eglises qui sont bien au courant des traditions garanties par les propres témoins de Jésus, encore vivants. Il la présente comme une croyance reçue, à laquelle on peut faire allusion d'une manière très simple et sans difficulté. Cela suppose que la doctrine est en harmonie manifeste avec la foi traditionnelle, qu'elle cadre avec les souvenirs gardés par les témoins et correspond à l'impression réelle faite par Jésus sur ses disciples.

Saint Jean parle en termes semblables de la préexistence céleste de Jésus et de sa participation à l'œuvre créatrice. JEAN, I, 1-3, 10, 14, 18; I JEAN, I, 1-2; IV, 9-10. Et il l'identifie avec la Sagesse divine dont traitent les Ecritures (JOB, XXVIII, 20-28; *Prov.*, III, 19-20; VIII, 22 ss.; BAR., III, 29-38; *Eccl.*, I, 1-10; XXIV, 5-14; *Sag.*, VII, 25-26; IX, 2, 4, 9-11; cf. *Ps.* CIV, 24; CXXXVI, 5; JÉRÉM., X, 12; LI, 15), en lui donnant de préférence le nom, à forme masculine et mieux connu dans les milieux influencés par la philosophie grecque, de *Logos*, c'est-à-dire *Verbe*, « Raison » ou « Parole » de Dieu. JEAN, I, 1, 14; I JEAN, I, 1; *Apoc.*, XIX, 13. Il est à remarquer que saint Jean suppose cette identification déjà familière à ses lecteurs. Cf. *Hébr.*, I, 3 (rapproché de *Sag.*, VII, 25-26); *I Cor.*, I, 24, 30; VIII, 6; *II Cor.*, IV, 4; *Col.*, I, 15.

Sauveur l'a associé étroitement au Père, avec le Fils, dans la célèbre parole : « Allez, enseignez toutes les nations..., les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit¹. » Il l'a décrit comme procédant du Père et de lui-même, envoyé par le Père et par lui, se comportant comme une personne divine, à la fois distincte et égale².

L'idée de la divinité du Saint-Esprit grandit donc avec celle de la divinité du Christ. Et ainsi se forme le dogme capital de la très Sainte Trinité, ou d'un seul Dieu subsistant en trois personnes³.

*
* * *

A mesure que le dogme se développe, le culte s'organise. Un premier rite servira à l'initiation chrétienne : c'est le *baptême*. Jésus avait dit au notable juif, Nicodème, qui était venu le trouver en secret : « A moins de naître de l'eau et de l'Esprit-Saint, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu⁴. » Et à ses apôtres, après sa résurrection : « Allez, enseignez toutes les nations, en les baptisant, etc⁵. » « Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé⁶. »

1. MATTH., XXVIII, 19.

2. JEAN, XIV, 16-17, 26 ; XV, 26 ; XVI, 7-15.

3. Nous savons que, dans les Épîtres de saint Paul et dans l'Apocalypse, Jésus est représenté comme vrai Dieu (ci-dessus). Or, le Saint-Esprit y figure également avec un rôle personnel, *Rom.*, VIII, 26 ; *I Cor.*, II, 11 ; *Eph.*, IV, 30 ; *I Thess.*, IV, 8 ; *Apoc.*, II, 7, 11, 17, 29 ; III, 6, 13, 22 ; XXII, 17. — Le dogme de la très Sainte Trinité apparaît déjà équivalement dans les textes suivants : *II Cor.*, XIII, 13 ; *I Pierre*, I, 2. Cf. CLÉM. ROM., *Ad Cor.*, LXVIII, 2 ; *Didachè*, VII. — A consulter : J. LEBRETON, *Les origines du dogme de la Trinité*, 2^e éd., 1910.

4. JEAN, III, 5.

5. MATTH., XXVIII, 19.

6. MARC, XVI, 16.

L'ordre du Maître est accompli. A ceux qui se convertissent les apôtres imposent le rite du baptême chrétien¹, différent du baptême juif de Jean-Baptiste, et incomparablement supérieur². Il est une marque sensible du changement qui s'opère dans leur vie : désormais ils sont dédiés au Christ Jésus et faits participants de son Esprit³.

Le rite de l'imposition des mains, à l'effet d'accorder une effusion spéciale de l'Esprit-Saint,

1. Le baptême chrétien est administré par les apôtres « au nom de Jésus, Christ » ou « Seigneur », *Act.*, II, 38; VIII, 12, 16, 37-38; X, 48; XVI, 31-33; XIX, 5. Ce langage n'indique pas nécessairement la formule employée dans ces circonstances. Il signifie seulement que l'on demandait au candidat au baptême une profession de foi à la messianité de Jésus, et qu'en recevant le baptême il était censé voué au Sauveur et rendu participant du salut messianique. La formule du baptême « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (*MATTH.*, XXVIII, 19; *Didachè*, VII) marque elle-même directement que le baptisé est dédié aux trois personnes divines et bénéficie de ce que chacune d'elle est pour lui dans l'ordre du salut.

2. *Act.*, XIX, 3-6. Cf. *MARC*, I, 8 = *MATTH.*, III, 11 = *LUC*, III, 16; *Act.*, XI, 16. Le baptême chrétien est un baptême d'eau, comme celui de Jean-Baptiste; mais, sous cette forme commune, c'est en réalité un baptême d'Esprit. Entre l'efficacité des deux baptêmes, il y a toute la différence qui existe entre l'efficacité purificatrice de l'eau et celle du feu. L'eau du baptême de Jean ne fait pour ainsi dire que laver le corps; le baptême du Christ, étant un baptême dans l'Esprit, est comme un feu qui purifie intérieurement les âmes et les renouvelle. Cf. ci-dessus, p. 65, n. 5.

3. D'après saint Paul, ceux qui sont baptisés dans le Christ reçoivent une participation de son Esprit pour vivre d'une vie nouvelle, qui est la vie même du Christ, auquel ils se trouvent incorporés. *I Cor.*, XII, 13; *II Cor.*, I, 21-22; V, 5; *Gal.*, III, 27; *Eph.*, I, 13; IV, 30; *Col.*, II, 12; *Rom.*, VI, 3-4; *Hébr.*, VI, 4; cf. *I PIERRE*, III, 21; *I JEAN*, II, 20, 27. Le baptême est dès lors comme un « bain d'Esprit-Saint, bain de régénération et de renouvellement », *Tite*, III, 5-6. C'est bien la nouvelle naissance par le moyen de l'eau et de l'Esprit, dont parlait Jésus à Nicodème, *JEAN*, III, 5. L'ablution — l'eau, élément sensible, et l'effusion de l'Esprit, élément suprasensible, s'unissent pour produire la génération surnaturelle

complète le rite du baptême. C'est la *confirmation* du chrétien dans sa foi et dans son attachement au Christ¹.

Les fidèles ont leurs assemblées. Ils se réunissent surtout le lendemain du sabbat. Ce jour, qui est celui auquel Jésus est ressuscité, devient un jour de repos et de fête, qui se substitue au sabbat juif, et reçoit le nom de jour « dominical » (jour « du Seigneur »), ou *dimanche*²...

Ce jour-là, tout spécialement, a lieu la Cène eucharistique. Jésus, au souper qu'il fit avec ses apôtres, la veille de sa mort, prit du pain et du vin, les présenta à ses disciples, en leur disant : « Ceci est mon corps, rompu pour vous... Ceci est mon sang, versé pour la rémission des péchés. Faites cela en mémoire de moi³. » Un an avant sa mort, dans le discours qui suivit la multiplication des

1. Au baptême qui rend déjà le chrétien participant de l'Esprit de Jésus-Christ, les apôtres joignent l'imposition des mains, qui produit une communication spéciale et extraordinaire de l'Esprit divin. Ce rite était normalement conféré à la suite du baptême, comme un rite complémentaire, *Act.*, II, 38; VIII, 15-17; XIX, 2-6. C'est ce qui se pratique encore dans l'Eglise orientale. Néanmoins la communication spéciale de l'Esprit-Saint était séparable de la communication essentielle faite dans le baptême, *Act.*, X, 44. Le rite de la confirmation pouvait être administré à part. C'est la discipline actuelle de l'Eglise latine. L'institution de ce sacrement se rattache à la promesse générale de l'Esprit-Saint faite par Jésus à ses apôtres, JEAN, XIV, 16-17, 26; XV, 26; XVI, 7-15; LUC, XXIV, 49; *Act.*, I, 4-5; XI, 15-16. A l'origine, la communication spéciale du Saint-Esprit se traduisait par des effets extérieurs et des grâces sensibles, *Act.*, II, 4, 13, 17, 18, 33, 46; IV, 31, 33; V, 3, 9, 32; VI, 3, 5; VII, 55; X, 46; XIII, 2, 4, 9; XV, 28; XIX, 1 ss. Mais seul, l'effet de sanctification intérieure était essentiel et est demeuré permanent.

2. *Act.*, XX, 7; I *Cor.*, XVI, 2; *Apoc.*, I, 10; *Didachè*, XIV, 1; BARNAB., XV, 9; saint IGNACE, *Ad Magn.*, IX, 1.

3. MARC, XIV, 22-24 = MATTH., XXVI, 26-28 = LUC, XXII, 17-20; I *Cor.*, XI, 24-26. Ci-dessus, p. 202.

pains, il avait déjà fait entendre ces paroles mystérieuses : « Je suis le pain de vie, descendu du ciel. » « Le pain que je donnerai est ma chair pour le salut du monde. » « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous¹. » Dans la pensée de l'Eglise, Jésus a réellement changé, par la consécration, le pain en son corps, le vin en son sang, et il a donné à ses apôtres l'ordre de l'imiter.

On célèbre donc la Cène dans les assemblées chrétiennes². La consécration du corps et du sang de Jésus, sous les symboles du pain rompu et du vin versé, est regardée comme un renouvellement mystique et une application efficace du sacrifice de la croix. C'est le *sacrifice de l'eucharistie*, ou la *messe*. En y recevant le pain ou le vin consacrés, les fidèles savent qu'ils s'incorporent la chair et le sang de la victime rédemptrice, et par là s'assimilent l'efficacité même de sa rédemption. C'est la *communion eucharistique*.

Ce que les apôtres ont fait, ils donnent aux presbytres, ou prêtres, le pouvoir de le faire. Les prêtres eux-mêmes se voient bientôt adjoindre, dans leurs fonctions sacrées, des auxiliaires d'une dignité inférieure³. Ainsi s'exerce dans l'Eglise le sacre-

1. JEAN, VI, 48-59.

2. I Cor., x, 16-21 ; xi, 20-34 ; cf. Act., II, 46 ; xx, 7, 11.

3. Un rapport étroit est établi entre la célébration de l'Eucharistie et les fonctions des évêques (ou prêtres, cf. ci-dessus, p. 242, note 1) et des diacres, dans la *Didachè*, xiv-xv, 1, et dans la 1^{re} Epître de saint CLÉMENT, *Ad Cor.*, XLII, 4-XLIV, 5. L'ordination des prêtres et des diacres se faisait, dès l'origine, par le rite de l'imposition des mains, Act., VI, 6 ; I Tim., III, 1-13, rapproché de v, 17, 22 ; IV, 14 ; II Tim., I, 6 ; Tit., I, 5-9. — On sait que le sous-diaconat, les ordres mineurs et la tonsure sont, quoique atès anciens, d'institution ecclésiastique postérieure.

ment de l'ordre, qui procure à l'eucharistie ses ministres.

Les rites concernant la *pénitence*, l'*extrême-onction*, le *mariage* chrétien, se développent dans le même temps, tant par une juste interprétation donnée aux paroles et aux actes du Sauveur qui se rapportent à cet objet ¹, que par l'initiative autorisée des apôtres, instruits à son école et dirigés par son Esprit ².

Enfin, aux rites proprement dits se joint la prière. Elle convient directement à Dieu ; et, parce que

1. Jésus a donné à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, comme il les remettait lui-même. MATTH., XVIII, 18; JEAN, XX, 22-23; cf. MARC, II, 5, 10; LUC, VII, 48 (ci-dessus, p. 140). D'autre part, quand ils furent envoyés pour la première fois en mission, ils se mirent, sur son ordre sans doute, à faire des onctions d'huile aux malades, MARC, VI, 13; cf. 7 = MATTH., X, 1 = LUC, IX, 2. Enfin, à diverses reprises, le Sauveur a pris à tâche de relever dans l'estime des siens la dignité et la sainteté du mariage, MARC, X, 6-12 = MATTH., XIX, 8-12; cf. I *Cor.*, VII, 10-11, 39. C'a été le point de départ de la doctrine et des pratiques, développées bientôt sous l'action du Saint-Esprit, au sujet de la pénitence, de l'extrême-onction et du mariage chrétiens. — Les documents écrits ne montrent pas le sacrement de pénitence en usage ordinaire dans l'Eglise primitive; mais on peut supposer qu'à cette époque, une considération prépondérante pour le baptême aura fait reléguer au second plan, et pratiquement négliger, l'autre sacrement. Le Christ n'en a pas moins donné à ses apôtres le pouvoir général de remettre les péchés, même commis après le baptême, et, en faisant entrer l'usage du sacrement de pénitence dans sa pratique courante, l'Eglise n'a fait que mettre en exercice un pouvoir authentiquement reçu du Sauveur.

2. Le rite de l'onction d'huile, administrée par les prêtres aux malades, pour leur soulagement et la remise de leurs péchés, se trouve décrit dans l'Épître de saint JACQUES, V, 14-15. Le mariage est représenté comme une chose sainte et sacrée, dans l'Épître de saint Paul aux *Ephésiens*, V, 22-33.

A consulter : P. POURRAT, *La théologie sacramentaire*, 4^e éd., 1911; P. BATIFFOL, *Etudes d'histoire et de théologie positive*, 5^e éd., 1910; E. VACANDARD, *Etudes de critique et d'histoire religieuse*, 11^e série, 2^e éd., 1910.

l'Eglise voit en Jésus-Christ son intercesseur auprès de Dieu et le grand Prêtre de sa religion, elle adresse sa prière au Père par son Fils, Notre-Seigneur ¹. Mais, Jésus n'est pas seulement médiateur entre Dieu et l'homme, il est consubstantiel au Père et réellement Dieu. L'Eglise ne laisse donc pas de le prier directement lui-même ².

Ce culte de Jésus-Christ se complète par celui de la très Sainte Vierge et des saints. Aux yeux de l'Eglise, Marie est la mère du Christ, Fils de Dieu, qu'elle a eu le privilège de concevoir sans cesser d'être vierge. Elle a donc été l'objet des prédilections les plus singulières de Dieu. N'est-il pas juste de lui rendre un hommage spécial ? Et ne peut-on compter sur son autorité particulière pour appuyer nos demandes auprès de son divin Fils ? Le culte de la très Sainte Vierge n'est qu'une conséquence légitime de la foi de l'Eglise à son égard ³.

A leur tour, les martyrs et les saints apparaissent étroitement unis à Jésus-Christ : les martyrs, ses « témoins », ont versé leur sang pour lui ; les saints ont imité ses vertus, glorifié son Evangile ; les uns et les autres ont participé à son Esprit et à sa vie, comme des membres faisant corps avec le chef ⁴. Ne convient-il pas de les associer, quoique de loin, à

1. *Rom.*, I, 8 ; VII, 25 ; *Eph.*, III, 12 ; *Col.*, III, 17 ; *Hébr.*, VII, 25 ; IX, 24 ; I *PIERRE*, II, 5 ; I *JEAN*, II, 1-2.

2. *Act.*, II, 21 ; VII, 59-60 ; I *Cor.*, I, 2 ; *Apoc.*, V, 9, 12-13 ; VII, 10 ; X, 17 ; XV, 4 ; XXII, 20 ; saint *IGNACE*, *Rom.*, IV, 2.

3. La considération spéciale de l'Eglise pour la mère de Jésus apparaît déjà très nettement dans le relief spécial que lui donnent saint Luc et saint Jean dans leurs Evangiles. *LUC*, I, 26-56 ; II, 16-19, 34, 48, 51 ; cf. *Act.*, I, 14. *JEAN*, II, 1-5 ; XIX, 25-27. — A consulter : E. NEUBERT, *Marie dans l'Eglise anténicéenne*, 1909.

4. *Apoc.*, V, 8-9 ; VI, 9-11 ; VII, 9-10, 13-17 ; VIII, 3-4 ; XIV, 1-5, 12-13 ; XV, 2-3 ; XIX, 7-8 ; XX, 6 ; XXI-XXII, 5.

l'honneur qui est dû au Christ? N'ont-ils pas, eux aussi, un crédit spécial auprès de Dieu en notre faveur? Comme le culte de Marie, bien qu'à un degré inférieur, le culte des saints est un complément naturel du culte de Jésus.



En interprétant ainsi l'Évangile, l'Église n'a pas cessé d'être assistée par l'Esprit de Dieu. Jésus, en effet, a promis l'Esprit-Saint à ses disciples, et nous savons de quelle manière solennelle sa promesse fut réalisée à la Pentecôte. Or, l'événement extraordinaire de la Pentecôte était le signe d'une effusion du Saint-Esprit, moins sensible, mais non moins efficace, qui se ferait sentir à l'Église, à tous les moments de son histoire. Garantie par la réalité de la résurrection du Christ, attestée encore par l'expérience intime de son action dans les âmes, cette assistance de l'Esprit-Saint est la justification suprême du développement doctrinal et du développement cultuel de l'Église.

Elle justifie son développement doctrinal, car, d'après la promesse de Jésus, l'Esprit-Saint a pour rôle de rappeler aux apôtres, pareillement à leurs successeurs, la doctrine du Maître, et de leur « enseigner toute vérité », en leur suggérant une interprétation droite de ses enseignements¹. A cette lumière de l'Esprit et sous le contrôle des gardiens de l'unité chrétienne, les docteurs et les théologiens peuvent donc approfondir la vérité que le Christ est venu apporter aux hommes; et ils ne cesseront pas d'en percevoir de nouveaux aspects, d'en procu-

1. JEAN, XIV, 26; XVI, 13-15.

rer de nouvelles applications, d'en rajeunir en quelque façon le dépôt. C'est le principe du progrès dans la doctrine de l'Eglise.

Le développement cultuel se trouve légitimé de la même manière. L'Eglise détermine la marche de son culte, règle la pratique de ses sacrements : elle en a le droit, parce qu'elle possède l'Esprit de Jésus pour se gouverner en toutes choses. Sous la direction du Saint-Esprit, elle reste l'interprète autorisée des intentions de son fondateur et de la façon dont il convient de les exécuter.

Ainsi, l'Eglise catholique, avec sa constitution hiérarchique, son dogme défini, son culte organisé, répond à l'Evangile de Jésus, à ce que le Sauveur a voulu et institué.

Elle ne crée aucune pièce essentielle de sa constitution. Ses organes définitifs sont les organes primitifs, grandis et fortifiés, adaptés aux fonctions de plus en plus considérables qu'ils ont eu à remplir. On peut remonter du régime actuel de l'Eglise catholique jusqu'au régime évangélique autour de Jésus, sans rencontrer de révolution qui ait changé, à proprement parler, le gouvernement de la société chrétienne.

Le dogme qu'elle exprime en formules correspond à la réalité de l'histoire et de l'enseignement du Christ. Jésus est réellement né de la vierge Marie, il a réellement racheté les hommes, il est réellement Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, comme elle l'enseigne.

Les sacrements qu'elle a définis se rattachent de même à la pensée et à l'intention authentique du Sauveur : rien, par conséquent, n'est mieux garanti que leur efficacité. Enfin, rien de plus légitime que

son culte, dès lors que Jésus est à la fois médiateur envers Dieu et vrai Dieu, que Marie est en toute vérité la Vierge Mère du Christ, et que les saints lui sont incontestablement associés dans la gloire.

Ainsi fidèle à la pensée de son fondateur, et toujours identique à elle-même, sous les multiples formes de son activité féconde et malgré les changements accessoires que nécessite la variété des temps et des lieux, l'Eglise poursuit dans le monde sa marche progressive. Les siècles passent, les générations se renouvellent : elle transforme les peuples païens ; elle discipline les barbares ; elle est la première ouvrière de notre civilisation moderne¹.

Aujourd'hui encore, malgré les suspicions et les haines qui l'entourent, l'Eglise attire toujours avec la même puissance, et elle continue de grouper en son sein, ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé, de plus noble parmi les hommes. Elle reste le centre incomparable de la perfection morale et de la vertu, le foyer toujours ardent de la charité et du sacrifice. En sa doctrine, comme en son culte, trouvent satisfaction les besoins profonds de notre être et nos meilleures aspirations.

Qui adhère à l'Eglise a confiance d'adhérer au Christ, car le Christ vit en elle et, par elle, nous appelle à communier éternellement avec lui.

1. A consulter : A. DUFOURCQ, *Le passé chrétien*, t. II et III, *Histoire de la fondation de l'Eglise*, 4^e éd. ; t. IV et V, *Histoire de l'Eglise à l'époque méditerranéenne. Le christianisme et l'Empire. Le christianisme et les barbares*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Ablutions des Juifs, 94.
Adoration et Amour (voir Religion).
Ænon, 63.
Allégories, 101-102, 131.
André, 88-89, 150, 239.
Anne (Le grand-prêtre), 191, 194.
Apocryphes (Evangiles), 5-6.
Apôtres. Leur portrait dans l'Evangile, 50, — Leur vocation, 88-91, 149-150. — Leur opinion sur Jésus, 151, 155. — Leur préparation à leur mission, 169-180, 213-217. — Ce qu'ils deviennent après la Résurrection, 219-221.
Archélaus, 61.
Arimathie, 223.
Aumône, 121-123.
Avènement (Le dernier), 158, 160, 168. — L'époque où il se produira, 208-213, 236-237.
Aveugle-né, 182.
Baptême administré par Jean-Baptiste, 63, 249. — Baptême reçu par Jésus, 67. — Le baptême chrétien, 248-249.
Barthélemy, 89, 150.
Belle-mère de Simon-Pierre (Guérison de la), 82-84.
Béthanie de Judée, 37, 184. — Béthanie de Pérée, 63.
Bethléem (Naissance de Jésus à), 65, 161, 243.
Bethsaïde, 74, 88, 89, 134. — Piscine de Bethsaïde (voir Bethséta).
Bethséta, 37, 98.
Caïphe, 191, 194.
Calvaire, 219.
Cana, 36, 71, 89.
Capharnaüm, 74, 90, 98, 99, 127, 133.
Cédron, 37, 193.
Cène (La dernière), 193, 202. — Discours après la Cène, 213-217 — La Cène dans l'Eglise (voir Eucharistie).
Centurion (Guérison du serviteur du), 74, 127, 206, 239.

- Césarée de Palestine, 62. — Césarée de Philippe, 153, 155.
 Charité évangélique, 118-126.
 Chronologie des temps évangéliques, 60-63. — Chronologie de la vie publique de Jésus, 56, 70-71, 97-98, 152-153, 181-186, 193, 219. — Chronologie de la Passion, 193, 219
 Confiance en Dieu, 113-117.
 Confirmation (Le sacrement de), 250.
 Corozain, 73.
 Culte catholique, son origine et sa légitimité, 248-256.
 Décapole, 132, 154.
 Dédicace (La fête de la), 183.
 Diable (Le), sa lutte contre le Christ, 69.
 Dieu, sa qualité de Père, 109. — Devoirs envers Dieu, 110-118. — Jésus-Christ Dieu (voir Divinité de Jésus).
 Dimanche, 250.
 Disciple bien-aimé, 38-41.
 Disciples de Jésus, 88, 149.
 Divinité de Jésus, 51-52, 54-55, 139-142, 245-247.
 Docteurs (voir Rabbi, Scribes).
 Dogme catholique, son développement légitime, 243-248, 254-255.
 Eglise (L'), annoncée dans les paraboles, 106-107. — L'Eglise, en germe, autour de Jésus, 169-172. — L'Eglise, après la Pentecôte, 241-242. — L'Eglise, continuatrice de l'Evangile et de Jésus-Christ, 254-256.
 Elie, 147, 155, 157, 165.
 Emmaüs, 226.
 Enfance de Jésus, 60, 243-244.
 Enfants (Conduite de Jésus à l'égard des), 123.
 Enseignement de Jésus, au point de vue de la forme, 99-104. — Au point de vue du fond, 104-126.
 Ephraïm, 186.
 Epis froissés (Episode des), 97.
 Ere chrétienne, 60-61.
 Esprit-Saint (L'), promis par Jésus, 215-216. — Accordé aux apôtres, 237 ss. — Le dogme au sujet de l'Esprit-Saint, 247-248. — L'Esprit-Saint, conféré par le baptême et par la confirmation, 248-250. — L'Esprit-Saint, assistant l'Eglise, 254-255.
 Eucharistie, 250-251 (voir Cène).
 Evangile prêché par Jésus, 78, 104. — Prêché par les apôtres, 150-237-240.
 Evangiles, leur origine, 4-13. — Leurs auteurs, 13-42. — Leur mode de composition, 42-48. — Leur valeur historique, 49-55. — Les Evangiles apocryphes (voir Apocryphes).
 Evêques, 242.
 Exemple (Devoir du bon), 124, 173-174.

Expansion du christianisme, 237-240.

Extrême-Onction, 252.

Femmes accompagnant Jésus, 149. — Au tombeau, 223, 226.

Fils de David, 147, 162, 188, 197-198.

Fils de Dieu, 67, 69, 141, 151, 155, 157, 196-201, 245-247.

Fils de l'homme, 104, 144, 158, 160, 162, 164-168.

Foule, son affluence auprès de Jésus. 87-88, 145-146. — Son attitude à l'égard de Jésus, 147-148, 161-162.

Franges, 126, 146.

Frères de Jésus, 223.

Gabbatha, 37, 218.

Galilée, 71-74, 98.

Génésareth (Lac de), 72-74.

Gentils (Extension de l'Evangile aux), 150, 205-207, 239 ss.

Gérasa, 127, 132.

Gethsémani, 193, 203.

Grands-prêtres, 191.

Hémorroïsse (Guérison de l'), 127, 128.

Hérode le Grand, 60, 75. — Le palais d'Hérode, 187.

Hérode Antipas, 61, 62.

Hérodien, 139, 148, 190.

Hierarchie ecclésiastique, 171-172, 241 ss.

Hosannah, 188.

Humanité de Jésus, 52, 54, 245.

Humilité (Devoir de l'), 117-118. — L'humilité de Jésus, 234-235.

Illusion (Hypothèse de l'), 229-230, 234-235.

Imposture (Hypothèse de l'), 233-234.

Impôts romains, 89, 190.

Influence de Jésus, 87, 145 ss., 186 ss.

Jacques, 88-89, 150, 228.

Jaïre (Résurrection de la fille de), 127-130.

Jean (apôtre), 16, 18-19, 23, 24, 38-41, 88, 89. — Son Evangile, 13, 14, 15, 24, 35-42, 48, 53-55. — Son témoignage sur Jésus 54-55, 247.

Jean (Baptiste), 63, 66, 143.

Jérusalem, 186. — Voyages de Jésus à Jérusalem, 98, 180-183.

— L'entrée à Jérusalem, 186-188, 195. — La ruine de Jérusalem, 11, 205-208, 236.

Joseph (père putatif de Jésus), 66, 243.

Joseph d'Arimathie, 223.

Jour (Le) chez les Hébreux, 93.

Judas, 150, 167, 192-194.

Jugement dernier, 158-161, 168 (voir Avènement).

Juif (Répudiation du peuple), 205-208.

- Langue parlée au temps de Jésus, 10, 25, 31, 77 — Langue des
Evangiles, 10-11.
- Lazare (Le pauvre), 121.
- Lazare de Béthanie (Résurrection de), 185-186.
- Lépreux (Guérisons de), 79, 84-85.
- Lévi (voir Matthieu).
- Lithostrotos, 218.
- Loi (Lecture et observance de la), 77, 91.
- Luc (Evangile de saint), 13, 14, 15, 20-21, 32-35, 47, 49.
- Lysanias, 62.
- Machéro, 143.
- Magdala, 73.
- Marc (Evangile de saint), 13, 14, 15-17, 20, 28-32, 47, 49.
- Marche de Jésus sur les eaux, 127, 133-136.
- Mariage chrétien, 252.
- Marie, mère de Jésus, sa virginité, 243-244. — Son culte, 253.
- Marie de Béthanie, 185.
- Marie Madeleine, 73, 149, 223-224.
- Marie de Cléopée, 223.
- Marthe, 185.
- Martyrs (Culte des), 253.
- Matthieu, apôtre, 89-90, 150. — Son Evangile, 13, 14, 16-18, 21, 25-28, 47, 49.
- Messie, 64. — Le Messie dans l'idée des Juifs, 137-138. — Jésus
Messie, 67-68, 137-145, 155-162, 195-201, 235, 237.
- Miracles de Jésus, 79-87, 126-137.
- Miséricorde de Dieu, 114-115.
- Mort de Jésus, 218-219. — Le projet de mort, 188-195. — Le
jour de la mort, 193, 219. — Prévision et caractère rédempteur
de la mort (voir Passion, Rédempteur).
- Multiplication des pains, 133-137.
- Naïm (Résurrection du fils de la veuve de), 130.
- Naissance de Jésus, 243-244. — Année de la naissance, 60.
- Nathanaël, 89.
- Nazareth, 66, 71, 78.
- Nicodème, 71, 223.
- Ordre (Le sacrement de l'), 251-252.
- Origine de Jésus (Voir Naissance, Divinité).
- Palestine à l'époque de Jésus, 59-62.
- Pâque (Fêtes de la), 71, 97-98, 133, 153, 186, 193.
- Paraboles, 102-104, 107-109.
- Paralytique de Capharnaüm, 79, 85-87. — De la piscine probati-
que, 98.
- Pardon des offenses, 120-121.

- Parousie (voir Avènement dernier).
- Pater (Le), 111, 115, 120, 169.
- Passion du Sauveur, 218-219. — Préliminaires, 188 ss. — Annonces de la Passion, 162-169, 202-203. — Chronologie et Caractère rédempteur de la Passion (voir Mort, Rédempteur).
- Paul (saint), 240-241. — Son témoignage sur la résurrection, 228-229. — Sur Jésus, 247.
- Pauvreté apostolique, 177-178.
- Péchés (Rémission des), 86-87, 140, 252.
- Pénitence (Le sacrement de), 252.
- Pentecôte, 237.
- Père (Dieu), 110-118.
- Perfection évangélique, 109-126.
- Pharisiens, 91-94. — Leurs rapports avec Jésus, 95-96, 99, 110, 113, 119, 121, 148, 188-193.
- Philippe (Apôtre), 89, 150, 239.
- Philippe (Hérode), 61, 62.
- Pierre, 88, 152, 155, 171-172, 224, 226-229, 238, 240.
- Pilate, 61, 218-219.
- Piscine probatique (voir Bethséta, Paralytique).
- Prédication de Jean-Baptiste, 64-65. — De Jésus, 74, 78, 98 ss. — Des apôtres, 237-240.
- Prétoire, 218.
- Prêtres et évêques, 242.
- Prière de Jésus, 74, 149, 217. — La prière, d'après les enseignements de Jésus, 115-118. — La prière, dans le culte catholique, 252-254.
- Prophète (Le), 148, 151.
- Publicains, 90.
- Rabbi, 75, 94.
- Rédempteur (Le), 68, 201-205, 215, 244-245.
- Religion envers Dieu, 109-118.
- Renoncement évangélique, 177-180.
- Résurrection de Jésus, 218 ss.
- Résurrections de morts, 127, 130, 184-185.
- Riches (Attitude de Jésus à l'égard des), 121-122, 178.
- Rome, centre de l'Eglise, 242.
- Royaume de Dieu (Le), dans l'enseignement de Jésus, 104-109. — Dans les paraboles, 103. — Sa proximité, 64, 78, 209. — Son retard, 167-168, 205-213, 235-237.
- Sabbat (Service religieux du), 76-78, 98. — Superstition du sabbat, 93-139. — Chemin du sabbat, 93.
- Sacrements, 248-252, 255.
- Sacrifice eucharistique, 251.
- Sadducéens, 190.

- Saints (Culte des), 253.
Salim, 63.
Salomé, 223.
Salomon (Portique de), 75, 184.
Samarie, 36, 71.
Samaritaine (Episode de la), 36, 71, 110.
Samaritains, 36, 110, 183. — Le bon Samaritain, 122.
Sanhédrin, 191, 194, 198-200.
Satan (voir Diable).
Scandale, 123.
Scribes, 91-95.
Sépulture de Jésus, 223.
Sichar, 36.
Siloé, 37, 182.
Sincérité de Jésus, 234.
Symbolisme, 131.
Synagogues, 74.
Synoptiques (Le problème des Evangiles), 42-48.
Tabernacles (Fête des), 182.
Targums, 77.
Tempête apaisée, 127, 131.
Temple, 74-75. — Expulsion des vendeurs, 63, 71, 75.
Tentation du Christ, 68.
Thabor, 154.
Théâtre du ministère de Jésus, 70, 98, 153.
Thomas, 150, 227.
Tibère, 62-63.
Tibériade, 62, 72, 73.
Tombeau trouvé vide, 223-224, 231-233.
Transfiguration du Christ, 157-158.
Trésor du temple, 182.
Trinité (Dogme de la très Sainte), 248.
Universalisme de l'Evangile (voir Gentils).
Vendeurs du Temple (voir Temple).
Verbe incarné, 247.
Vignerons (Les mauvais), 196-197.
Virginité de Marie, 243.
Visions du Christ ressuscité (voir Résurrection).
Zachée, 90.
-

LISTE DES OUVRAGES INDiquÉS¹

- Amann (E.), *Le Protévangile de Jacques* (1910), 6.
- Azibert (J. P. A.), *Synopsis Evangeliorum historica* (1897), 43.
- Baedeker (K.), *Palestine et Syrie*, 3^e éd. (1906), 71.
- Batiffol (P.), *Six leçons sur les Evangiles* (1897), 55. — *Orpheus et l'Evangile* (1910), 55. — *L'enseignement de Jésus* (1906), 126, 145, 246. — *L'Eglise naissante et le catholicisme*, 5^e éd. (1911), 243. — *Etudes d'histoire et de théologie positive*, 5^e éd. (1910), 252.
- Beurlier (M.), *Le monde juif au temps de J.-C. et des apôtres* (1900), 78, 90.
- Brassac (A.), *Manuel biblique*, t. III (1910), 55. — *Nova Evangeliorum synopsis* (1913).
- Brunet, *Les Evangiles apocryphes* (1849), 6.
- Buzy (D.), *Introd. aux paraboles évangéliques* (1912).
- Calmes (Th.), *Comment se sont formés les Evangiles* (1899), 47.
- Camerlynck et Coppieters, *Evangeliorum secundum Matthaeum, Marcum et Lucam Synopsis* (1908), 43.
- Chauvin (C.), *Le procès de J.-C.* (1901), 200. — *J.-C. est-il ressuscité*, 3^e éd. (1905), 233.
- Didon (P.), *Jésus-Christ* (1891), 1, 61.
- Dufourey (A.), *Le passé chrétien*, t. II-V, 256.
- Durand (A.), *L'enfance de J.-C.* (1908), 244.
- Ermoni (V.), *Jésus et la prière dans l'Evangile*, 11.
- Fillion (L. Cl.), *Synopsis evangelica* (1882), 43. — *Introduction générale aux Evangiles* (1889), 47. — *Les miracles de N.-S. J.-C.* (1911), 82.
- Fouard (C.), *La vie de N.-S. J.-C.* (1880), 1. — *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, 8^e éd.; *Saint Paul, ses missions*, 8^e éd.; *Saint Paul, ses dernières années*, 6^e éd.; *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique* (1904), 241.

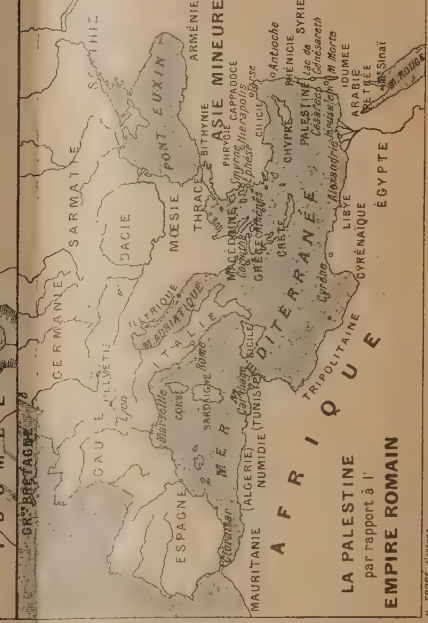
1. On n'a indiqué, comme ouvrages à consulter sur les différents points de cette étude, que des ouvrages de langue française, ou latine, et d'auteurs catholiques. Exception est faite seulement pour les ouvrages des protestants Baedeker, Nestle, Preuschen, Tischendorf, dans lesquels la doctrine n'est pas intéressée.

- Garriguet (L.), *La valeur sociale de l'Évangile* (1910), 124.
- Gondal (L.), *La provenance des Évangiles* (1898), 55.
- Grandmaison (L. de), art. *Jésus-Christ*, dans le *Dict. Apologétique* (1915).
- Guérin (V.), *Description de la Palestine : Judée, Samarie, Galilée* (1868-1880), 71.
- Hugon (E.), *Le mystère de la Rédemption* (1910), 245.
- Jacquier (E.), *Histoire des livres du N. T.*, t. II, *Les Évangiles synoptiques* (1905); t. IV, *Les écrits johanniques* (1908), 55.
- Jacquier et Bouchany, *La résurrection de J.-C. et les Miracles évangéliques* (1910), 82, 233.
- Ladeuze (P.), *La résurrection du Christ* (1909), 233.
- Lagrange (M.-J.), *Le messianisme chez les Juifs* (1909), 65.
- Lebreton (J.), *Les origines du dogme de la Trinité* (1910), 248.
- Le Camus, *La vie de N.-S. J.-C.* (1883), 1. — *L'œuvre des apôtres* (1905), 241.
- Lesêtre (H.), *N.-S. J.-C. dans son saint Évangile* (1905), 1. — *La clef des Évangiles* (1907), 78. — *Histoire sainte* (1903), 60.
- Liévin de Hamme, *Guide de Terre Sainte*, 2^e éd. (1876), 71.
- Mailhet, *Jésus Fils de Dieu d'après les Évangiles* (1906), 246.
- Mangenot (E.), *Les Évangiles synoptiques* (1911), 55. — *La résurrection de J.-C.* (1910), 233.
- Mémain (Ch.), *La connaissance des temps évangéliques* (1886), 61.
- Michel (A.), art. *Jésus-Christ*, dans le *Dict. de théologie cathol.* (1924).
- Nichel et Peeters, *Évangiles apocryphes*, t. I (1911), 6.
- Nestle (E.), *Novum Testamentum graece*, 8^e éd. (1910), 57. — *Novi Testamenti graeci supplementum* (1896), 6.
- Neubert (E.), *Marie dans l'Eglise anténicéenne* (1909), 253.
- Pasquier (H.) *Les temps évangéliques et la vie du Sauveur* (1905), 61, 71.
- Pègues (P.), *Jésus-Christ dans l'Évangile*, 126.
- Preuschen (E.), *Analecta*, 7.
- Pourrat (P.), *La théologie sacramentaire*, 4^e éd. (1911), 252.
- Rimbaud (J.-C.), *Nova Evangeliorum harmonia et synopsis* (1898), 43.
- Rivière (J.), *Le dogme de la Rédemption* (1905), 245.
- Rose (V.), *Études sur les Évangiles* (1902), 145, 233, 244, 246.
- Sertillanges (P.), *Jésus* (1900), 126.
- Tischendorf (C.), *Evangelia apocrypha* (1876), 6.
- Trochon, *Géographie et Archéologie bibliques* (1883), 78.
- Vacandard (E.), *Études de critique et d'histoire religieuse*, II^e série (1910), 252.
- Vallet (P.), *Les miracles de l'Évangile* (1905), 82.
- Variot (J.), *Les Évangiles apocryphes* (1878), 6.
- Verdunoy (J.), *L'Évangile : Synopse, Vie de N.-S., Commentaire* (1907), 43.
- Wallon, *De la croyance due à l'Évangile*, 2^e éd. (1866), 55.
- Zanecchia, *La Palestine d'aujourd'hui* (1899), 71.

CARTE DE LA PALESTINE au temps de N.S. Jésus Christ



Les lignes pointillées
marquent les limites des
Provinces principales :
Judée, Samarie, Galilée



LA PALESTINE
par rapport à l'
EMPIRE ROMAIN

CARTE DE PALESTINE

(Ne pas couper)

Ouvrir avec soin de gauche à droite.

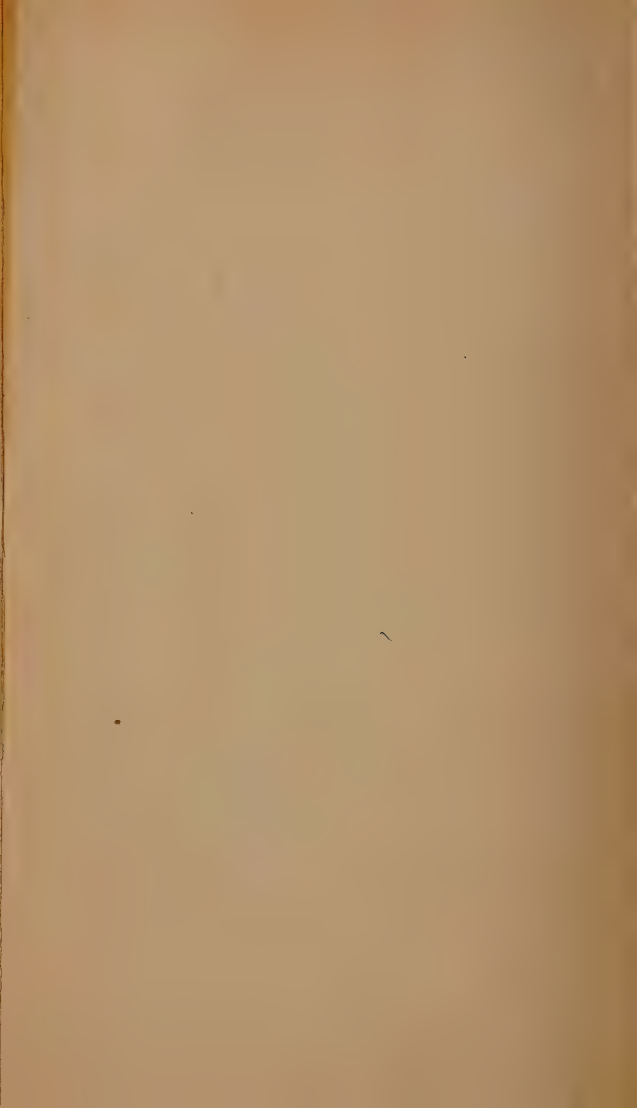


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1
INTRODUCTION. — Origine et valeur historique des Evangiles	3
Importance de la question.....	3
I. — Epoque de composition des Evangiles	4
D'après le témoignage des auteurs anciens..	5
D'après le contenu des Evangiles eux-mêmes.	10
II. — Les auteurs des Evangiles.....	13
D'après les anciens écrivains	13
D'après les Evangiles eux-mêmes.....	25
Saint Matthieu.....	25
Saint Marc.....	28
Saint Luc	32
Saint Jean.....	35
III. — Les rapports littéraires de nos Evan- giles et leur mode de composition.	42
Rapports littéraires des trois premiers Evangiles.....	42
Mode de composition des Evangiles	47
IV. — Valeur historique des Evangiles.....	49
Des trois premiers Evangiles	49
Du quatrième Evangile.....	53
V. — Plan de l'ouvrage	56

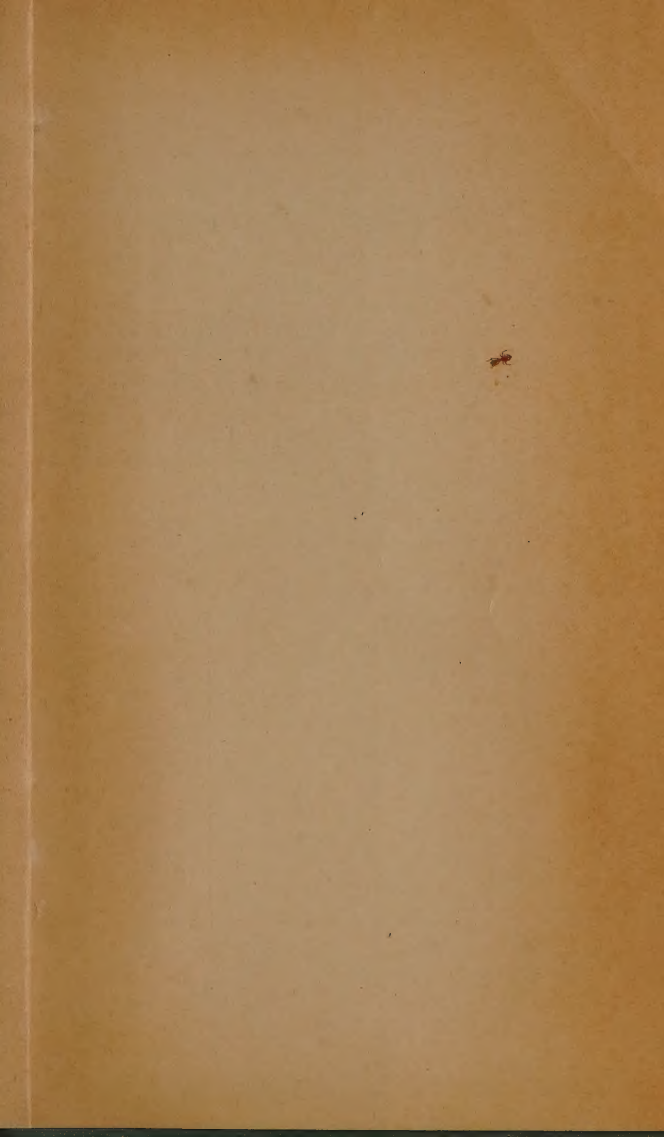
	Pages
CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — Inauguration du ministère de Jésus.....	59
Situation politique de la Palestine au début du ministère de Jésus.....	59
La prédication de Jean-Baptiste.....	63
Le baptême de Jésus.....	66
La retraite de Jésus au désert.....	68
CHAPITRE PREMIER. — LA PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.....	70
I. — Le théâtre du ministère.....	70
La Galilée et les environs du lac de Génésareth.....	70
II. — Le ministère de Jésus.....	74
Premières prédications dans les synagogues.....	74
Premiers miracles.....	79
Caractère surnaturel et réalité historique des miracles de Jésus.....	79
Guérison de la belle-mère de Simon-Pierre.....	82
Guérison du lépreux de la campagne galiléenne.....	84
Guérison du paralytique de Capharnaüm.....	85
III. — L'influence de Jésus.....	87
Affluence de la foule.....	87
Premiers disciples.....	88
Premiers symptômes de l'opposition des pharisiens.....	91
CHAPITRE II. — LA DEUXIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE.....	97
Point de départ : l'épisode des épis froissés....	97
I. — Les grandes prédications.....	98
Forme littéraire des enseignements de Jésus..	99
Images et comparaisons.....	99
Paraboles.....	102
Le royaume de Dieu, prêché par Jésus.....	104
Le royaume final.....	104

	Pages
Le royaume anticipé dans l'Eglise.	106
Le royaume établi dans l'intérieur des âmes.	107
La perfection évangélique, recommandée en vue du royaume.	109
La religion filiale envers Dieu.	109
La charité envers le prochain.	118
II. — Les grands miracles.	126
La résurrection de la fille de Jaïre.	127
La résurrection du fils de la veuve de Naïm.	130
L'apaisement de la tempête.	131
La multiplication des pains et la marche sur les eaux du lac.	133
III. — Déclarations de Jésus sur sa personne.	137
Pouvoirs surhumains revendiqués par Jésus.	138
Jésus fait entrevoir en quel sens extraordi- naire il est Fils de Dieu.	141
Il manifeste indirectement sa qualité de Messie.	142
IV. — L'action de Jésus sur la foule.	145
Idée que la multitude se fait de Jésus.	146
V. — Le collège apostolique.	149
Opinion des apôtres sur leur Maître.	151
CHAPITRE III. — LA TROISIÈME ANNÉE DU MI- NISTÈRE.	152
Point de départ : la multiplication des pains. ..	152
I. — Le progrès de la manifestation messia- nique.	155
A Césarée de Philippe.	155
A la transfiguration.	157
Conduite spéciale à l'égard de la foule.	159
II. — Les annonces de la Passion et du retard du royaume.	162
La passion en perspective.	163
Le royaume remis à plus tard.	167

	Pages
III. — La mission des apôtres et leur préparation à cette mission	169
La société des disciples, germe de l'Eglise...	169
L'organisation du collège apostolique, ébauche de la hiérarchie ecclésiastique	170
Instruction et formation des apôtres, en vue de leur mission	173
CHAPITRE IV. — LA DERNIÈRE SEMAINE ET LA PASSION.....	181
Les voyages antérieurs à Jérusalem	181
Dernier voyage.....	183
I. — L'entrée à Jérusalem et le dessein de mort contre Jésus	186
L'entrée à Jérusalem.....	186
Le dessein de mort.....	188
II. — L'achèvement de la manifestation de Jésus comme Messie, Fils de Dieu et Rédempteur.....	195
Le Messie, Fils de Dieu.....	195
Devant le sanhédrin	198
Devant Pilate.....	200
Le Christ Rédempteur	201
III. — La révélation définitive touchant l'avenir du royaume	205
Le châtiment du peuple juif et la ruine de Jérusalem.....	205
L'époque du dernier avènement	208
IV. — La suprême instruction aux apôtres..	213
Le discours après la Cène	213
CHAPITRE V. — LA RÉSURRECTION ET L'ÉGLISE.	218
I. — La foi à la Résurrection.....	218
Les apôtres désespérés, et soudain transformés.....	218

	Pages
II. — La réalité de la Résurrection.....	222
La découverte du tombeau vide.....	223
Les apparitions du Christ ressuscité.....	225
Valeur probante de l'un et de l'autre fait....	229
III. — Les conséquences de la Résurrection	233
La foi des apôtres définitivement affermie...	233
La foi à Jésus Messie et au royaume à venir.	235
Les apôtres propagent l'Evangile.....	237
L'Eglise s'organise hiérarchiquement	241
Le dogme se développe.....	243
Le culte se précise.....	248
L'Eglise continue l'Evangile et Jésus-Christ.	254
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	257
LISTE DES OUVRAGES INDIQUÉS.....	263

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR LA SO-
CIÉTÉ D'IMPRIMERIE A SENS POUR
GABRIEL BEAUCHESNE A PARIS
LE SIX JANVIER MCMXXV EN
LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.





233.3

L557

6379

LEPIN, Marius

AUTHOR

Jesus-Christ sa Vie et son Oeuvre

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	M. Lepin	6379

6379

